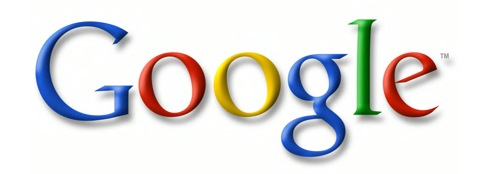
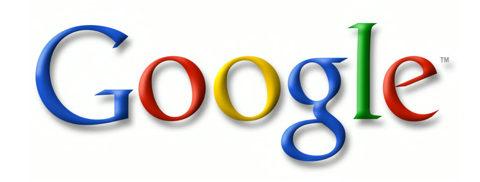
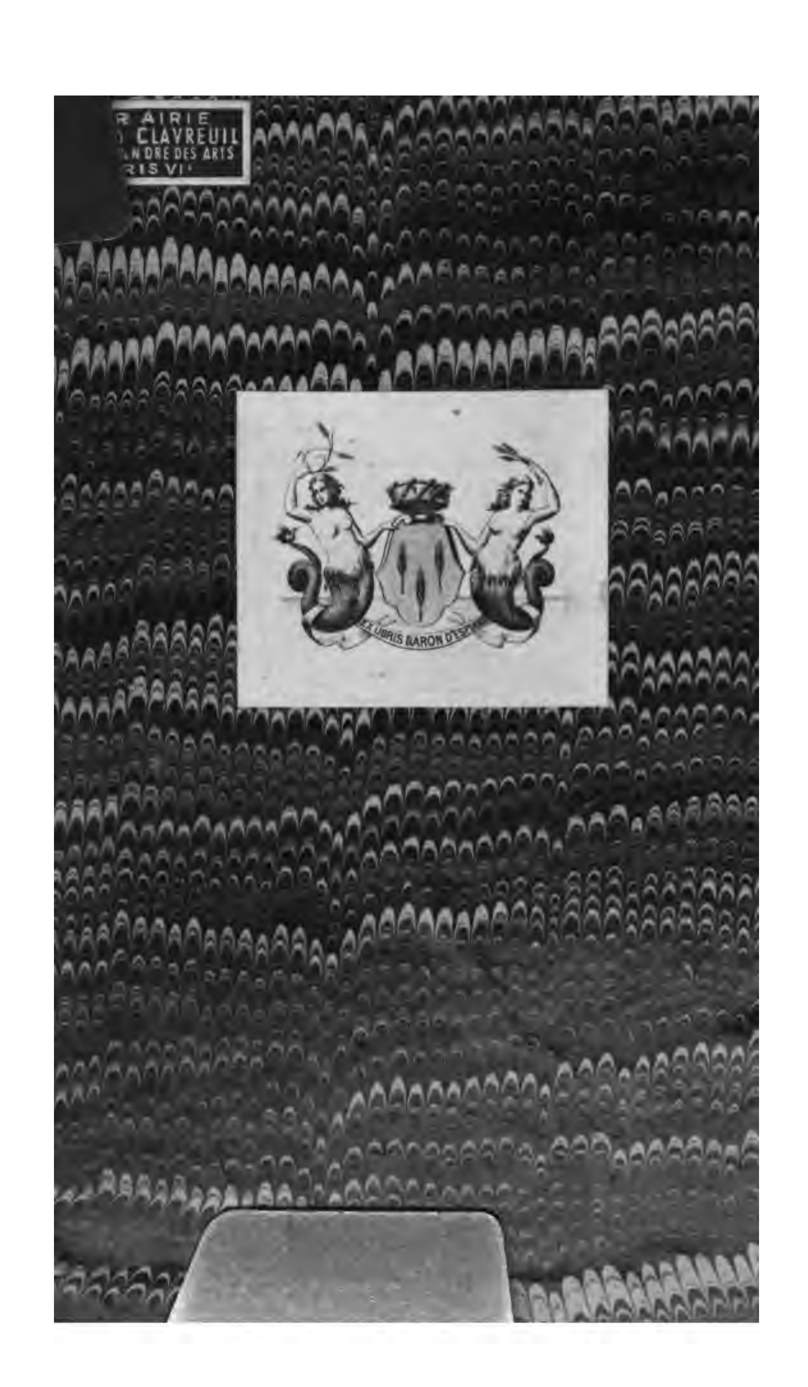
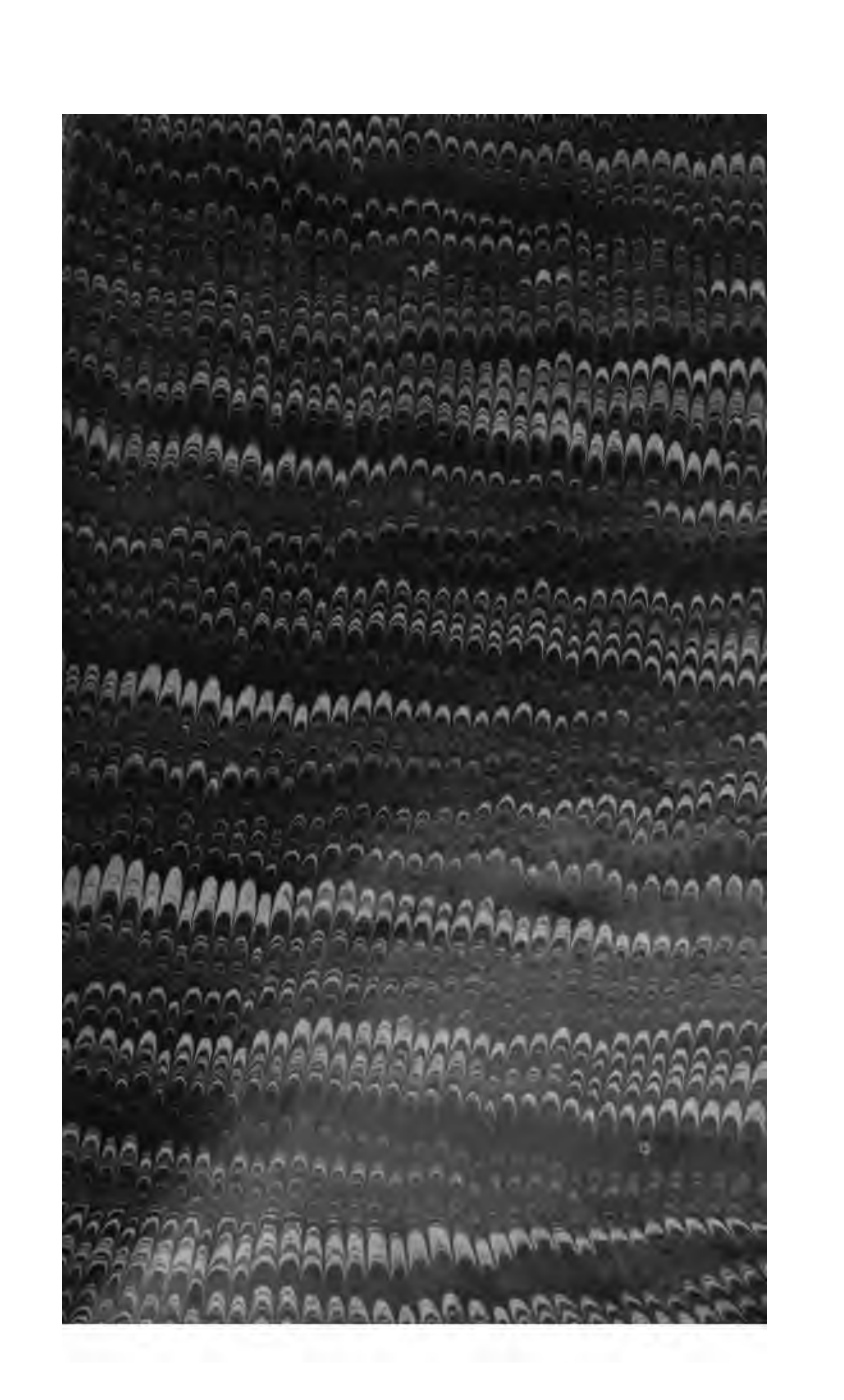






R AIRIE
CLAVREUIL
NDRE DES ARTS
RIS VI
EX LIBRIS BARON D'ESP



LETTRES INTIMES

DE

MADEMOISELLE DE CONDÉ

Châteauroux. — Typog. et Stéréotyp. A. Nuret et Fils.



LA PRINCESSE LOUISE DE CONDÉ
(SŒUR MARIE-JOSEPH DE LA MISERICORDE)

LETTRES INTIMES

DE

MADEMOISELLE DE CONDÉ

A

M. DE LA GERVAISAIS

1786-1787

AVEC UNE PRÉFACE DE BALLANCHE

UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

PAUL VIOLLET

TROISIÈME ÉDITION

ORNÉE DE DEUX PORTRAITS ET ACCOMPAGNÉE D'UN FAC-SIMILE.



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1878

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Il est nécessaire, je crois, d'indiquer les motifs qui m'ont déterminé à prendre sous ma responsabilité la publication de lettres si intimes, si peu historiques. Ces motifs sont d'un ordre assez élevé pour m'engager à rompre un sceau que nul n'eût été plus disposé que moi à respecter. Sans doute, un lecteur attentif les eût compris sans mes explications; mais, pour éviter toute méprise, je préfère prendre le parti de les donner moi-même.

Je suis loin de connaître tous les romans qui s'impriment depuis plusieurs années; mais je sais combien, dans plusieurs, une haute immoralité s'unit à un incontestable talent. Un tel dévergondage d'idées, une telle aberration de tout sentiment moral, la peinture de tels caractères, en dehors, si j'ose me servir de cette expression, en dehors de toute théorie humaine, me feraient croire à une dissolution complète, au dernier bri-

sement de tout lien social. Mais mes croyances en une régénération certaine et inévitable ne sont pas faciles à ébranler. La religion et l'art ne périront point.

Les traditions bibliques nous disent que jadis dix justes eussent suffi pour sauver une ville coupable. Dieu merci! et ma foi est entière à cet égard, il y a plus de mille fois dix justes dans notre belle France, toute ravagée qu'elle est par l'anarchie des idées, des opinions, des sentiments. Et le nombre des hommes de bonne volonté qui cherchent avec tristesse, mais avec confiance, une voie de salut, ce nombre va s'augmentant tous les jours.

Les lettres que je présente aujourd'hui au public sont donc destinées à former un parfait contraste avec tant de productions plus ou moins empreintes d'un funeste délire, de désolantes préoccupations, d'irrémédiables douleurs. Elles seront comme une voix d'harmonie qui se hasarde au milieu des bruits confus du chaos. Toutefois on ne doit s'attendre à y trouver que la naïveté et la simplicité des sentiments, unies à la pureté la plus angélique. C'est une âme qui n'emprunte au langage que juste ce qu'il lui faut pour se faire pressentir et deviner.

D'autres motifs encore m'ont déterminé à vaincre l'austère pudeur d'un religieux souvenir enfoui dans le silence de si longues années.

La fin du XVIII[e] siècle a eu aussi ses âmes d'élite, et la personne qui a écrit ces lettres fut une de ces âmes d'élite, de ces âmes de prédilection que Dieu aime.

Et cette personne, qui appartenait au rang le plus élevé, avait dans les veines un sang illustre qui allait être tari par la plus cruelle catastrophe.

Et cette personne, qui portait un cœur de simple femme, devait finir, après de poignantes épreuves, par s'éteindre dans la solitude du cloître.

Et cette personne, dans toute sa vie, qui fut si pure, n'eut rien à expier pour elle-même.

Elle put porter au ciel, intacte, sa robe d'innocence; et néanmoins, comme on le verra, elle connut les sentiments qui font excuser les faiblesses.

Elle a beaucoup aimé, et elle n'a pas eu besoin qu'il lui fût beaucoup remis.

Ceci offrait certainement un beau et noble spectacle au milieu des splendeurs de la cour, qui devaient être sitôt balayées comme une vile poussière.

Remarquez bien que pourtant cette femme n'était point isolée, qu'elle n'était pas seule pure et innocente.

Là, comme ailleurs, il y avait des justes ; là, des mérites cachés ; là, des secrets d'amour et de piété ; là, des sentiments humains, qui avaient le ciel pour confident, et que le monde ignora toujours.

Non, elle n'habitait point une région maudite, et c'est un bien aveugle, un bien odieux préjugé, celui qui fait peser un anathème universel sur tant de magnificences évanouies.

Ainsi les regards de cette femme de prédilection, après avoir erré dans le ciel, pouvaient sans se souiller, pouvaient avec quelque calme, et même avec bonheur, se reposer sur la terre ; et sa faculté d'aimer, restée irréprochable de tout point, put descendre un instant sur une âme qui la comprit comme elle méritait d'être comprise.

*C'était donc à l'auteur de l'*Homme sans nom *qu'était réservée la mission de trahir un de ces secrets d'amour pur, d'ineffable sentiment, qui honorent et consolent l'humanité ; c'était à lui qu'il appartenait de vouloir qu'un monument de douce vertu, de tendresse intime, voilée aux autres par les pompes de la grandeur, fût élevé à*

côté d'un monument douloureux des plus illustres résignations humaines.

J'ai dit mes motifs[1] *pour la publication de ces lettres; il me resterait à les caractériser, et je sens toute mon insuffisance. Heureusement une femme qui s'ignore aussi elle-même, qui aussi n'est connue que du petit nombre, et qui a cru pouvoir, de loin, exprimer avec sécurité ses impressions si vives et si vraies, est venue me prêter le secours de sa plume sans avoir pu soupçonner le service qu'elle me rendait. La perfection des pages que je lui dérobe est ma seule justification.*

(BALLANCHE.)

1. Ballanche a exposé, avec une rare élévation de pensée et de style, les motifs qui justifient cette publication.

Il aurait été plus loin : il l'aurait déclarée impérieusement nécessaire s'il avait connu l'existence d'un misérable roman intitulé : *Les amours et les malheurs de Louise* (1790, 2 parties en 1 vol. in-18). Ce livre est une grossière et impure fiction qui a évidemment pour base l'amour de Mademoiselle de Condé pour la Gervaisais. Si les lettres de la princesse n'avaient été publiées, l'historien pourrait aujourd'hui douter de la vertu de Mademoiselle de Condé : le milieu dans lequel vivait cette princesse était tel qu'il serait assez légitime, en l'absence des lettres, de résoudre défavorablement ce petit problème biographique. Ballanche et la Gervaisais ont donc, sans le savoir, en publiant cette correspondance, sauvé l'honneur de Mademoiselle de Condé, l'honneur de la future supérieure de la maison du Temple.

C'est moi, Monsieur, qui viens frapper à la porte de votre solitude bretonne[1] *: allez-vous me bien recevoir, ou bien crierez-vous à l'importunité? N'importe, j'entre et je m'asseois paisiblement en attendant que vous soyez prêt à me donner audience....*

Aujourd'hui j'ai à vous dire que j'ai lu de délicieuses lettres que M. Ballanche m'a enfin prêtées, et c'est pour en causer que je prends la plume. M'excuserez-vous maintenant? Oh! oui, car, j'en suis sûre, ces lettres remuent encore, par le souvenir, toutes les fibres les plus délicates et les plus tendres de votre cœur. Il y a eu dans votre vie un moment où le ciel s'est ouvert à vos regards et vous a laissé voir un de ses anges souriant et doux. De telles visions ne s'oublient pas et se paient bien cher, le cœur en demeure troublé pour longtemps, pour toujours peut-être. Pourtant c'est quelque chose dans la vie qu'un doux souvenir; on sait où réfugier sa pensée quand le présent est amer, quand on s'est brisé le cœur contre l'aride et dure réalité.

C'est un trésor que de pareilles lettres; je les

1. Cette lettre fut adressée par la comtesse d'Hautefeuille au marquis de la Gervaisais.

ai lues avec un intérêt tout particulier, et je me suis senti le besoin de vous dire tout ce qu'elles m'ont fait éprouver de tendre admiration pour celle qui les a écrites.

Quel sens élevé, quel sagacité possédait à son insu cette personne si complétement ignorante d'elle-même. Elle devait avoir bien du charme! il me semble que je l'aurais beaucoup aimée. Vous le dirai-je pourtant? La lettre de rupture m'aurait paru cruelle si sa vie d'une carmélite n'était venue me l'expliquer. Sacrifier soi et celui qu'on aime à Dieu est sublime, les sacrifier au monde serait lâche; il ne faut avoir là-dessus aucun doute; et le voile de la religieuse qui vient plus tard envelopper toute cette vie d'ange n'en laisse aucun. Mais il fallait qu'elle se donnât à Dieu pour que je pusse lui pardonner de n'avoir pas su lever les obstacles qui la séparaient de vous... Il est vrai qu'une révolution a passé tout entière comme un fleuve, a passé entre ce temps et le nôtre. Nous pouvons à peine juger maintenant les idées de ce temps-là, nous manquons des éléments qui les produisaient. Vous, Monsieur, vous viviez en avant de votre temps, vous pressentiez autre chose; et cette prescience a dû vous faire souffrir, car il n'y a que la prescience de

Dieu qui ne soit pas un mal, et cela seulement parce qu'elle est accompagnée de puissance. Hélas ! tout se paie et se paie chèrement ici-bas ; les dons de l'esprit, ceux de l'âme, ceux du cœur s'achètent à de dures conditions.

Savez-vous une pensée qui m'est venue en lisant ces lettres, Monsieur ? C'est qu'il faut nécessairement que vous deveniez un saint, car vous avez au ciel une sainte qui prie pour vous et dont le bonheur ne sera complet que quand elle vous verra suivre le chemin qu'elle a suivi... Je vous le dis, vous avez une sainte dans le ciel, qui prie pour vous, avec autant et plus de tendresse qu'elle en avait pour vous sur la terre ; et vous serez forcé, soyez-en sûr, un beau jour, de devenir un saint. Ne m'oubliez pas dans ce temps-là et conservez-moi maintenant et alors un peu d'amitié.

Je vous parlerais bien de notre bon Ballanche, car je sais que vous l'aimez aussi beaucoup ; mais il prétend que vous lui montrerez ma lettre, et je ne veux pas qu'il soupçonne le secret de ce que je pense de lui ; n'est-ce pas que je fais bien ?

Voici vraiment une monstrueuse lettre ! j'espère que vous êtes dans la solitude pour la recevoir, comme j'y suis pour l'écrire ; autrement

vous ne pourriez jamais la lire tout entière. Répondez-moi bientôt, si non je croirai que vous m'avez très-mal reçue et je n'irai plus de ma vie frapper à la porte du sanctuaire où vous reposez nu-tête et nu-pieds.

P. S. — *Je pense qu'il est peut-être nécessaire de vous dire que ce n'est point M. B**** [1] *qui m'a dit le nom de l'auteur des lettres; je le savais depuis longtemps. Comment? allez-vous dire. — Par vous. — Ce n'est pas possible; jamais je ne vous l'ai dit.— Vous avez raison, rien n'est si vrai; mais convenez que si une femme ne savait que ce qu'on lui dit, elle saurait bien peu de choses.*

Je me suis trompée, je crois, en mettant carmélite; *mais c'est que je ne sais point à quel ordre appartient ce couvent. Du reste, soyez tranquille, je suis discrète sur ce que je devine comme sur ce qu'on me confie.*

(COMTESSE D'HAUTEFEUILLE.)

1. M. Ballanche.

INTRODUCTION

> Comme le cygne, errant de rivage en rivage,
> Et que l'instinct ramène au séjour éthéré,
> Sème en quittant la terre un peu de son plumage
> Sur le lac azuré.
> (ÉDOUARD TURQUETY.)

I

Dans un quartier de Paris religieux, reposé et tranquille, au coin de la rue Oudinot et de la rue de Monsieur [1], quelques femmes, soumises à la règle antique de saint Benoît, instruisent et forment à la vie chrétienne de jeunes enfants : ces pieuses femmes sont vouées au culte du Saint-Sacrement, et quelques-unes d'entre elles toujours prosternées dans la petite et gracieuse chapelle de leur couvent, ne cessent d'y adorer Dieu et de l'y prier pour les pécheurs.

Elles sont cloîtrées. Le chœur de la chapelle qui s'ouvre pour elles seules abrite une tombe, celle de leur bonne fondatrice, mère Marie-Joseph de la Miséricorde. Le tombeau de mère Marie-Joseph n'est point accessible, même aux pieux profanes : la recluse qui, sur le point de perdre son vieux et malheureux père, ne voulut pas [2] demander de dis-

1. Rue de Monsieur, nos 20 et 16.

2. *Vie et œuvres de la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé,* t. II, 1843, pp. 341-343.

pense pour assister à ses derniers moments reste cachée encore dans la mort.

Le couvent des Bénédictines touche à un vaste hôtel construit à la fin du XVIIIe siècle sur les dessins de Brongniart[1] ; l'édifice est simple ; l'aspect en serait presque sévère si quelques bas-reliefs où se jouent des enfants n'en égayaient la vue. Cet hôtel fut autrefois celui de Mademoiselle de Condé : c'est pour elle qu'il fut bâti ; et, pendant les dernières et brillantes années de l'ancien régime, il fut habité par celle qui plus tard devait quitter son grand nom, se cacher dans un cloître, et mourir humblement, mère Marie-Joseph de la Miséricorde.

Dans cet hôtel, à quelques pas du caveau tranquille où elle dort aujourd'hui, Mademoiselle de Condé a connu les plus doux sentiments et les douleurs les plus poignantes : là, son cœur s'est ouvert à l'amour, à un amour très-pur et très-virginal. Là, dans une des chambres de cet hôtel, dans la chambre que vous habitez peut-être, lecteur, elle a passé bien des nuits sans sommeil, occupée de son bien-aimé ; elle a écrit et arrosé de ses larmes plu-

1. Thiéry. *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris*, 1787, t. II, pp. 564, 565. — Lefeuve. *Hist. de Paris rue par rue*, t. IV, 1875, p. 270. L'ancien hôtel de la princesse de Condé porte, en ce moment, le n° 12 sur la rue de Monsieur. Il appartient aux religieux Arméniens. Le n° 12 touche au n° 16, (la rue n'a ni n° 14, ni n° 18).

sieurs des lettres que vous lirez. Son amour était candide et si vif qu'il s'ignorait lui-même ; il était douloureux : l'obstacle et la souffrance donnaient à ses accents une tendresse ineffable.

Insurmontable obstacle ! Ils s'étaient rencontrés un jour : ils ne se devaient réunir jamais ! Cependant les blessures ouvertes se pouvaient-elles fermer ?

C'est une gracieuse figure, celle de Mademoiselle de Condé, la dernière femme de cette noble race. La bonté et la force, la simplicité et l'enjouement y sont mêlés avec harmonie : une négligence adorable et sincère qui n'a rien de cherché ne nuit pas à la dignité de la princesse. Le charme extérieur des traits laisse deviner une âme profonde. L'artiste a-t-il su rendre parfaitement ce genre de beauté ? Cela est impossible, nous assure celui des contemporains qui a le mieux pénétré la douce transparence de ce clair regard [1].

Louise-Adélaïde, née le 5 octobre 1757, de Louis-Joseph de Bourbon-Condé et de Charlotte-Gottfriede de Rohan-Soubise, perdit sa mère de très-bonne heure. Elle fut envoyée dans l'abbaye de Beaumont-lez-Tours où sa tante, Madame de Vermandois, une femme de grand cœur et de beaucoup de tact, dirigea sa première enfance.

On ne nous dit pas que ses petites études aient

1. *Lettres*, édit. la Gervaisais, pp. 269, 272.

été très-brillantes, et je crains qu'elle n'ait su lire que vers douze ans [1] : ce qui ne l'empêcha pas plus tard d'apprendre, semble-t-il, le latin [2] et l'anglais [3] et d'écrire en sa propre langue avec une extrême pureté et une rare délicatesse. C'était, en attendant, une bonne fille, rieuse, tapageuse et pleine de cœur; aimant, du reste, à jouer à la religieuse, à prendre un long voile et à suivre un cierge à la main une procession imaginaire. L'office véritable la fatiguait plus vite et elle n'attendait pas la fin du premier psaume pour dire : « J'en ai assez. » Elle avait vaillamment le courage de ses opinions : le jour même de son entrée au couvent, la religieuse qui la conduisait lui ayant demandé où elle voulait aller, elle répondit sans sourciller [4] : « Où on fait le plus de bruit. » La bonne Madame de Vermandois, quelle que fût son expérience des âmes, eût difficilement deviné en cette joyeuse petite-nièce la future Trappistine.

A douze ans, après après avoir fait sa première communion, Mademoiselle de Condé fut rappelée à Paris et se sépara de Madame de Vermandois : « J'ai

1. *Vie et œuvres*, t. I, p. 22.

2. Ceci me paraît résulter de plusieurs passages de ses lettres ; voyez notamment *Vie et œuvres*, t. II, pp. 135, 152, 153.

3. Voyez quelques mots anglais dans la lettre X.

4. *Vie et œuvres*, t. I, p. 19.

» quitté ma tante fort jeune, écrit-elle; et j'avais pour
» elle tendresse extrême, crainte, respect, estime,
» reconnaissance et confiance : à douze ans, tous ces
» sentiments étaient dans mon cœur, je ne les ai dis-
» tingués que depuis, mais je les éprouvais tous pour
» elle. A mon départ de Tours, elle me prévint en
» peu de mots sur la manière de penser des per-
» sonnes du monde, et me recommanda de ne jamais
» oublier mon Dieu. J'arrivai dans une société fort
» différente de celle que je quittais: tout ce que je vis,
» tout ce que j'entendis sur cet article ne m'ébranla
» pas un instant: j'étais fort enfant, même pour
» mon âge, et je ne savais ce que c'était que de
» réfléchir. Mais ma tante avait parlé, je conservais
» ces paroles dans mon cœur, elles y étaient gravées
» profondément, et n'en ont jamais été effacées [1]. »

« Oh ! comme je l'aimais cette bonne tante,
» s'écrie-t-elle ailleurs, et comme je l'aime encore,
» quoiqu'elle n'existe plus ! non jamais je ne me
» consolerai qu'elle n'ait pu avoir de moi que l'ami-
» tié d'un enfant. » — Et encore, en 1797 : « Voilà
» plus de vingt-cinq ans que cette tante n'existe
» plus, et j'avoue avec vérité que mon cœur la
» chérit comme on chérit une personne vivante [2]. »

1. Lettre VIII, ci-après, pp. 64, 65.

2. *Vie et œuvres,* t. I, p. 369. Henriette de Bourbon-Condé, princesse de Vermandois, avait refusé la main de Louis XV pour se vouer entièrement à Dieu (*Vie et œuvres,* t. I, p. 16,

C'est dans l'abbaye de Panthémont, rue Grenelle-Saint-Germain[1], asile à demi mondain et à demi religieux, que fut envoyée Mademoiselle de Condé ; elle y resta jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Là commencèrent à se dessiner ses goûts, ses prédilections. Elle conçut pour le monde un mépris froid : il lui parut « insipide, fou ou méchant. » Elle menait une vie simple, uniforme et retirée, fuyant le plus possible les distractions du dehors, mais ne s'y refusant pas cependant tout à fait, et même y trouvant, une fois la partie engagée, quelque plaisir. C'était un train de vie tout différent de celui des nobles et mondaines pensionnaires de Panthémont : Louise-Adélaïde n'avait point oublié le couvent de Beaumont, un vrai couvent, celui-là, noble pourtant lui aussi et nullement sévère, mais où régnait un esprit sincè-

note 1). Le début de son testament daté de 1732 est fort remarquable : « Après une longue épreuve sur le goût que la Pro» vidence m'a inspiré depuis un grand nombre d'années pour » la retraite, j'ai enfin résolu de consommer le sacrifice de ma » liberté et de renoncer pour toujours au siècle ; etc. » (Grandmaison, *Chr. de l'Abbaye de Beaumont-lez-Tours*, 1877, p. 274.)

1. L'église de l'abbaye est aujourd'hui convertie en un temple protestant (rue Grenelle-Saint-Germain, 106). Pour se faire quelque idée de l'ancienne abbaye, il faut jeter un coup d'œil sur la cour de la caserne de Panthémont ou Bellechasse, au coin de la rue Bellechasse et de la rue Grenelle-Saint-Germain.

rement religieux ; son imagination en restait toute remplie, elle était fidèle à ce souvenir [1].

A vingt-cinq ans, Mademoiselle de Condé quitta l'abbaye de Panthémont et forma sa maison, ou, sans doute, on la forma pour elle : une dame de la Roche-Lambert que Mademoiselle de Condé surnomma *la dame* [2] et une autre personne qu'elle appelait *l'enfant* semblent en avoir fait partie. La princesse entretenait aussi de fréquentes et affectueuses relations avec la marquise de Vibraye, celle que dans son petit langage intime, elle appelait *la dévote* [3] et qu'elle qualifiera vingt ans plus tard de *sainte mère, bonne sainte mère* [4], ou très-plaisamment *onzième juste* [5], avec la marquise de la Roche-Lambert, qui mérita le charmant surnom de *l'aima-*

1. *Vie et œuvres*, t. I, p. 26.
2. Voyez ci-après p. 57 note, et p. 113.
3. Édit. la Gervaisais, p. 244.
4. *Vie et œuvres*, t. II, pp. 127, 128, 131.
5. Le passage d'une lettre à l'abbé d'Astros auquel je fais allusion est délicieux : « Cette bonne sainte me mande avec sa » simplicité si aimable, qu'elle prie beaucoup le bon Dieu de » pardonner à la France en faveur des dix justes, des cinq ... » qu'elle sait bien qu'elle n'est pas du nombre, mais enfin » qu'elle se *traîne* comme elle peut à leur suite. Eh bien ! à » force de se traîner, on arrive; ainsi je la regarde comme la » *onzième juste ;* voilà qui est décidé, et je crois bien que » vous êtes de mon avis. » (Lettre du 9 novembre 1815, dans *Vie et œuvres*, t. II, p. 301.)

ble[1]. *La fine* et *la singulière* ne valaient pas *la dévote* et *l'aimable ;* je ne sais pas leurs vrais noms ; Mademoiselle n'avait pour elles aucun faible.

Louise-Adélaïde avait été de bonne heure destinée au comte d'Artois : les dissentiments qui éclatèrent en 1771 entre le roi et les princes à l'occasion du Parlement Maupeou [2] firent rompre ces projets. Nous n'apprenons pas qu'on ait depuis lors songé à quelque autre union. Elle-même, sans doute, y rêvait peu ; le désir de se vouer à Dieu perçait dans son âme [3]. Le faste lui était odieux : non seulement les habits d'or, qu'elle portait aux « pataclans » de Versailles, l'écrasaient, mais ces « pataclans » eux-mêmes l'ennuyaient à mourir [4]. Elle était si étrangère et si indifférente à la pensée de plaire dans le monde, qu'elle oubliait souvent d'y faire usage de ses dons naturels [5].

Rue de Monsieur, elle aimait à se retirer au fond de son hôtel, dans son cabinet bleu [6], et à goûter là

1. Édit. la Gervaisais, p. 238. La Gervaisais ne dit pas expressément que l'*aimable* fût la marquise de la Roche-Lambert ; mais cela paraît certain quand on se reporte aux lettres de la princesse.

2. *Vie et œuvres,* t. I, p. 28.

3. *Vie et œuvres,* t. II, p. 8.

4. *Vie et œuvres,* t. II, p. 276.

5. Édit. la Gervaisais, p. 239.

6. *Crétineau-Joly, Histoire des trois derniers princes de la maison de Condé,* t. II, p. 40. J'ai dû citer plusieurs fois cet

le plus possible, le charme de la solitude si rare pour les princes, pour elle-même. A Chantilly, il lui arrivait de s'enfermer dans sa bibliothèque avec des ficelles, à défaut de verroux, de se prosterner à terre et de prier Dieu en versant d'abondantes larmes [1]. C'est cette pieuse solitaire que le public croyait volontiers folle de comédies ; car son père qui adorait ce divertissement n'osait avouer tout haut sa passion et s'abritait derrière sa fille. Celle-ci jouait tous les rôles qu'on voulait, s'exténuait à les apprendre et à les réciter, le tout par pure bonté, et personne, dans la maison du prince, ne soupçonnait qu'elle n'y prît nul plaisir [2]. La vie s'écoulait ainsi pour elle, tout intérieure, au milieu des dissipations du monde ; indifférente aux sourires aimables des courtisans, privée d'une bonne et pieuse mère, tendrement aimée, il est vrai, de son père et de son frère, — mais ceux-ci, très-occupés de leurs plaisirs ne trou-

ouvrage où sont imprimées bon nombre de lettres de Mademoiselle de Condé. *L'Histoire des trois derniers princes de la maison de Condé*, contient des documents fort intéressants qui sont parfois en contradiction directe avec les conclusions formelles ou suffisamment indiquées auxquelles croit arriver l'auteur. Tout esprit critique ne manquera pas de faire cette observation en lisant, par exemple, le récit de la mort du duc de Bourbon.

1. *Vie et œuvres*, t. II, p. 274.

2. Lettre XI, ci-après, p. 156 ; lettre XVI, p. 210 ; lettre XVIII, p. 216.

vaient pas le temps de lui donner des marques fréquentes de leur affection — , Louise-Adélaïde ne pouvait guère ouvrir qu'à Dieu son jeune cœur plein d'amour et offrir à lui seul la virginale candeur de ses pensées.

Vers ce temps, Louis XVI la fit abbesse de Remiremont (1786)[1]. Singulier titre et singulière fonction : abbesse mais point religieuse, elle dut passer chaque année un ou deux mois à Remiremont ; ce court voyage constituait le seul devoir de l'abbesse[2] qui conservait son rang dans le monde et ne renonçait point au mariage. C'était là un abus grossier, legs du passé. Qu'il s'éteint doucement cet abus, et comme Mademoiselle de Condé clôt avec grâce la liste des abbesses laïques de Remiremont !

Elle allait être nommée à cette haute dignité lorsque s'ouvrit le tendre épisode qui donna lieu à la correspondance que nous publions.

La princesse s'était, peu d'années auparavant, cassé la rotule en tombant sur la terrasse des Tuileries[3]. Les eaux de Bourbon-l'Archambault lui ayant fait beaucoup de bien, en 1785, elle y retourna

1. L'élection est du 22 août 1786 : je dois ce renseignement à l'obligeance de mon confrère, M. Guilmoto, archiviste des Vosges.

2. *Vie et œuvres*, t. I, p. 26. Cf. *Lettres*, édit. la Gervaisais, p. 240.

3. *Vie et œuvres*, t. I, p. 23.

l'année suivante et son père l'y rejoignit[1]. Un jeune gentilhomme breton, Louis de la Gervaisais, officier des Carabiniers de Monsieur, avait fait, de son côté, cette année-là, le même voyage. A Bourbon, les princes vivaient simplement, libres des liens de l'étiquette ; les présentations étaient extrêmement faciles ; la Gervaisais fut reçu par le prince et par Mademoiselle de Condé, admis dans leurs salons.

C'est une figure originale que celle de la Gervaisais ; et si elle est attrayante, ce n'est point conformément aux règles de l'art : nullement homme du monde, point habitué aux délicatesses du commerce des femmes, timide, morose, tel est la Gervaisais à vingt ans [2]. Son visage, d'ailleurs, est digne et noble, et reflète une âme. Honnête et droit, il cherche la vérité : il est rêveur et pensif, « humain, compatissant aux hommes [3] ; » c'est, du moins, ce qu'il nous apprend lui-même en un langage embarrassé qui lui est propre. Si la Gervaisais n'a pas acquis l'élégance et les grâces d'un gentilhomme du XVIIIe siècle, il en a l'esprit et les tendances : il a déclaré, en son cœur, la guerre à tous les préjugés, et il travaille à s'en délivrer. Il accepte avec le même amour toute vérité d'où qu'elle vienne. Il aime à

1. Édit. la Gervaisais, pp. 239, 248.
2. Édit. Ballanche, p. 26, à la fin du vol.
3. Édit. Ballanche, p. 170.

citer pêle-mêle Cicéron, Nicole, Luther [1]. Il se demandera un jour si ce n'est point une illusion (commune il est vrai) d'aimer son père parce qu'on est son fils ; et il s'attirera cette jolie réplique : « Je » vois mon ami d'une grande sensibilité à la froideur » de son père ; et peut-être son cœur est-il soumis » à ce que son esprit nomme préjugé [2]. »

La Gervaisais paraît extrêmement froid, peu sensible : on lui expliquera quelque jour d'où vient cette apparente froideur ; c'est que son esprit raisonne sur tout, décide sur tout. Si parfois il a envie d'être sensible, ce désir vient du cœur et l'esprit prend le dessus. Aussi notre Breton n'aime personne ; car ce n'est pas à force de raisonnement qu'on peut aimer [3]. Son cœur reste bridé par l'esprit ; et, bien qu'une fois dans sa vie il ait déjà ressenti quelque tendresse pour une femme [4], son

1. *Une âme de Bourbon*, pp. 13, 14. Cette préface est datée de Bourbon, août 1836 : je suis porté à croire que l'auteur y évoque surtout d'anciens souvenirs et d'anciennes citations. Cf., d'ailleurs, Damas-Hinard, *Un prophète inconnu*, p. 3.

2. Lettre X, ci-après, p. 121.

3. Lettre X, *ibid.*

4. Lettre VIII, ci-après, p. 66. Cependant la Gervaisais dit (mais ce doit être une distraction de vieillard ou une manière de parler qui peut se comprendre) : « Ainsi les » deux âmes l'une et l'autre pour la première fois, l'une d'entre » elles pour la seule fois, se mirent à aimer. » (*Lettres*, édit. *Ballanche, p. 27,* à la fin du volume.)

âme ne s'ouvre pas encore ; les richesses en sont cachées, voilées, comme l'est cette poésie tout intérieure et sévère de la nature sous le ciel de la Bretagne.

Ils se virent. Mademoiselle de Condé devina-t-elle sous cette rude écorce un esprit élevé et généreux ? Ou bien est-ce tout à fait par hasard qu'un mot sur le dédain des grandeurs, le mépris de ce vain monde tomba de sa bouche [1] ? Je ne sais ; mais ce mot décida de deux vies. Il alla droit au cœur de la Gervaisais parce qu'il avait frappé son esprit, et provoqua une franche réponse. Il n'en fallut pas davantage ; une mutuelle confiance s'établit entre eux ; et, en trois jours, l'alliance de ces deux âmes fut scellée. Combien cette alliance était étroite, combien les liens en étaient serrés , « ce serait chose impossible à rendre et plus impossible encore à faire comprendre. » Fréquents dîners à l'hôtel des Condé, promenades aux environs de Bourbon, enivrantes promenades pendant lesquelles la Gervaisais, devenu bavard, parlait, et Mademoiselle de Condé, appuyée sur son bras, rêvait, donnant peu la réplique, mais se tenant là, tout occupée à aimer et à être heureuse, et à écouter des choses qu'elle aimait beaucoup entendre : voilà ce qui remplit, ce qui transforma en un rêve céleste les quarante-cinq jours que Mademoi-

1. Édit. la Gervaisais, p. 251.

selle de Condé et la Gervaisais passèrent ensemble à Bourbon (du 25 juin au 9 août 1786). — « L'âme n'a point de sexe de même qu'elle n'a point d'âge [1] ! »

Aux eaux, on s'était déjà envoyé quelques lettres. Quand on se fut séparé, non sans un cruel déchirement de cœur, la correspondance devint de part et d'autre le vrai centre de la vie ; le reste ne fut qu'un cadre indifférent. L'officier pouvait vaquer obscurément, dans la garnison de Saumur, aux soins monotones du service militaire ; Mademoiselle reprendre à Chantilly et à Paris son train de princesse : l'âme du dehors, l'âme de la société, « la mauvaise âme » jouait seule ce rôle officiel : l'autre âme, la bonne, la vraie âme ne quittait point son amour. « Il faudra, écrit la princesse, en se séparant de son ami, il faudra que je sois fausse, que » mon visage soit calme, tandis que mon cœur » sera déchiré, que je parle de mille choses aux- » quelles je serai si loin de penser. Oh ! que l'âme » de la société aura à faire pour empêcher l'autre » de se montrer [2] ! » En effet, l'âme de la société ne jouait pas toujours très-bien son rôle, et, tout en faisant preuve de bonne volonté, s'égarait parfois très-comiquement : « Mon ami, cette mauvaise » âme va bien mal [3] ; elle valait mieux à B(ourbon).

1. Édit. la Gervaisais, pp. 252, 255. Cf. Lettre III, p. 5.
2. Lettre III, p. 4.
3. *Lettre* VI, *p.* 25.

» Elle veut parler quelquefois et c'est pour dire des
» choses dénuées de bon sens, et qui ne riment à
» rien absolument. Hier ou avant-hier *l'aimable*
» avait parlé d'une chose aussi indifférente que la
» pluie et le beau temps; ce matin elle parlait de
» tout autre chose: tout à coup, je l'interromps
» pour faire une espèce de réponse à sa phrase de
» la veille; je dis une espèce de réponse, car véri-
» tablement, je ne sais pas moi-même ce que cela
» voulait dire. Elle s'est mise à rire et m'a demandé
» si je devenais folle; c'était réellement si ridicule
» que je n'ai pu m'empêcher d'en rire aussi. »

La Gervaisais, de son côté, ne vit plus sur terre; il lui arrivera par exemple, de lancer inopinément ce trait au milieu d'une conversation: « *Au surplus cela m'est égal* [1]. » Une seule chose ne lui est pas égale, l'amour de « sa bonne. » Cet amour est extrême : il change de forme et d'expression comme l'imagination et la pensée qu'il suit avec ses ailes de feu: il est tour à tour tranquille, inquiet, heureux, désolé, mais toujours pur, absolu, parfait.

J'aime cette peinture de l'amour tranquille opposée aux inquiétudes de la Gervaisais: — Notre Breton s'est demandé (ce scrupule lui revient de droit) s'il aime vraiment autant qu'il doit aimer, autant qu'il veut aimer. — « Moi, lui répond Mademoiselle de

1. Lettre VI, p. 25.

» Condé, je ne fais pas comme cela. Je sens mon » cœur qui aime, oh! qui aime bien son ami; ce- » la fait un bonheur, je me livre à ce bonheur; il » me porte à pleurer ou à ne pas pleurer; je m'en » distrais ou ne m'en distrais pas; je n'examine » rien de tout cela; j'aime mon ami autant que » je peux aimer, j'en suis sûre, parce que je le sens, » je ne vais pas plus loin; et si je savais rai- » sonner, je ne prendrais pas ce sujet-là [1]. »

Cependant une femme du sang des Condé pouvait-elle se croire assurée de la constance, de la fidélité immuable d'un homme? Louise-Adélaïde est certaine de la vive tendresse de la Gervaisais pour elle « dans ce moment-ci; » mais plus tard? Ces craintes, ces vilaines craintes, elle ne peut les chasser; elles renaissent toujours: « Mon ami, ces craintes » qui me font quelquefois tant de mal, sont fondées » d'abord sur une grande défiance de moi-même; » c'est très-vrai: je suis bonne, et mon cœur sait » bien aimer, mais voilà tout. Vous avez beaucoup » d'esprit, moi point du tout, je peux finir par vous » ennuyer. Et puis, mon ami, je crois aussi qu'une » femme qui aime bien véritablement est plus con- » stante qu'un homme [2]. » — « Défendez-moi, s'écrie-t-elle ailleurs, « défendez-moi de vous affliger:

1. Lettre VI. pp. 26, 27.
2. Lettre VI. p. 20.

» ne me permettez pas un mot sur ce sujet. Sur » cet article seulement, votre « bonne » fera taire » son cœur devant vous [1]. »

Pendant longtemps, Mademoiselle de Condé ne croyant pas qu'on pût être heureux sur terre [2] s'était fort peu occupée de chercher le bonheur; — et comment une femme vertueuse pouvait-elle, en effet, espérer le bonheur dans ce milieu corrompu de la haute société du xviiie siècle ? — Elle le goûte enfin pour la première fois; mais avec quels mélanges d'héroïque sacrifice ? Cet amour humain est déjà de l'immolation, c'est une passion que la vertu ennoblit et transforme: Mademoiselle de Condé ne se mariera pas: car les « préjugés » mettent obstacle à l'entière perfection de son bonheur [3]. Hélas ! elle ne sait pas bien si elle a tort d'avoir ces « préjugés, » qui la rendent malheureuse. Toutefois, c'est encore plus le bonheur de son ami qu'elle regrette que le sien propre. Mais, cet ami, il faut qu'il goûte le bonheur, lui. Si un jour il est tenté de se marier [4], qu'il prenne une femme—bonne et douce, ce sont les qualités qui lui plaisent [5], — qu'il lui

1. Lettre VI, VIII, pp. 21, 22, 75.
2. Lettre IX, p. 94.
3. Lettre IX, p. 87.
4. Lettre XI, p. 169.
5. J'emprunte ces mots à la lettre XXIII, adressée au chevalier de la Bourdonnaye-Montluc, p. 246.

donne sincèrement la première place dans son cœur et il sera heureux ; et s'il peut accorder à son amie la seconde place, celle-ci saura jouir du bonheur de son ami. Voilà ce que pense, ce qu'écrit une femme, non point au lendemain d'une affection qui décline, mais sous l'empire même de cette tendre affection, alors que cette passion remplit et domine son cœur.

Cet amour si tendre, si humble, qui sent si bien sa faiblesse et qui, par avance, s'immole, aurait pu faire présager à la Gervaisais le coup qui l'attendait. La belle âme de Mademoiselle de Condé voyait en tout le devoir et comme, en outre, docile aux convenances, aux conventions sociales [1], elle ne songeait pas à se révolter contre elles, un jour, sans doute, elle s'apercevrait du danger de cette affection si pure et si chaste encore... Mais que cette heure cruelle semble éloignée et comme ces deux âmes continuent doucement à chanter leur union ! « Je voudrais bien que » vous m'expliquassiez, écrit la princesse, pourquoi » je trouve plus de bonheur à dire *votre bonne* » qu'à dire *mon ami ;* je n'ai pas l'esprit de le » comprendre [2] ; » et ailleurs : « Quand je dis *votre* » *bonne*, comme je jouis de ce mot *votre* [3] ! » Point de monotonie dans ce chant d'amour si pur et si

1. Lettres VII, VIII, pp. 38, 72.
2. Lettre X, p. 144.
3. Lettre VIII, p. 50.

rempli de l'idée de Dieu. Mademoiselle de Condé possède un don fort rare chez les femmes: elle analyse nettement sa pensée ; elle lit dans sa passion ; et cette gracieuse analyse nous charme.

La Gervaisais, insatiablement curieux de connaître ce cœur qui s'était donné à lui voulut un jour que sa « *bonne* » lui dît comment elle pouvait aimer à la fois lui, la Gervaisais, et son frère, le duc de Bourbon, celui qu'elle appelait affectueusement *le petit*. Je renvoie le lecteur à la gracieuse réponse de Mademoiselle de Condé: elle aime ces deux hommes d'un même amour, d'un amour aussi pur et aussi tendre. Elle conclut ainsi :

« Mon ami, peut-être que c'est vous que j'aime » le mieux ! Oh ! en vérité, je n'en sais rien, j'aurais » peur de mentir en décidant cela. Si jamais *le petit* » changeait pour moi, je serais au désespoir aussi. » Mais pourquoi cette idée ne me tourmente-t-elle » pas pour lui comme pour mon ami ? Qu'il juge » mon cœur, cet ami ; peut-être il le fera mieux » que moi [1]. »

Hélas ! L'un de ces deux frères, le plus indiscret, le plus passionné des deux, touche aux plus vives, aux plus poignantes douleurs. Bientôt Mademoiselle de Condé lui fera part de ses anxiétés : voici qu'autour d'elle on paraît soupçonner son amour [2].

1. Lettre VIII, p. 56.
2. Lettre XIX, pp. 222, 227.

Son père et son frère ne sont peut-être plus seuls à le connaître : la « *craintive bonne* [1] » est émue et tremblante. Elle avait un moment caressé un projet d'entrevue [2] : elle y renonce désespérée, et la Gervaisais, docile, quitte Paris, au moment où celle-ci y arrive de Chantilly. Ils avaient rêvé aussi pour la Gervaisais, un poste dans les Gardes-Françaises : ce poste l'eût rapproché de sa bien-aimée ; et celle-ci lui avait dicté, — ce passage est charmant, — toutes les formules d'usage [3] pour la lettre officielle qu'il devait adresser au prince de Condé. Il faut ajourner ce doux projet. Les lettres elles-mêmes, toujours aussi tendres, se font rares. La Gervaisais, torturé, envoie courrier sur courrier et ne cesse de manifester les plus cruelles anxiétés [4]. Elles n'étaient, hélas ! que trop fondées. Quelques-unes de ses lettres ne sont pas même lues entièrement ; car elles pourraient affaiblir un courage encore chancelant ; mais ce courage enfin triomphe; il dicte une lettre d'adieu, déchirante lettre : « Ce » que j'ai tant craint, je le désire à présent : » que mon ami « m'oublie et qu'il ne soit pas malheureux ». Et elle lui avoue les remords qui, depuis quelque

1. Lettre XI, à la fin, p. 170.
2. Lettre XII, p. 183.
3. Lettre X, p. 144.
4. *De la publication des lettres écrites en* 1786 *et* 1787, Paris, Imp. Jules Didot, 1835, p. 29.

temps, inquiètent sa conscience ; car elle est descendue dans le fond de son cœur, elle l'a scruté : elle a compris que cette amitié si pure pourrait un jour devenir dangereuse, et elle ne peut supporter l'idée de s'exposer même dans un temps éloigné à ce qu'elle craint le plus au monde. Une confidence inattendue d'une femme qui se trouve dans une situation analogue à la sienne et qui est venue naïvement lui demander des conseils a achevé de la convaincre : « Profitez d'un moment de force, » a-t-elle répondu, et craignez tous ceux où la fai- » blesse pourrait avoir le dessus ; on peut faire des » sacrifices à ce qu'on aime, mais jamais celui de » son devoir. » Et après avoir ainsi parlé à cette femme, elle s'est dit les mêmes choses à elle-même ; et le conseil qu'elle avait donné, elle le met aujourd'hui à exécution : « Oh ! ne me haïssez pas ! mais ne » m'aimez plus ; ne pensez guère à moi, si cela peut » troubler votre vie.... Mon ami, mon tendre ami, » oh ! je ne puis retenir ces expressions : voilà la » dernière lettre que vous recevrez de moi, faites-y » un mot de réponse, pour que je sache si je dois » désirer de vivre ou de mourir ; oh ! comme je crain- » drai de l'ouvrir ! Écoutez, si elle n'est pas trop » déchirante pour un cœur sensible comme l'est » celui de votre *bonne, ayez, je vous en conjure,* » *l'attention de mettre une petite croix sur l'enve-* » *loppe.* »

Et dans une autre lettre au chevalier de la Bourdonnaye-Montluc, oncle de la Gervaisais :

« Dites-lui, Monsieur, qu'avant de prendre mon » parti, je me suis fait tous les raisonnements que » j'ai trouvés dans sa réponse ; que lorsqu'on veut » se juger soi-même, toutes les objections en sa » faveur se présentent en foule ; mais que quand » malgré elles, on éprouve toujours un secret mé- » contentement de soi, il faut se résoudre à devenir » un juge sévère. Dites-lui, non pas que je serai » heureuse, il ne le croirait pas, mais que l'idée » d'avoir rempli mon devoir sera toujours une con- » solation extrême pour moi, et qu'il est même » possible d'en éprouver des moments du plaisir le » plus vrai... Je ne puis me détacher de souhaiter » que le bonheur existe pour *lui*, au moins qu'il en » puisse trouver l'apparence, si véritablement la » réalité ne peut exister. Que sa famille s'en occupe : » ..... Une femme, des enfants, voilà ce qui pour- » rait, je crois, l'attacher, l'occuper, l'intéresser. » Une femme ! Ah ! qu'il la choisisse *bonne* et *douce*, » ce sont les qualités qui lui plaisent, *bonne* et » *douce*, et il l'aimera, et il retrouvera des moments » de bonheur : par pitié, qu'on ne m'ôte pas cette » idée douce à mon cœur, etc. » — Et plus loin : « Les cœurs peuvent-ils changer ? Je ne le crois » pas, ils ne dépendent pas de nous ; et quand ils » *en dépendraient* ! Mais les actions. la conduite,

» voilà ce dont on peut être le maître, et ce qu'il
» faut que la raison et le devoir gouvernent entière-
» ment. »

Sa conscience ne la trompait pas. Victime de la grandeur de sa maison, elle ne croyait pas devoir et, sans doute, elle n'eût pu vaincre l'immense obstacle qui la séparait de son bien-aimé. Convaincue de cette fatale impossibilité, elle devait rompre.

Ce chant d'amour si chaste et si pur avait duré quelques mois (juin 1786 — commencement de 1787).

La douleur silencieuse lui succède : une longue nuit couvre de ses tristes ténèbres ces deux âmes qui tout à l'heure s'éclairaient l'une l'autre d'une si douce lumière.

Mais voici que le brillant théâtre où Mademoiselle de Condé montre encore son nom et l'apparence d'elle-même va être détruit et brisé. Aux fêtes somptueuses de Versailles et de Chantilly, ont succédé les révoltes, les pillages, les massacres. La vieille France s'affaisse dans la boue et dans le sang. La royauté est désemparée, le peuple affolé, les honnêtes gens terrorisés, la religion persécutée ; la liberté pour longtemps perdue, la noblesse acculée aux plus fatales résolutions. L'émigration commence.

Les Condé partirent des premiers. Le *bon*, le *petit*, le fils de ce dernier, le duc d'Enghien et Louise-Adélaïde quittèrent Chantilly, le 17 juillet, trois jours après la prise de la Bastille et l'assassi-

***

nat de l'infortuné de Launay: meurtre ignoble, auquel la Gervaisais, accouru à Paris pour y saluer avec enthousiasme l'avénement des temps nouveaux avait pu assister, muet d'épouvante et d'horreur [1]. On se rendit à Bruxelles, on traversa l'Allemagne et la Suisse et on arriva à Turin, le 25 septembre 1789. Mademoiselle de Condé resta dans cette ville plus de quinze mois [2]. Là, passant, un jour en revue ses papiers, elle retrouva un manuscrit oublié, le manuscrit d'une comédie composée par la Gervaisais et dont il est question dans les lettres. Elle eut alors le courage de reprendre cette plume dont elle s'était servie naguère pour écrire à son ami de si tendres épîtres, et traça, tremblante, ces lignes calmes:

« On renvoie le manuscrit après avoir brûlé la
» petite feuille qui y était jointe, et on *supplie* l'au-
» teur de n'en faire aucun usage.

» On le remercie de son silence, et on lui demande
» INSTAMMENT de ne s'en point écarter.

» 18 août 1790! » Depuis plus d'une année, elle avait quitté la patrie [3]; l'exil s'appesantissait sur les exilés. Cependant l'ami malheureux était resté en

1. Damas-Hinard. *Un prophète inconnu*. Paris, 1850, (Didier). p. 11.

2. Comte de Choulot, *Mémoires et voyages du duc d'Enghien*, Moulins, 1841, pp. 221, 260.

3. J'avais cru d'abord, sur la foi du volume publié par les *Dames de l'Adoration* Perpétuelle, que Mademoiselle Louise

France. Quelle main fidèle lui porta ce dernier message? Je ne sais. Son âme débordait de douleur: mais il goûta du moins, ne fût-ce qu'un moment, une joie amère.

Il revit cette chère écriture, il put mouiller de ses larmes ce papier béni, ce court billet, suprême adieu : Et qui sait ? Le cœur d'une femme a des habiletés ingénues ; peut-être le manuscrit était-il resté depuis trois ans, entre les mains de Mademoiselle de Condé, non point tout à fait oublié, mais comme un messager anonyme qui pourrait quelque jour porter une parole, comme un instrument qui pourrait rendre un son.

II

Nous n'avons plus de témoins formels de l'immolation douloureuse qui s'accomplit lentement dans le cœur de cette pauvre femme. Elle avait écrit: « Les cœurs peuvent-ils changer ? Je ne le crois pas, » ils ne dépendent pas de nous: et *quand ils en* » *dépendraient!* » Il me semble pourtant que le besoin

avait quitté Paris longtemps après les autres membres de sa famille et j'avais supposé cette lettre écrite de Paris. Mais M. Mongin qui connaît admirablement l'histoire des Condé et dont l'érudition n'a d'égale que la parfaite obligeance, veut bien me signaler les mémoires du duc d'Enghien qui donnent *un démenti formel* à cette assertion.

de perfection qui fait l'unité de ce beau caractère et qui donne le secret de cette vie en apparence si contrastée, porta Mademoiselle de Condé à vouloir contre son cœur et à lutter contre lui [1]. Un ecclésiastique, probablement Mgr de la Luzerne à qui elle écrivit une série de lettres qui, par malheur, ne sont pas publiées [2], l'aida, après Dieu, dans cette tâche cruelle. La Luzerne était un homme d'une haute valeur et capable peut-être de comprendre ce cas de conscience d'une adorable délicatesse, de donner d'utiles conseils. Je veux croire qu'il versa quelque baume sur cette plaie saignante.

Mademoiselle de Condé qui, dès son enfance, avait songé à la vie religieuse, ne se rejeta pas subitement de ce côté : elle n'alla pas offrir à Dieu un cœur qui battait trop violemment encore pour une de ses créatures. Elle se contenta de prier et de souffrir ; et ses douleurs étaient sans nom :

« Mon père, s'écrie-t-elle, en s'adressant au Sei-
» gneur, mon père, la multiplicité de mes maux

1. Tout enfant n'avait-elle point entrepris d'effacer d'un trait de plume une page de l'histoire d'un Condé, qui lui paraissait indigne de ce grand nom ! (Crétineau-Joly, t. I, p. 39). Elle essaye ici, sur elle-même, quelque chose de semblable.

2. *Vie et œuvres*, t. I, p. 45, note. Cf. *Vie et œuvres*, t. II. Avertissement. Toutes mes tentatives pour obtenir communication de ces lettres ont échoué.

» m'accable, mon cœur est oppressé, mon âme est » anéantie, et la nécessité soutenue de vivre au » milieu du monde, et de paraître calme lorsque » l'agitation la plus pénible ne m'abandonne pas un » seul instant, met le comble aux tourments aux- » quels je suis en proie. Non, personne ne sait ce » que je souffre. Je ne laisse connaître qu'une partie » de mes maux. Ceux qu'ils affecteraient en seraient » plus malheureux; ceux qui les verraient avec in- » différence en seraient importunés; d'ailleurs, » quelle consolation recevrais-je de leur part ? En » est-il dans l'humanité qui puisse adoucir les dou- » leurs cuisantes qui déchirent mon cœur [1] ? »

C'est en 1793 et 1794, à Fribourg, dans l'église des Jésuites [2], où Mademoiselle de Condé allait prier tous les jours, que Dieu, dit-elle, frappa les grands coups, qu'il attira son cœur avec une irrésistible véhémence. Sa vocation dès lors, était décidée. Peu après, elle entrait comme novice chez les Capucines de Turin. Les lettres d'adieu qu'elle adresse à son père et à son frère, en se séparant du monde, sont singulièrement touchantes. En voici quelques fragments :

1. Une note dit que cette prière fut *imprimée* à Fribourg où était la princesse. Cela me paraît si étrange que je crois à une faute d'impression (*Vie et œuvres*, t. III, p. 67).

2. Lettre à Mgr d'Astros, du 25 septembre 1818, dans le t. II, p. 357.

« Mon père ! ce mot d'adieu.... j'ai peine à le » prononcer, et cependant ma résolution est plus » ferme que jamais. Avant de vous quitter, avant » une séparation douloureuse, mais nécessaire, » j'ai besoin de vous prier de me pardonner, si » jamais il m'est arrivé de vous affliger ou de vous » déplaire. Croyez, ah ! croyez que les torts que » j'ai pu avoir ne furent qu'involontaires, et n'ont » pu être ceux d'un cœur qui vous a toujours chéri » comme il le devait : rendez cette justice à votre » fille. Elle vous embrasse de toute la tendresse de » son âme....

» Je chargerai Lisette (que je recommande de » nouveau à vos bontés) de vous porter la boîte où » sont les cheveux de ma mère. Elle remettra aussi » une petite bonbonnière au jeune d'Enghien, où il » y a un paysage peint, je crois, par la sienne, afin » qu'il n'oublie pas une vieille tante qui l'aime et l'a » toujours aimé tendrement. » (4 octobre 1795.)

A son frère :

« Je suis en route, cher, bon et tendre ami, pour » mettre à exécution le parti que je vous ai mandé » avoir pris et que je voudrais qui n'affligeât pas » votre cœur. Ah ! pourquoi donc vous affliger de » ce qui seul peut me rendre heureuse ? J'aime à » espérer que vous aurez reçu tout ce que je vous » ai écrit à ce sujet, et qu'en voyant les sentiments » qui m'animent et que rien ne peut affaiblir, les

» vôtres y seront devenus moins contraires. Pour
» moi, mes désirs ne font que s'accroître chaque
» jour. Je l'avoue, cher ami, je vous aime cepen-
» dant plus tendrement que jamais, soyez-en sûr;
» mais quand on a le bonheur d'aimer son Dieu,
» on lui sacrifie tout, tout, même son frère. On
» peut l'aimer sans cela, direz-vous. Oui, mais on
» ne peut l'aimer et ne pas suivre la voie où il
» appelle, attire, entraîne, et tout le monde n'a pas
» la même . . . .

. . . .

» Adieu; je vous presse contre mon cœur, je vous
» embrasse, vous aime.... beaucoup.... et cepen-
» dant je m'éloigne de vous avec bonheur, puisque
» c'est pour me rapprocher de mon Dieu, me con-
» sacrer à lui [1]. » (4 octobre 1795.)

Mais il ne suffisait pas à Mademoiselle de Condé d'entrer en religion, puis de s'astreindre, sans examen, à une règle mal connue tant qu'elle n'a pas été pratiquée. Une âme aussi élevée est nécessairement plus exigeante. C'est, en effet, l'honneur et le tourment de certains esprits de ne se point contenter facilement et d'aspirer sans cesse vers la perfection: lorsque ces esprits élevés sont, en même temps, réfléchis, lorsqu'ils savent critiquer, analyser, ils

1. Crétineau-Joly. *Histoire des trois derniers princes de la maison de Condé,* t. I, pp. 128, 129, 130.

forment dans le monde une classe à part, une tribu d'élite : ils peuvent facilement tomber dans l'erreur, mais leur erreur est généreuse : si leur esprit s'abuse, leur conscience reste pure. Au XVIIe siècle, ces intelligences choisies inclinent généralement vers le Jansénisme. Les Condé, brillante famille que le génie a touchée de ses ailes, laissant comme une étincelle après lui dans les âmes, les Condé offrent plus d'un exemple de ces aspirations vers l'absolu, jointes à un esprit de fine et délicate analyse. Qu'on me permette de citer Conti et sa sœur Madame de Longueville ; c'est Madame de Longueville qui, réfugiée, cachée en Dieu, exhale cet acte d'amour parfait :

« Je m'abandonne à vous, ô mon Dieu, pour
» porter la perfection jusques au point et degré où
» vous avez destiné que j'arrivasse, nonobstant mes
» faiblesses, impuissances et misères. Je croy fer-
» mement que je puis tout par vostre grâce ; j'em-
» brasse et accepte tous les moiens que vous
» m'envoyerez par vostre Providence pour parvenir
» à la perfection où vous m'appelez, n'en voulant
» point d'autres. Je vous demande la grâce d'en
» faire un saint usage [1]. »

Il y a quelque chose de ce tempérament religieux

1. *Œuvres chrétiennes des familles royales de France.* Paris, Poussielgue, 1870 (pour 1869), pp. 229, 230.

en Mademoiselle de Condé. Elle s'élève sans cesse vers l'absolu, vers la perfection du sentiment [1]. On a vu quelles pensées généreuses lui inspire son amour pour la Gervaisais : voici comment elle exprime son affection pour un frère : « Les sacrifices » pour lui ne me coûteraient rien [2]. » — « Mon cœur » consent à souffrir *seul* et désire la tranquillité du » vôtre [3]. » — « Combien de fois n'ai-je pas regretté » jadis de n'avoir point de sacrifices à faire en » faveur de cet objet si cher ! sacrifices de tous les » genres, celui même de supposer que son bonheur » pût être attaché à ce que je m'éloignasse de lui, à » ce que je renonçasse à le voir jamais... (car, pour » celui de ma fortune, si elle eût été aussi consi- » dérable qu'elle l'est peu maintenant, ce sacrifice » ne me paraissait rien) ; mais, pour le premier, je » le sentais davantage, et j'eusse trouvé une sorte » de délices à en être *victime*. J'ai dit cela mille » fois non à mon frère, les exagérations, les impres- » sions même de l'amitié étant en général impor- » tunes aux hommes, mais à mes amis, en m'en- » tretenant de lui, et c'était un sentiment aussi » ferme et aussi prononcé qu'il était doux, tendre » et paisible [4]. »

1. Crétineau-Joly, t. II, pp. 350, 351, 474.
2. Lettre VIII, p. 55.
3. *Vie et œuvres*, t. II, p. 113.
4. *Ibid.*, t. I, pp. 367, 368. Sur le mysticisme dans

***

On le voit, Mademoiselle de Condé portait déjà dans l'amour fraternel le mysticisme et le besoin de l'immolation.

Décidée aujourd'hui à se vouer au Seigneur, elle réalisera ce sacrifice aussi pleinement, aussi parfaitement que possible. Elle voudra tout d'abord connaître et juger la règle religieuse qu'elle est tentée d'embrasser ; admise dans un couvent à titre de novice, elle s'appliquera à discerner le véritable esprit de cette maison, afin de savoir si Dieu seul y règne. A partir du moment où se dessine la vocation religieuse de Mademoiselle de Condé, cette préoccupation domine toute son existence : elle travaille à se rendre exactement compte de l'état moral et religieux des communautés qui pourraient lui offrir un asile. Cet examen ne pouvait, à la fin du XVIIIe siècle, être bien favorable ; voici les réflexions qu'il suggère :

« Rien n'est plus important pour la tranquillité » de la conscience, la paix de l'âme et l'assurance » du salut, que le choix d'un ordre et d'un monas- » tère qui remplissent les idées qu'on a conçues de » l'état et de l'esprit religieux. Ces deux choses » devraient, sans doute, être inséparables dans tous » les couvents ; mais, dans ce siècle, il n'en est pas

l'amour de Mademoiselle de Condé pour la Gervaisais, voyez *encore lettre IX, p. 107.*

» ainsi [1]..... et le choix est bien difficile. Il est des » couvents où l'on passe pour être pauvre en » jouissant de toutes les aises de la vie ; où l'on » paraît soumis et dépendant par quelques vaines » formalités d'usage, qui ne font que remplacer » celles de la politesse et des bienséances du » monde.... ; où l'on a l'air de s'humilier par des » pratiques qu'il serait ridicule, par conséquent hu- » miliant de ne pas faire, puisque tout une commu- » nauté les fait ; pratiques, au reste, aussi vagues » et aussi insignifiantes qu'elles sont usitées en ces » lieux.... Je n'ignore pas que de saintes âmes » savent tirer parti de tout cela pour la vertu, mais » je doute que celles qui ne sont pas encore saintes » trouvent là des secours pour le devenir [2]. »

Et ailleurs :

« Les détails dont j'ai à vous entretenir sont » toujours relatifs à l'esprit qui règne ici : il est des » moments où je le crois d'autant plus dangereux » pour celles qui n'ont pas l'excuse de l'illusion, » que tout ce qu'il produit de relâchement et de » contraire à la sainte morale est transformé par lui » en *vertu ;* c'est avec une facilité et une légèreté » qui m'étonnent toujours, que l'on *rogne* la part » de Dieu pour celle de la créature.... A la vérité,

1. Crétineau-Joly, t. II, pp. 190, 191.
2. *Vie et œuvres*, t. I, pp. 121, 122.

» la bonne foi est telle, qu'il est possible que Dieu » s'en contente ; mais moi je ne l'ai pas, cette bonne » foi, je ne sais comment me conduire.... Oh ! pour » de l'amour pour toutes les infractions, non-seu- » lement à l'observance, mais à la morale de » l'Évangile même, à ce qu'il me semble, cela est » impossible [1]. »

Tel est le jugement sévère que porte, après quelques mois, Mademoiselle de Condé, sur le couvent des Capucines de Turin où elle était entrée toute pleine des plus douces illusions [2].

Ballottée d'exil en exil, Mademoiselle de Condé se trouvait, en 1796, à Vienne, lorsque ses aspirations si anciennes pour l'état religieux se transformèrent enfin en une sorte de réalité ; elle n'était, en ce moment, agrégée à aucun ordre : et sa vocation, néanmoins, était toujours aussi puissante : elle contracta entre les mains d'un prêtre les trois vœux de pauvreté, obéissance, chasteté ; il fut convenu que, provisoirement, ce directeur de conscience jouerait le rôle d'une supérieure de communaeté et que Mademoiselle de Condé pratiquerait envers lui la sainte obéissance. Revenant plus tard sur cette période de sa vie, Mademoiselle de Condé nous dira, avec l'autorité d'une expérience longuement

1. *Vie et œuvres,* t. II, pp. 82, 83.

2. Lettre du 25 décembre 1795, dans *Vie et œuvres,* t. II, *p. 61.*

éprouvée, que cette détermination étrange fut prise dans « un transport peut-être plus zélé que prudent [1]. »

Peu après, elle fut admise dans une congrégation de Trappistes, réorganisée en Suisse sous la direction de l'abbé de l'Estrange (D. Augustin) qui gouvernait deux groupes de religieux et de religieuses bannis de France par la persécution révolutionnaire. L'austérité de cet ordre, la ferveur du zélé fondateur exerçait sur elle un attrait contre lequel lutta longtemps son confesseur, M. de Bouzonville. Si l'extrême sévérité de la Trappe plaisait singulièrement à Mademoiselle de Condé, certaines pénitences matérielles, telles que la discipline et autres exercices de ce genre, n'avaient pour elle aucun charme religieux : elle ne parvenait pas à les désirer, parce que, rompue ou indifférente à la souffrance physique, elle ne la redoutait nullement et n'y voyait pour elle aucun moyen de sanctification. Qu'était-ce que quelques coups de discipline auprès des tortures morales qui avaient déchiré ce cœur de femme ? En proie à ces douleurs, elle ne parvenait pas à comprendre les austérités physiques ; et elle écrivait au père abbé :

« Cet attrait (pour la Trappe) ne va pas jusqu'à » celui des œuvres de pénitence qui font réellement

1. *Vie et œuvres*, t. I, p. 93.

» souffrir la nature. Je me sens de la dévotion à lui
» refuser des jouissances d'un manière soutenue, et
» point à lui procurer un mal passager. Dans ceci,
» je n'y sens uniquement que le mérite de l'obéis-
» sance, et s'il ne s'y trouve pas, je veux dire si ce
» n'est qu'une *permission que l'on m'accorde* et non
» un *ordre* que l'on me donne de son propre mou-
» vement, la chose alors est absolument nulle pour
» moi, qui ne crains pas la douleur à un certain
» point, et qui vois peu de mérite à en supporter
» pour les personnes ou les choses mêmes qui me
» sont le plus indifférentes, s'il y avait lieu (dispo-
» sition qui m'a été naturelle dans tous les temps) ;
» alors je fais donc cette œuvre de pénitence comme
» autre chose, je l'offre bien à Dieu, mais seulement
» parce que je sais que cela se doit, et sans que
» cela élève le moins du monde mon cœur vers
» lui.

» Il m'a été impossible, jusqu'à présent, de sentir
» que cela pût servir d'expiation à mes péchés. Cela
» me paraît si nul à côté de ces brisements et déchi-
» rements du cœur qu'il plut à Dieu de me faire
» quelquefois éprouver, en prononçant ces deux
» mots : *Peccavimus Domino*. Ah ! voilà où je la
» sens, la pénitence et l'expiation[1] ! »

1. Lettre du 7 août 1797 dans *Vie et œuvres*, t. II, pp. 152 153.

Mêmes sentiments dans une lettre à la marquise de Vibraye, mais avec une nuance aimable d'abandon et de liberté de langage :

« La *véritable et entière séparation* du monde et » de son esprit (introduit partout aujourd'hui), le » silence perpétuel dont les avantages sont *inappré-* » *ciables*, et que je suis bien à même de calculer et » juger, d'après tout ce que j'ai vu et tout ce que » je vois ; la vertu soutenue et respectée univer- » sellement de l'ordre dont il s'agit ; sa ferveur, sa » régularité surtout, voilà en abrégé ce qui attire » une âme que Dieu s'efforce dans son *infinie* bonté » d'appeler à lui : après cela, les austérités s'y » trouvent. Fort bien ! Quel que soit mon sentiment » sur elles, je ne puis que bien faire en respectant » et pratiquant ce que les saints ont pratiqué, et ce » qui est approuvé de l'Église : il en est qui sont à » peu près indifférentes à ma nature que vous con- » naissez assez dure sur elle-même, mettant tout » esprit de dévotion à part ; il en est d'autres qu'elle » appréhende pourtant, mais, malgré tout, je sens » bien que de moi-même je n'aurais pas inventé » tout cela comme *expiation*, surtout après avoir » éprouvé certains *brisements de cœur* causés par » le repentir dont Dieu *seul* peut connaître l'effet ; » mais, je le répète, je me soumets là-dessus aux » jugements et des saints et de l'Église ; d'ailleurs, » tout refus à la nature me semble un don offert à

» Dieu, et, sous ce point de vue, mon cœur est sa-
» tisfait de tout. »

Le courage d'ordre inférieur dont il faut faire preuve, pour pratiquer certaines pénitences physiques, est au-dessous de cette grande âme. Quant à la mort à laquelle ces diverses austérités la pourraient assez facilement conduire, comment la craindrait-elle? Ce genre de mort lui « paraît bien préférable à une
» pleurésie gagnée au bal, chose si commune et si
» peu redoutée, ou même » — ce mot superbe me ravit dans la bouche d'une Trappistine, petite-fille du grand Condé — « ou même à l'effet d'un boulet de
» canon, si fort prisé par les âmes grandes et fortes,
» et que j'ai le faible de ne pas haïr à un certain
» point, comme vous savez [1]. »

La Trappe de la Sainte-Volonté-de-Dieu (en Valais)

1. Lettre à la marquise de Vibraye du 16 juillet 1797, dans *Vie et œuvres,* t. II, pp. 132, 133. Cf. *Vie et œuvres*, t. I, p. 330. J'y remarque ces pensées : « Il est certains gémisse-
» ments du cœur dont la profonde amertume me semble plus
» propre à désarmer la justice divine ; car elle est telle, cette
» amertume, que la faible nature y succomberait, si la grâce
» ne venait à notre secours. Ce n'est donc pas comme expia-
» tion que j'aurais de l'attrait pour les austérités, et sous ce
» point de vue même il m'en coûterait, je l'avoue, de fixer
» sans cesse mes regards sur un Dieu irrité qu'il faut chercher
» à apaiser ainsi. Cette manière de penser est peut-être quel-
» que reste des idées répétées dans le monde (qui, à la vérité,
» *a bien son intérêt* à faire valoir leur espèce de justesse). »

fut dispersée par l'invasion française. Mademoiselle de Condé, en quittant à regret ce pieux asile où elle était restée entièrement séparée du monde, ignorait encore que son père et son neveu le duc d'Enghien, eussent passé quelque temps à une assez faible distance de sa propre retraite [1]. Réunie à quelques religieux et religieuses que gouvernait D. Augustin, sorte de fondateur nomade et versatile [2], elle traversa Munich, Vienne, gagna la Russie Blanche et s'installa à Orcha où l'empereur de Russie accordait gracieusement un asile à la descendante des Condé. Mais D. Augustin voulut tout à coup passer en Amérique. Mademoiselle de Condé le laissa partir seul [3].

Novice à la Trappe, Mademoiselle de Condé avait fixé l'attention et attiré la curiosité d'une autre religieuse, la mère Sainte-Rose [4]: comme un silence absolu est la règle de la Trappe, la mère Sainte-Rose fut longtemps réduite aux conjectures sur le compte de la nouvelle Trappistine. Les allures de la novice, la simplicité de ses vêtements lui firent supposer qu'elle devait être une fermière suisse, attirée par l'esprit divin en ce saint lieu et dont le

1. *Vie et œuvres,* t. I, p. 138.
2. Voyez surtout *Vie et œuvres*, t. I, p. 134.
3. *Vie et œuvres,* t. I, pp. 129 — 133.
4. Dans le monde, Mme de la Rosière (*Vie et œuvres*, t. I, p. 127. Crétineau-Joly, t. I, p. 332, note 1 ; t. II, p. 475).

révérend père abbé paraissait faire le plus grand cas [1]. Un jour de grande fête et de conversation permise, un jour de fuite et de dispersion, je ne sais — car la pauvre communauté errait comme jadis le peuple de Dieu à la recherche de la Terre-Promise, — la mère Sainte-Rose fut détrompée. Cette comique erreur contribua sans doute à rapprocher ces deux femmes qui, dans le silence même de la Trappe, s'étaient comprises par un langage muet et ne devaient plus se séparer sur terre. La mère Sainte-Rose devint la confidente, la conseillère, le guide et comme la directrice de Mademoiselle de Condé qui semble toute sa vie avoir eu besoin d'une âme amie pour s'appuyer sur elle. Les deux religieuses vécurent quelque temps dans un couvent de Bénédictines, à Nieswitz [2], en Lithuanie ; mais elles ne songèrent pas à s'y fixer ; cette communauté était loin de répondre à l'idéal religieux de Mademoiselle de Condé. Elles jetèrent les yeux sur un autre couvent de Bénédictines, établi à Varsovie sous le roi Jean-Casimir et qui se rattachait à l'Institut du Très-Saint Sacrement, fondé par la vénérable Catherine de Bar. Là, comme ailleurs, il y avait beaucoup d'abus à réformer ; mais les deux amies entrevirent la possibilité de ramener la communauté à une

1. *Vie et œuvres,* t. I. p. 128.
2. Crétineau-Joly, t. I, p. 331.

observance plus régulière, et dans cette pensée, elles s'y firent recevoir.

Mademoiselle de Condé fit profession le 21 septembre 1802 et voulut entreprendre, avec l'appui de quelques sœurs, cette œuvre sainte de régénération. Mais les obstacles, les difficultés de tout genre, surgirent très-vite ; Mademoiselle de Condé ne tarda pas à sentir son impuissance.

Ici se place dans l'histoire de cette âme tendre, une crise morale douloureuse : les consciences délicates, les intelligences élevées qui, tout absorbées en Dieu, appliquent presque continuellement les ressources de leur esprit à la recherche du juste, du bien, du mieux en toute chose, se heurtent facilement à un écueil périlleux, au scrupule : le scru pule, la triste inquiétude sont les maladies de la piété : si on examine attentivement ce qui a été publié jusqu'à ce jour de la correspondance et des œuvres religieuses de Mademoiselle de Condé, on y aperçoit çà et là quelques symptômes de ce mal. A mes yeux, il prit son germe dans la situation de conscience tout à fait exceptionnelle que créait à cette pauvre femme, non point précisément son amour pour la Gervaisais, mais la décision prise par elle de ne pas l'épouser. Conformant, comme elle le devait, sa conduite à cette décision, elle avait rompu avec lui ; mais, elle le dit admirablement, si on est maître de sa conduite et de ses actes, on

n'est pas maître de son cœur. Ce pauvre cœur demeurait là toujours douloureux. Mademoiselle de Condé, cherchant à se vaincre elle-même, inclina peu à peu vers une pensée plus spécieuse que vraie mais qui paraissait de nature à lui donner quelque force dans cette terrible et cruelle lutte : elle sentit le besoin de se reprocher comme une faute cette chaste et virginale liaison, cette innocente imprudence. L'un de ses directeurs, M. de Bouzonville provoqua ou développa cette disposition d'esprit fâcheuse et même dangereuse, puisqu'elle n'était pas fondée sur la vérité. Dupe lui-même de cette illusion, ce confesseur lui adressait avec une ridicule grossièreté, des paroles comme celles-ci : « De quel bourbier Dieu vous a tirée !... Ne croyez pas qu'aucune austérité puisse expier vos offenses [1]. » Et la douce pénitente recevait avec reconnaissance ces coups de boutoir. Elle assure que ces mots lui firent éprouver « un grand soulagement ». Étrange soulagement, mais dont il n'est pas très-difficile de pénétrer le mystère : cette pauvre âme ne peut espérer vaincre son cœur qu'à la condition de le croire coupable : elle a besoin de se repentir [2], et M. de Bouzonville vient l'aider dans cette œuvre difficile : pour moi, si je ne vois aucune faute à pleurer, je ne puis comprendre le repentir.

1. *Vie et œuvres*, t. II, p. 86.
2. *Ibid.*, t. I, p. 97.

Cependant cette conscience pure ne pouvait s'accommoder continuellement de ces illusions ridicules et la vérité reprenait quelquefois ses droits. La pauvre femme se relevait alors, et tournait en suppliant son candide visage vers ce maître impitoyable : « Quand il me semblait que mes efforts
» pour vous faire connaître l'action de Dieu en moi
» étaient infructueux, — lui écrit-elle [1], — que, par
» exemple, je sentais tous les désirs, tous les soins,
» tous les vœux de mon cœur, en un mot, ce senti-
» ment si profond et si intime de lui-même, qui me
» paraît être l'ouvrage de Dieu seul, être entièrement
» et *le plus possible*, d'accord avec ce que vous me
» disiez sur la soumission à la volonté de Dieu, et
» que, cependant, ou vous me reprochiez de ne pas
» l'aimer, ou vous m'y exhortiez de nouveau d'une
» manière équivalente au reproche, alors, j'avoue que
» ma souffrance était extrême..... Il existait une im-
» possibilité absolue d'augmenter de désirs, d'efforts
» et de volonté d'être fidèle à ce que vous exigiez de
» moi....... Il me semblait être comme vous dans une
» nuit profonde, obligée à chercher en tâtonnant une
» chose quelconque, sans savoir ni sa forme, ni le
» lieu où elle peut être placée....

» J'ai voulu aussi tâcher de vous faire bien com-
» prendre, par cette inutile répétition peut-être, l'état

1. *Ibid.*, t. II, p. 138.

» d'un cœur auquel vous reprochiez hier *d'être trop* » *attaché à son propre sentiment*... Ah ! mon père, » c'est ce mot, je vous l'avoue, qui tout à coup plon- » geait ce même cœur dans la *nuit* dont je viens de » parler, car alors, il veut que vous ayez raison. Il » désire avec une ardeur incroyable, changer, répri- » mer, ce qui fait l'objet de votre reproche, et pour- » tant il *sent* que s'il change, ce ne peut être dans le » sens où vous le semblez désirer, puisqu'il a fait là- » dessus, avec la grâce de son Dieu, tout ce qu'il a pu » faire... et trop même, avez-vous fini par me dire... » Je ne sais quels sont les sentiments que Dieu per- » met ou défend à ses anges, parce que je ne suis » pas un de ces êtres célestes.... »

Ce mot charmant : « Je ne sais quels sont les sen- » timents que Dieu permet ou défend à ses anges, » me rappelle un passage adorable d'une des lettres les plus passionnées de Mademoiselle de Condé : « Il est possible, écrivait-elle à la Gervaisais, il est » possible que votre mère ne soit pas convaincue » de l'extrême innocence de mes sentiments pour » vous, et qu'elle me désapprouve de m'y être livrée » comme j'ai fait ; elle ne me connaît que par vous, » et elle peut croire que votre tendresse vous fait exa- » gérer le bien que vous dites de moi. Mon ami, elle » ne sait pas que Nina, faible dans mille choses, ne » l'est pas pour elle, qu'elle sait sacrifier son bonheur, » *son plaisir*, tout, à ce qu'elle croit son devoir ;

» qu'elle a ses idées sur le bien et sur le mal, qu'elle
» est intimement persuadée qu'il faut rechercher
» l'un et fuir l'autre, qu'elle ne pourrait supporter les
» remords, et que la calomnie (qu'elle craint cepen-
» dant) lui paraît douce en comparaison [1]. »

Et voilà le bourbier dont parle M. de Bouzonville ! N'est-ce point, au contraire, une eau limpide, un miroir sans tache ? J'aime à voir Mademoiselle de Condé, renonçant à comprendre cette direction féroce, se jeter toute seule dans les bras de Dieu, qu'elle sent fortement être son but, son principe, sa consolation, lui exposer ses faiblesses et misères [2], le prier de les « *corriger ou pardonner comme il voudra* [3] ». Ah ! qu'il ne corrige pas tout à fait, qu'il pardonne ; c'est-à-dire ici qu'il laisse quelque chose à ce cœur, ne serait-ce que le souvenir d'un amour très-pur !

L'abbé de Bouzonville, ancien militaire, veuf, se fit prêtre à la veille de la Révolution [4]. Il était lui-même d'une nature inquiète ; c'était, à mon avis, un esprit malade. Je ne puis croire qu'il ait exercé sur notre princesse une heureuse influence, à moins toutefois que la joie d'adoucir une souffrance morale ne soit pour une femme un bien inestimable

1. Lettre X, p. 126.
2. *Vie et œuvres*, t. II, p. 138.
3. *Ibid.*, t. I, p. 90.
4. *Ibid.*, t. II, p. 2.

et qu'elle ne gagne en donnant autant qu'en recevant : serait-ce le secret de cette attraction singulière qu'éprouva Mademoiselle de Condé pour M. de Bouzonville ? Charitable pénitente, elle entoure de bons soins l'âme de son directeur : si ce dernier lui laisse un jour entrevoir l'anxiété de son âme, elle lui écrit : « Je ne me rappelle plus bien » vos paroles ; je sais seulement que vous aviez l'air » de n'être pas sûr que Dieu vous aimât. Je sais bien » que vous pouvez mettre en avant ces paroles de » saint Paul : « Personne ne sait s'il est digne d'amour » ou de haine. » Non, on ne sait pas si l'on en est » digne, et l'on ne sait pas davantage ce qui en sera » jugé à l'instant de la mort ; mais jusque-là, moi, » je crois qu'il est sûr que Dieu nous aime, car le » bienfait de la conservation, renouvelé à chaque instant, est le même que celui de la création..... J'ai » été fortement frappée de la pensée qu'au moment » du jugement beaucoup de ceux à qui Dieu fait la » grâce en cette vie de marcher dans le sentier de » la vertu seraient cependant punis rigoureusement » du *manque de confiance* trop souvent coloré à nos » yeux et décoloré du nom d'humilité... Je vous » conjure de penser bien souvent que, quels que » puissent être vos torts envers Dieu, il est plus » Dieu, c'est-à-dire bonté, miséricorde, amour, que » vous ne pouvez être pécheur [1]. »

1. *Vie et œuvres*, t. II, pp. 141, 142.

Quand une âme chrétienne possède un tel trésor de bon sens, d'espérance et de foi, on peut être assuré qu'elle triomphera des scrupules, des anxiétés qui pourront l'assaillir : le fond du tempérament moral est robuste et sain. S'il arrive que Mademoiselle de Condé éprouve quelque inquiétude sur l'ardeur extrême de son amour pour son père et pour son frère [1], je passe rapidement sans m'arrêter à ces délicatesses douloureuses d'une âme mystique mais droite et simple qui saura bien régler ses comptes elle-même avec Dieu, dans un élan d'amour : « Il n'y a qu'un péché, mon Dieu, s'écriera-t-elle, c'est de ne vous pas aimer..... ; qu'une réparation à ce péché, c'est de vous aimer [2]. »

Mais le cœur n'est pas seul à inquiéter la conscience de Mademoiselle de Condé. Elle est assaillie de préoccupations d'un autre genre : sa vocation est pénible, cette recherche d'une communauté vraiment pénétrée de l'esprit chrétien dans toute sa perfection n'est pas une facile entreprise ; plus difficile encore est le succès d'une réforme espérée. Mademoiselle de Condé ne tarda pas, je l'ai déjà dit, à sentir vivement ces obstacles [3], après qu'elle eut passé deux années dans le couvent des Bénédictines de Varsovie ; désireuse de quitter cette communauté où elle avait fait profession, inquiète de son inacti-

1. *Vie et œuvres*, t. II, pp. 21, 23, 24.
2. *Ibid.*, t. II, p. 153.
3. *Ibid.*, t. I, pp. 160, 161, note 1.

vité forcée comme réformatrice, inquiète également de l'activité désormais inutile qu'elle pourrait déployer, elle se troubla ; ne pouvant encore quitter ce couvent, elle sentit le besoin de s'y annihiler complétement et d'y perdre pour ainsi dire, tant qu'elle y resterait, le sentiment de la responsabilité. Pour parvenir à ces fins, elle demanda et obtint du pape Pie VII une bizarre dispense. Voici sa requête:

« Demande à Sa Sainteté Pie VII [1].

» Très-Saint Père,

» Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé, à présent Marie-Joseph de la Miséricorde, religieuse-professe au couvent de l'Adoration perpétuelle du Très-Saint Sacrement, ordre de saint Benoît, à Varsovie, supplie votre Sainteté, pour qu'elle daigne, pour le repos et la tranquillité d'âme de la suppliante, la déclarer privée de voix active et passive [2] et la dispenser de toutes les fonctions primaires de la communauté. »

La réponse favorable du Saint-Père est datée du 9 septembre 1803.

Si la religieuse est comme plongée dans une triste et sombre nuit, la chrétienne reste dans la lumière et son âme jouit de clartés admirables.

1. *Vie et œuvres,* t. I, p. 161.

2. Une personne a voix active et passive lorsqu'elle a droit de donner sa voix dans une élection et qu'elle peut être élue *elle-même.*

C'est en ce temps que Napoléon, violant le droit des gens, fit saisir à Ettenheim le jeune duc d'Enghien, l'accusa faussement de conspiration et le fit fusiller à Vincennes[1] : sorte d'assassinat qui glaça d'horreur toute la famille royale. Atterrée, Mademoiselle de Condé, à qui l'abbé Edgeworth était venu annoncer cette fatale nouvelle, se souvint peut-être d'une parole de son amie Madame Clotilde, sœur de Louis XVI et reine de Sardaigne: « La couronne la » plus brillante qu'une âme puisse recevoir dans le » ciel, c'est de voir près d'elle l'âme d'un de ses » ennemis, surtout lorsque c'est par ses larmes » qu'elle a obtenu le salut de cette âme [2]. » En tout cas, Mademoiselle de Condé mit admirablement en pratique le précepte qui ordonne à tout chrétien d'aimer ses ennemis, de désirer leur bonheur, car, depuis lors, elle ne cessa pas un seul jour de nommer dans ses prières Napoléon Bonaparte ; et dix-sept ans plus tard, quand ce dernier mourut à Sainte-Hélène, elle chargea Mgr d'Astros de faire dire une messe pour ce « malheureux homme [3] ». Elle prie pour Napoléon ; mais voici en même temps les cris de douleur que lui arrache la mort de son neveu :

« Varsovie, ce 8 avril 1804.

» O mon père ! ô mon frère ! existez-vous encore

1. Nuit du 20 au 21 mars 1804.
2. *Vie et œuvres,* t. I, p. 151.
3. *Ibid.*, t. II, p. 279.

» après un tel déchirement de cœur ? Comment » vous peindre l'état du mien? et de quelle conso- » lation, hélas ! peut-il être au vôtre? On s'est donc » hâté, comme je le craignais, de consommer le » crime ! Le Roi vient de me le faire annoncer. Lui » et toute sa famille sentent ce qu'ils doivent sentir. » Mais nous, mais vous, mon père, vous mon frère! » Ah! des torrents de larmes ne peuvent suffire à » ma douleur. Encore si elles coulaient sur vous ! » si je pouvais les mêler aux vôtres; objets chers » et mille fois chers à mon âme angoissée.... Mon » père, mon frère! Écrivez-moi! mes bien-aimés, » mes infortunés amis (oh ! mon père passez-moi » ce terme), je me jette dans vos bras : votre dou- » leur est la mienne, jugez-la donc.... C'est assez, » adieu, je n'en puis plus. »

« Varsovie, ce 14 avril 1804.

» Mon bien-aimé, mon trop infortuné frère ; mes » lettres à mon père ont été pour vous comme pour » lui, et, dans celle-ci également, je ne sépare point » ni sa douleur ni son cœur. Que tout soit réuni, » grand Dieu ! pour pleurer avec des larmes de sang » l'objet de nos regrets ! C'est le seul adoucisse- » ment que je puisse trouver à présent au déchire- » ment de mon âme, noyée dans une mer d'amer- » tume...... On dit qu'il..... vous parlerai-je de ces » détails? Hélas! si vous êtes comme moi, il me » semble qu'on les désire douloureusement. On dit

» qu'il a demandé un confesseur (j'aime à n'en pas » douter). Les barbares lui ont refusé, tant on était » pressé de le sacrifier.

» Il n'a pas voulu se laisser bander les yeux. Il a » dit qu'il était accoutumé à voir le feu... qu'il » savait mourir... etc. [1]. »

Au commencement de l'année 1805, Madame Louise, après avoir facilement obtenu de l'autorité ecclésiastique de Varsovie et de la supérieure de sa communauté toutes les autorisations nécessaires, après avoir consulté les évêques de Léon, de Vannes et de Nantes, qui donnèrent un avis favorable [2], quitta le couvent des Bénédictines de Varsovie et se dirigea vers l'Angleterre, avec son inséparable compagne, la sœur Sainte-Rose ; elle allait revoir son père et son frère dont elle était séparée depuis neuf ans. Avant de se jeter dans leurs bras, elle se souvint du ravage que la douleur avait fait subir à son beau visage. Elle eut peur de faire peur à son père, et elle l'avertit par avance, lui faisant d'elle-même ce cruel portrait :

« J'ai oublié de vous prévenir d'une chose : n'allez » pas croire que c'est par coquetterie, mais seule» ment pour que vous ne soyez pas effrayé en me » voyant. La *déesse blanche à face ronde* n'existe

1. Crétineau-Joly, t. I, pp. 321 — 324.
2. *Vie et œuvres*, t. I, p. 173.

» plus. Un visage allongé, jaune, ridé à force, les
» yeux battus jusqu'à la moitié des joues et abîmés
» par les larmes qu'ils ont eu tant de sujets de
» verser, en un mot, soixante ans et à faire peur....
» Voilà mon portrait, et il n'est pas chargé. Au sur-
» plus, n'en accusez pas les austérités dont vous
» m'avez parlé plus d'une fois. Ce sont celles du
» cœur qui ont été terribles et vous croirez facile-
» ment que la dernière année a mis le sceau à
» l'article des souffrances [1]. »

Mademoiselle de Condé fut reçue dans un couvent de Bénédictines françaises [2] dirigé avec une sorte de magnificence [3] par madame de Levis de Mirepoix, abbesse de Montargis. Jusqu'à ce jour, Mademoiselle Louise, peu satisfaite de la régularité de la plupart des couvents qu'elle avait fréquentés, y avait rencontré du moins une sympathie et un respect bien dus à son nom et à son caractère: elle avait toujours été l'objet de prévenances, de déférences qui trop souvent lui étaient à charge. Elle retrouva dans ce couvent français qui, en souvenir de la patrie, conservait en Angleterre le nom de Montargis [4], les

1. Crétineau-Joly. *Histoire des trois derniers princes de la maison de Condé,* t. I, pp. 330, 331.

2. A Bodney-Hall (comté de Norfolk); transféré plus tard à Heath-Hall. Cf. Crétineau-Joly, t. I, p. 336.

3. Crétineau-Joly, t. II, p. 475.

4. Crétineau-Joly, t. II, p. 456, note 1.

formes extérieures du respect et de la courtoisie: il lui fallut souffrir, le jour de sa fête, dîners et feux d'artifice [1] et, pour me servir d'une de ses expressions, tout cet « agio » dont elle se plaignait le lendemain même de son entrée en religion [2], et dont elle ne parviendra jamais à se débarrasser entièrement. Mais elle ne tarda pas à reconnaître, surtout après la mort de la prieure, qu'au fond elle était de trop dans ce couvent: la présence d'une religieuse qui pratiquait la règle dans son austérité et n'admettait aucune mitigation gênait-elle les bonnes sœurs ? J'aime à le croire, car il me plaît de penser que l'interprétation différente à laquelle s'arrête Mademoiselle de Condé est inexacte: « Par les pro-
» cédés, écrit-elle, et même par les paroles de quel-
» ques-unes, je ne puis ignorer que je suis regardée
» ici comme payant la moindre des pensions, comme
» étant presque à la charge et charité de la maison,
» parce que je ne lui rends aucun service... etc. [3] »

Et quant à la régularité du couvent:

« L'état de la religion me navre aussi de douleur,
» et dans l'ensemble, et dans les détails, car il faut
» voir ce qu'on appelle aujourd'hui avec tant de
» sincérité l'état de perfection. A Dieu ne plaise que

1. *Vie et œuvres*, t. I, p. 179. Cf. Crétineau-Joly, t. II, p. 465.

2. Crétineau-Joly, t. I, p. 132. Cf. p. 332.

3. *Ibid.*, t. II, pp. 473, 474.

» je condamne personne, et je suis persuadée que
» la bonté divine peut avoir égard à l'aveuglement;
» mais il n'est pas moins vrai que le temps où cet
» aveuglement n'existait pas est à regretter [1]. »

Mademoiselle de Condé rentra en France en 1816; elle parvint à gagner Paris sans être haranguée, sur sa route, par aucune autorité constituée [2], infortune qu'elle redoutait par dessus tout et s'établit provisoirement rue de Babylone, chez sa belle-sœur, madame la duchesse deBourbon: elle se trouvait là tout près de cette rue de Monsieur, qu'elle avait habitée en 1786 et en 1787: dans ce coin de Paris, les vieux arbres des jardins, les maisons et les pierres des rues lui pouvaient parler: mais elle, enfermée dans son oratoire, n'écoutait pas ces voix du dehors: elle y suivait fidèlement la règle avec sa compagne la mère Sainte-Rose: le pavillon qu'habitaient ces deux femmes, était comme une Thébaïde, animée seulement par la prière [3]. Elles demandaient

1. Crétineau-Joly, p. 463.

2. *Ibid.* t. I, p. 366.

3. *Vie et œuvres*, t. I, pp. 189, 190. Ce pavillon est, si je ne me trompe, tout voisin de la rue de Babylone (nº 36 actuel); mais l'ensemble de cette belle propriété s'étend de la rue de Babylone à la rue de Varennes (nº 57 actuel). C'est l'ancien hôtel Matignon, bâti en 1721, sur les dessins de Cortone. Il appartient aujourd'hui au comte de Paris. Cf. *État actuel de Paris*, 1788, *Quartier Saint-Germain*, p. 152; Piganiol de la Force, *Description hist. de la ville de Paris*, t. VIII, p. 100.

à Dieu de les inspirer dans le choix d'un emplacement pour l'institut de l'Adoration perpétuelle ; et, dans cette pensée, elles invoquaient Louis XVI, comme un intercesseur et comme un protecteur. Un moment le bruit se répandit que le Val-de-Grâce [1] allait être rendu à sa destination primitive et qu'une communauté s'y installerait, sous la direction de Madame Louise ; mais une proposition différente, inopinément faite dans le conseil du roi, frappa tous les esprits par ce qu'elle avait de digne et d'élevé ; et fut adoptée sur-le-champ [2] : on décida que le couvent demandé par Madame Louise ne serait autre que l'emplacement du palais du Temple, cette funèbre prison de la famille royale. La mère Marie-Joseph accepta cette pensée d'expiation ; et les ouvriers se mirent à l'œuvre : le vieux donjon du Temple avait été abattu et l'hôtel du Grand-Prieur remplacé par un édifice destiné au Ministère des Cultes. On commença aussitôt à approprier ce bâtiment à sa destination nouvelle.

Mais il était écrit que tous les souvenirs et toutes les émotions, toutes les terreurs et toutes les douleurs devaient assaillir à la fois Mademoiselle de Condé sur cette terre de France : elle était encore rue de Babylone, chez sa belle-sœur, tout

1. *Vie et œuvres*, t. I, p. 190.
2. *Ibid*,. p. 192.

entourée des souvenirs de son enfance, lorsque l'« empereur » débarqua à Cannes: en quelques jours il fut à Lyon. Or, il y avait en France, à Versailles [1], un homme dont la vue était perçante et dont l'esprit mis en éveil par le cœur savait prévoir: il n'était plus jeune; ce n'était point encore un vieillard, et sa main pouvait d'ordinaire tenir une plume sans trembler. Avec une lucidité merveilleuse, cet homme vit clairement, huit jours à l'avance, que le roi quitterait Paris tout à coup et au dernier moment, qu'il prendrait en passant le prince de Condé, et que sa triste fille ne serait point avertie à temps pour les suivre en leur fuite ». Il écrivit ce qu'il prévoyait; il donna un avis.

Que devint cette lettre? Il ne l'a jamais su: car son conseil ne fut pas suivi [2]. Mais elle fut portée, je n'en veux pas douter; elle fut reçue. Que se passa-t-il? Cette écriture, après vingt-huit ans, fut-elle, au premier moment, reconnue? Je réponds, — quelle femme ici me démentirait? — que l'écriture fut reconnue: c'est parce qu'elle ne pouvait être oubliée que la lettre ne fut pas lue. En 1787, avant la révolution, avant l'exil, avant la mort du roi, avant les vœux faits à l'autel, avant le meurtre de Vincennes, l'amante, « la bonne » amante avait

1. Damas-Hinard. *Un prophète inconnu*, p. 16.
2. *Lettres*, édit. la Gervaisais, p. 244.

écrit : « Dites-lui que si, par la suite du temps, *je* » *n'aperçois plus l'ombre du danger,* je reviendrai à » lui comme il me le dit, mais qu'il faudra un temps » bien long qui ne peut se fixer actuellement [1]. » Et comme ces vingt-huit ans n'étaient pas un temps bien long, la lettre fut brûlée sans être lue.

On s'attarda dans Paris. Ainsi qu'il avait été prédit, les princes partirent seuls ; et Mademoiselle de Condé s'aperçut avec effroi qu'elle était prisonnière de Napoléon, et elle eut le courage d'écrire à Fouché pour obtenir un passe-port ; et elle put une seconde fois, redire cette amère parole : « *J'ai toute honte bue ;* et cependant les heures volaient ; et le 21 mars, onze ans jour par jour après le meurtre de Vincennes, de toute la famille royale demeurée seule dans Paris, Mademoiselle de Condé entendit les cent un coups de canon qui saluaient le retour du maître [2].

— Un Parisien indifférent [3] passant un jour par la rue du Temple, s'arrêta un instant devant le marché

1. Lettre XIII, p. 249.

2. Crétineau-Joly, *ibid.*, t. I, p. 376—380. La princesse passa en Angleterre. Elle y resta quelque temps à la suite des Cent-Jours. Revenue en France, elle demeura rue Saint-Dominique, chez la marquise de Vibraye et n'entra au Temple que le 2 décembre 1816 (*Vie et œuvres*, t. I, p. 197).

3. M. de Trucy, dont je copie presque textuellement le récit. Cf. édit. la Gervaisais, pp. 225, 226.

au vieux linge, cette halle alors modeste dont l'emplacement, écrit-il, rappelle le jugement des Templiers et la condamnation de Louis XVI. Il entendit des voix de femmes qui chantaient un hymne religieux. Il leva les yeux, vit un couvent nouvellement établi et entra dans la chapelle.

Aux deux côtés du chœur séparé de la nef par une cloison grillée étaient plusieurs religieuses et au milieu d'elles, leur supérieure. Celle-ci paraissait avoir environ soixante ans : elle avait de beaux traits, un port majestueux, une physionomie calme et résignée. Il demanda son nom, et on lui répondit tranquillement : *la princesse Louise de Condé.*

C'est dans ce couvent qu'elle finit ses jours, entourée de jeunes sœurs formées par elle-même [1] et d'enfants dont elle dirigeait l'éducation. Elle était vraiment la mère et la sœur de ces pieuses femmes : on la vit souvent, à la tête des novices, porter le bois qui devait être brûlé dans la semaine [2] ; avec les religieuses, elle travaillait à l'aiguille, se servant de préférence d'un dé de cuivre, tout semblable à celui des pauvres ouvrières [3]. Si une sœur tombait malade, elle aimait à lui rendre les soins les plus repoussants [4]. Elle assistait aux récréations des

1. *Vie et œuvres*, t. I, p. 197.
2. *Ibid.*, t. I, p. 202.
3. *Ibid.*, p. 201.
4. *Ibid.*, pp. 202, 217.

novices et les encourageait à se distraire innocemment[1]. Depuis quelques années, un éclair d'enjouement éclairait parfois son visage[2]: elle se souvenait des paroles du Psalmiste: *Servite Domino in lætitia*[3], et Dieu lui souriait aussi; car s'il ne lui avait pas donné le bonheur d'être femme, il ne lui avait pas enlevé tout à fait celui d'être mère. Elle avait trouvé en Lithuanie, abandonnée à sa porte, une petite fille polonaise et son cœur s'était attaché à cet enfant. Elle ne la quitta point: et avant de mourir, elle eut la joie de lui donner un mari[4].

Et ce qu'elle a laissé de meilleur à ses religieuses ce sont ces sages conseils:

« Non-seulement point de perfection religieuse,

1. *Ibid.* pp. 202, 203, 219.

2. J'aime à citer ici cette lettre du 9 janvier 1806:

« Bon, cher et tendre frère, à l'imitation de Macaire (de Chantilly), vous en souvenez-vous, que je trouvais souvent » dans mon antichambre, et qui me disait tout simplement: » Mam'zelle, j'aurais besoin de queuque argent, » à son » imitation, je vous dis: « Monsieur, j'aurais besoin d'un peu » de sirop. Brave et illustre Guy, je vous prie donc de m'envoyer deux bouteilles... » Quand il viendra un heureux » moment où vous surmonterez votre paresse et où vous me » favoriserez d'un petit mot, cela me fera grand plaisir, car » Dieu sait comme je vous aime. » (Crétineau-Joly, t. I, p. 333. Cf. p. 334.)

3. Psal. 99-2. Conf. *Vie et œuvres*, t. II, p. 135.

4. *Vie et œuvres*, t. I, pp. 141, note, 180; t. II, p. 263. Crétineau-*Joly, t. II, pp.* 455, 456.

» mais point de vraie piété sans justice dans les
» pensées, sans charité dans le cœur, sans droiture
» dans les sentiments, sans vérité dans les paroles,
» sans candeur et simplicité dans toute la conduite.
» Observons que toutes les personnes du monde
» peuvent se sauver avec ces vertus sans pratiquer
» nos observances, et qu'au contraire, nous ne
» pouvons nous sauver par la seule régularité de
» nos observances, sans la constante pratique de
» toutes ces vertus. Pourquoi? Parce qu'elles sont
» le résultat de toute la morale que Jésus-Christ
» enseigne dans son saint Évangile, base de la con-
» duite de tout chrétien. Or, l'état religieux n'est
» autre que celui de simple chrétien, puisqu'il en
» est la perfection ; et la perfection peut-elle exister
» sans les premiers fondements et les premiers
» principes ? Non, et c'est une illusion de s'en
» flatter. Toute personne religieuse sera de mon
» avis sans doute ; mais elle y joindra peut-être la
» pensée que cette remarque est superflue... Hélas !
» il est plus commun qu'on ne croit de négliger
» l'étude et la pratique des préceptes pour ne s'atta-
» cher qu'aux conseils [1]. »

Et jusqu'au dernier jour son cœur fut douloureux ; et elle était heureuse de souffrir ; et elle disait : « Je vous avoue que ma morale admet peines,

1. *Vie et œuvres*, t. I, pp. 198, 199.

» douleurs, afflictions, sensibilité, etc., pourvu que
» tout cela soit soumis et offert à Dieu. Croyant
» qu'une terre en valeur est un présent plus riche
» qu'une terre aride et sèche, je crois de même
» qu'un cœur *animé* de sentiments est une offrande
» plus agréable à Dieu qu'un cœur *calme jusqu'à*
» *la froideur* [1]. »

Et elle s'endormit dans le Seigneur le 10 mars 1824 [2].

Peu de jours après la mort de mère Marie-Joseph

1. *Vie et œuvres*, t. II, p. 338 (Lettre du 13 août 1817). Il faut rapprocher ce passage d'une lettre à M. l'abbé d'Astros, du 17 juin 1817. « Je vous remercie de tout ce que votre cha-
» rité vous inspire de me dire; cependant il me semble que
» je pourrais faire quelques objections à plusieurs articles de
» votre lettre, si c'était de quelque utilité... En disant *il me*
» *semble*, je crains de manquer de franchise, car il est très-
» sûr, par exemple, que *l'adorable ami*... oui *toujours ado-*
» *rable*... ne m'a pas mise dans le cas de beaucoup *rechercher*
» les croix qu'il ne m'a jamais épargnées dans aucun temps
» de ma vie; ainsi j'ai peu de retour à faire sur mes *satisfac-*
» *tions* passées. Mais ceci mènerait trop loin : je ne veux ni
» vous fatiguer de moi, ni négliger les affaires de ma position
» actuelle pour goûter la seule jouissance d'épancher mon
» cœur. » (*Vie et œuvres*, t. II, p. 335 ; Cf. p. 336.)

2. *Vie et œuvres*, t. I, p. 234. Le corps de la princesse fut inhumé dans la chapelle du Temple. L'État ayant repris, vers 1848, l'emplacement du Temple, la communauté fut transférée rue de Monsieur, 20. La chapelle du Temple, si tôt détruite, avait été achevée en 1822 (*Vie et œuvres*, t. I, p. 228).

de la Miséricorde, on put lire dans la *Quotidienne* un article bizarre mais profondément ému. Il n'était pas signé. Dans la foule des lecteurs inattentifs, quel est celui qui y remarqua ces lignes :

« Que les larmes cessent, fidèles et tendres lar-
» mes qui accompagnaient tous les mouvements de
» l'ombre révérée, où s'attachait encore son nom!
» Ne pleurons plus ; la mortelle achève de mourir:
» la sainte commence à vivre ? [1] »

III

Il y a quelque trente ans, un bibliothécaire du Louvre, M. Damas Hinard fut chargé de classer et de cataloguer plusieurs de ces paquets poudreux cachés dans les bas-fonds de toute bibliothèque où ils attendent les soins tardifs d'un conservateur zélé. Ces liasses délaissées contenaient une série considérable de brochures politiques, financières,

1. Reproduit dans l'opuscule intitulé : *Une âme de Bourbon*, p. 94 ; reproduit aussi dans l'opuscule intitulé : *De la publication des lettres écrites en* 1786 et 1787, Paris, 1835, p. 35.



Mis DE LA GERVAISAIS.

Phototypie du Moniteur



économiques, non signées ou signées seulement des initiales *D. L. G.* Les titres — un titre en apprend bien long, — étaient souvent bizarres et ne disaient rien qui vaille : *A la Chambre des pairs. Patrie, Pairie,* Paris 1831. — *A la Chambre des pairs. Memorandum,* Paris, 1831. — *Des mots vides de sens. Le mandat ; le serment, etc., etc., etc.,* Paris, 1831. — *La leçon de justice, de prudence, Bristol ! Lyon !* Paris, 1831. — *A la Chambre des pairs, honneur, devoir, intérêt,* Paris, 1831. etc., etc. Le tout avec suites, appendices, postscriptum.

Comment M. Damas Hinard eut-il le courage d'ouvrir ces brochures et d'essayer d'en lire quelques-unes, avant de les cataloguer ? Les titres suffisaient pour un classement et semblaient parfaitement choisis pour écarter du livre l'attention de tout homme sérieux. Mais la curiosité, cet instinct toujours irrégulier, fantaisiste dans ses allures, poussa notre conservateur à tourner les feuillets, à goûter un peu de cette prose. Elle est obscure, incorrecte, fatigante et nuageuse : s'attarda-t-il machinalement? Un secret pressentiment l'engagea-t-il à continuer cette fastidieuse lecture ? Je ne sais ; mais il aperçut bientôt des traits brûlants, et comme des éclairs qui sillonnaient ce brouillard et ces nuages. Sous une forme étrange, animée, paradoxale, un esprit droit et modéré, avait jeté à tous les vents du ciel, depuis 1790 jusqu'en 1838, des

vues souvent justes, profondes, des prévisions pour ainsi dire prophétiques. M. Damas Hinard était en présence non point d'une œuvre, mais à coup sûr d'un esprit très-distingué. Il essaya de rapprocher ces lambeaux dispersés; je l'ai tenté après lui; et, comme lui, j'ai trouvé une grande âme et une belle intelligence.

Ce penseur inconnu a respiré à vingt ans l'atmosphère de 1789; il a voulu sincèrement le bonheur du peuple, l'abolition des abus et des priviléges, et, en même temps, il a cru, que la France nouvelle pouvait, devait garder la vieille royauté : il lui restera toute sa vie quelque chose de ces impressions premières. Non pas que son intelligence politique demeure immobile à travers des événements qui, en quelques années, font vivre des siècles; mais son âme garde toujours l'empreinte de cette grande époque : ce qu'elle eut d'élevé, de généreux et d'honnête ne cesse point de s'y refléter. A la veille de sa mort, en 1835, il invoquera ces nobles souvenirs : « Où retrouver, s'écriera-t-il, » cette première innocence de liberté (qui se fiait, » se livrait à la merci des meneurs); où retrouver » cet instinct d'intégrité, cette énergie de loyauté, » ce culte de nationalité? (tout était illusion, tout » est positif et matériel)[1]. »

1. *Exposé de la ligne politique,* 1835, p. 87. Cité par *M. Damas* Hinard, p. 79.

Comme tous ses contemporains, le jeune gentilhomme avait conçu un idéal abstrait ; et, avec tous les théoriciens du temps, il s'élançait vaillamment vers l'absolu. Mais il fut plus tôt qu'eux désabusé ; dès l'année 1790, il entrevoyait, sans toutefois exprimer encore très-heureusement sa pensée, il entrevoyait le vrai caractère du gouvernement représentatif [1] : les députés cessaient d'être à ses yeux des pontifes ayant mission de promulguer des dogmes : il y voyait plutôt des chargés d'affaire ayant à concilier des intérêts [2].

1. « J'étais jeune, isolé, religieux : dès longtemps l'extension » illimitée des droits de l'homme était dans mon âme, et leurs » infractions continues m'oppressaient cruellement. Je ne vis » pas sans plaisir cette insurrection du peuple... Mais que le » sang se soit habitué à couler, que la licence ait embrassé le » temps et les contrées, surtout que le peuple soit devenu » plus corrompu peut-être, et sans doute plus misérable, alors » le doute s'est saisi de mes principes quant à leur applica- » tion. » (*Mes amis, voici comment tout irait bien*, p. 4. — D'après une citation de M. Damas Hinard, pp. 12, 13.)

2. Cette pensée est exprimée d'une manière remarquable, en 1831, par la Gervaisais :

Dans un gouvernement représentatif, « les intérêts sont » appelés au choix des mandataires, et les mandataires ont la » charge de traduire les intérêts en opinions.

» En telle sorte, que les opinions ne se forment plus comme » à la surface du cerveau, dans la région des idées abstraites ; » et n'entrent plus en lice, vouées à se combattre à outrance, » faute d'être en état de transiger.

Quant à l'organisation du gouvernement représentatif ainsi compris, elle a été décrite par notre publiciste, mais quarante ans après la révolution. Le peuple tout entier doit se retrouver dans les Chambres : l'une d'elles aura sa mobilité, sa variété, son inconstance : elle sera l'expression changeante des idées et des besoins du jour. Elle se renouvellera tous les ans par cinquième et sera nommée par le peuple non pas au suffrage universel, mais suivant des droits électoraux très-étendus et très-voisins du suffrage universel. L'autre Chambre représentera surtout la tradition et l'ascendant moral. En 1814, il n'était besoin, pour créer une Chambre haute, que d'ériger le fait en droit. La noblesse existait : lui refuser toute fonction politique, c'était inutilement détruire une force : la noblesse était donc désignée pour constituer exclusivement, ou, du moins, sauf de très-rares exceptions, la Chambre des pairs : et les membres de cette Chambre haute devaient être élus pour la vie dans les assemblées provinciales. « Ainsi s'établissait, » auprès du pouvoir monarchique, un pouvoir

» Qu'au contraire, les opinions extraites des besoins réels » et positifs, perdent le caractère de l'absolu, et gardent, dans » leur condition relative, la faculté de traiter à l'amiable, sans » être tenues à s'exterminer. » (*A la Chambre des pairs, passé, avenir*, Paris, 1831, p. 26.— Collection de la Chambre des députés, t. XIII-XIV.)

» aristocratique et un pouvoir démocratique dont » l'état actuel (1827) ne présente que de vains si- » mulacres, porte tous les dangers et n'apporte » aucun des profits. » Entre ces deux corps puissants et rivaux, la couronne eût exercé une tutélaire suprématie [1].

Cependant, des fautes accumulées ont conduit une seconde fois à sa ruine l'antique royauté : « l'avidité » et la vanité, l'immoralité et la déloyauté de ses » souteneurs ostensibles » l'ont perdue [2].

Lès conditions de l'ancien équilibre politique sont désormais profondément modifiées. En 1814, il y avait assez de vie dans la noblesse pour essayer d'en faire une Chambre haute. La noblesse aujourd'hui a perdu toute force. La Pairie nouvelle ou Sénat ne devra plus être l'image d'une aristocratie qui a cessé d'exister : elle ne sera ni une première, ni une seconde Chambre, mais une autre Chambre, puisant ses éléments à la même source que la Chambre des députés, représentant comme elle la nation tout entière. Le mode de représentation seul différera. Ici l'écrivain insiste plus que jamais, sur la nécessité de reconstituer les provinces :

1. *La pairie, Des pairs viagers, écrits publiés en* 1827, Paris, 1831, pp. 26, 27, 28.

2. J'analyse ici, sans exprimer d'opinion personnelle, la pensée de M. de la Gervaisais et je conserve ses expressions (Voyez une citation de M. Damas Hinard, p. 101).

C'est par l'intermédiaire des États provinciaux restaurés qu'on obtiendra un corps puissant et vivant de sa propre vie au lieu d'un décor politique inutile. Les mœurs et les usages, le sol et le temps avaient tracé les provinces : c'est folie d'avoir voulu les détruire ; on a découpé géométriquement le sol de la France sans tenir aucun compte des coutumes et des traditions ; on a fait un être qui n'a pas de membres, un tout sans parties : procédé merveilleux pour servir tour à tour et le despotisme et l'anarchie [1]. Mais qu'on refasse les provinces ; que les États provinciaux soient nommés par les cantons ruraux, par les communes urbaines, par ces petits centres, qui sont, pour ainsi dire, la patrie visible et sensible ; et que les États provinciaux eux-mêmes, désignent à leur tour les pairs et les sénateurs, et, de la sorte, on aura organisé la liberté pour obtenir la force, pour garantir la paix. La liberté ! Elle seule, dûment réglée, convenablement répartie, habilement balancée est capable désormais de consolider la société : car l'autorité est morte, elle ne sera pas ressuscitée par ceux-là qui l'ont tuée [2]. L'aristocratie, a péri, elle aussi, par sa faute ! « Rohan et Montmorency, » Harcourt et La Rochefoucauld, ces grands noms ont » fait leur temps : historiques qu'ils sont, l'histoire

1. Citations de M. Damas Hinard, pp. 122, 123.
2. *A la Chambre des pairs. Patrie, Pairie*, 1831, p. 26.

» les réclame, les reprend. Retranchez dix siècles,
» ils nous valaient à peine; ajoutez dix siècles, nous
» les vaudrons et plus [1]. »

Chacun sait qu'en 1831, on ne tenta pas de constituer la Pairie sur ces fortes assises ; on n'a essayé que de nos jours après de nouvelles catastrophes, quelque chose d'approchant : et c'est ce que j'aperçois en France de plus neuf, de plus sérieux depuis la révolution. Notre publiciste ne se fit aucune illusion sur la Pairie telle que l'organisa la loi de 1831, car il saluait à l'avance les nouveaux pairs de ces paroles prophétiques :

« Qu'on fasse la Pairie héréditaire de droit ; de
» fait, elle ne sera pas même viagère.

» Allez, nobles pairs ; allez, illustres seigneuries,
» faites courte vie, mais bonne. Sera-ce demain ?
» après-demain ? Il n'y a de doute qu'entre ces deux
» termes [2]. »

Ce vigoureux publiciste, aux mordantes apostrophes, est en même temps un esprit singulièrement modéré, pondéré : il en a donné des preuves nombreuses. En 1790, en réponse à un libelle réactionnaire intitulé : *Mes amis, voici pourquoi tout va mal,* il publie ce manifeste : *Mes amis, voici comment tout irait bien.* Dans ce premier essai, il prend à partie et les aveugles adversaires des idées

1. *A la Chambre des pairs. Passé, Avenir,* 1831, p. 26.
2. Damas Hinard, pp. 53, 54.

nouvelles, dont l'opposition maladroite sera infailliblement funeste à la cause qu'ils défendent, et les révolutionnaires extrêmes qui, loin de servir la révolution, vont la déshonorer et la perdre : « Malheureux peuple, s'écrie-t-il, tour à tour dévoué » à l'oppression et à la licence, avili sous l'une, plus » vil au jour des flatteurs, alternativement le martyr » et l'instrument de l'ambition, toujours le jouet » des autres et se dévorant lui-même, toujours l'ob- » jet *unique* de ma pitié et de ma sollicitude [1]. »

Sous la restauration, il croit reconnaître en M. de Villèle et ses amis, ces mêmes royalistes réactionnaires qui ont contribué, en 1789, à briser l'union du peuple et de la royauté. Il s'indigne, il s'exalte, et, chaque jour, sans trêve ni relâche, il attaque le ministère.

Dans la question religieuse, en face de la *Dénonciation* de M. de Montlosier contre les jésuites et l'ultramontanisme, l'incorrigible modéré, prend une position forte, mais isolée ; la *Dénonciation* lui paraît ridicule et vide : on incline volontiers à en juger de même aujourd'hui; mais, en 1826, dans les rangs de ceux qui n'avaient aucun faible pour l'ultramontanisme, bien peu assurément jetaient sur la situation un coup d'œil aussi sûr et aussi calme. Oui, vraiment, s'écrie-t-il avec ironie, M. de Montlosier a

1. Damas Hinard, p. 14.

raison, il y a de quoi trembler et frémir, frémir de ce que le ciel sourd à la pitié, pourrait bien ne pas effacer de la mémoire des hommes l'histoire de notre temps et la laisser passer à la postérité. Pauvres gens, s'écrierait cette postérité, « à la suite » de tant de crises, leurs esprits restent paralysés : » n'attendez plus d'eux aucun signe de discerne- » ment. Des mots font leur opinion ; c'est en rêve » qu'ils se prennent de peur, c'est contre des fan- » tômes qu'ils se battent à outrance. On voit une » nation, que sa puissance protège au dehors, qui » au dedans n'est que trop garantie par l'indiffé- » rence, palpiter d'effroi à l'apparition des ombres » gothiques de Grégoire VII et de Sixte-Quint. » Pauvres gens !!! [1] »

Quelques années plus tard, le même publiciste résumera en ces termes son programme de politique religieuse : liberté du Catholicisme, communications libres avec le Pape, convocations libres des synodes et des conciles, élection des évêques, liberté de l'enseignement [2].

Sous le ministère Polignac, l'opposition tend à

1. *Le fanatisme anti-catholique,* Paris, 1826, p. 30. Cf. *Invocation aux autorités relativement au système diffamatoire signalé en deux énormes volumes, suivi du texte de la dénonciation réduit et mis au net,* Paris, 1826.

2. *Loi des circonstances,* p. 77. Cité par M. Damas-Hinard, p. 22, en note.

acculer la royauté, à la pousser au suicide. Elle menace du refus de l'impôt. Cette attitude indigne l'honnête écrivain: « refuser l'impôt, c'est à ses yeux » commettre un forfait, un crime de lèse-patrie [1]. »

Un modéré de cette trempe, n'est pas d'humeur à ménager tous les partis. Il y a deux espèces de modération : celle qui prend sa source dans la timidité de l'esprit ou le calcul des intérêts, celle qui naît du courage uni à l'honnêteté de l'intelligence. L'anonyme appartient à cette dernière classe de modérés ; aussi trouve-t-il, pour défendre des opinions mitoyennes, des paroles de feu. Il ne songe à plaire à personne : il ne caresse aucun parti, et c'est au sien qu'il réserve de préférence [2] les violentes apostrophes et les sanglantes accusations : en juillet 1830, il déclare « que la royauté est mille fois plus com- » promise par les journaux dits royalistes que par » les feuilles libérales [3]. » Il résume en ces mots vibrants la politique de la plupart des gazettes: « Périsse la France plutôt que notre clientèle ! [4] » En 1831, un seul journal trouve grâce à ses yeux ; c'est le *Correspondant*, « feuille douée à la fois de sagacité » de loyauté, et de fermeté [5]. »

1. Damas Hinard, *Un prophète inconnu,* p. 18.

2. Voyez notamment, *Le journalisme en présence des élections,* Paris, 1831, p. 39 et suiv.

3. *Le journalisme en présence des élections,* p. 43.

4. *Ibid.* p. 31.

5. *Ibid.* p. 5.

Aux royalistes extrêmes qui poussent la France aux abîmes, pour amener par l'excès du mal, le triomphe de leurs idées, il jette cette belle pensée : La vieille et noble race des rois a pardonné tous les crimes, et tous les forfaits ; mais celui-là, le plus noir de tous, elle ne le pardonnera pas : c'est un crime de lèse-nation ; c'est une vue fausse en droit et en fait. Puis apostrophant la famille royale : « Noble race, si la France n'est plus à toi, encore » tu es à la France. C'est te servir que servir la » France ; c'est peut-être te sauver, que sauver la » France [1]. »

Dans un autre opuscule, il se souvient sans doute d'une belle pensée heureusement formulée par lui-même : « Il y a bonne foi, dès qu'il y a passion [2]. » Et, s'adressant toujours aux royalistes exaltés, il rappelle avec quelque douceur à ceux qui sont « avides de se sacrifier eux-mêmes, qu'il est dé- » fendu de sacrifier les autres [3]. »

Ce courageux isolé ne se fait d'ailleurs aucune illusion : « Qui n'est d'aucun parti, écrit-il, n'est » plus de ce monde, n'est plus de rien : à lui, l'avenir » peut-être ; à d'autres le présent, sans faute [4]. »

1. *La raison des temps*, 1836, p. 2. Cité dans Damas-Hinard, p. 102.

2. *Le fanatisme anti-catholique*, 1826, p. 4.

3. *Le journalisme en présence des élections*, p. 3.

4. *La vérité politique. De la Chambre inamovible*, Paris, 1831, p. 3.

Cet isolement politique développe d'une manière extraordinaire, certaines facultés de l'esprit qui, plus libre, plus dégagé, observe mieux, et, dès lors, sait mieux prévoir. L'anonyme dont je viens de résumer quelques écrits prévoit, lit dans l'avenir avec une rare lucidité :

En avril 1790, il craint la mort du roi, il annonce la chute de la royauté, l'anarchie sanglante ; il sait qu'après cette effroyable période, la nation assouvie de liberté demandera un maître :

« Si l'insurrection du peuple est excitée dans tous
» les sens, il (le Roi) est en vue, il paraît puissant :
» la vengeance peut monter les marches du trône.... »

« Je lâcherai le mot, ne risquez pas ses jours. »

.... « Elle (la populace, la masse mise en mouve-
» ment) se jettera çà et là, sans projet et sans frein ;
» elle confondra sous sa main de feu toutes les
» classes, toutes les richesses, toutes les existences ;
» elle dévorera d'un trait, liberté et monarchie,
» religion et philosophie ; elle foulera aux pieds les
» tristes restes des rapports sociaux et le sublime
» instinct de la nature...

» Le moment arrivera où la sagesse et la concorde
» se trouveront trop heureuses de faire passer sans
» anarchie et sans horreurs, sous un sceptre de fer,
» un peuple assouvi à jamais de la liberté qu'on lui
» offrit et avide de pain et de calme [1]. »

1. *Mes amis, voici comment tout irait bien*, avril 1790, pp. 37.

Vingt ans plus tard, dans les dernières années de l'Empire, le même inconnu adresse aux ministres de Napoléon, plusieurs mémoires où il conseille vivement la paix et annonce, si on ne tient pas compte de ses avis, la chute de ce trône qui paraît encore si solide [1].

En 1827, il prévoit nettement 1830.

Dans un factum intitulé *La Censure*, après avoir ingénieusement comparé la politique ministérielle à la campagne désespérée de 1814, il ajoute: « Bientôt » se répétera sous d'autres formes, le mouvement » rétrograde vers Paris... puis surviendront les » transactions honteuses, la démission forcée, » l'expulsion irrévocable [2]. »

Et, ailleurs, dans l'écrit intitulé : *Les Journaux,* (1827), il annonce en ces termes l'envahissement des Chambres :

« Les jours ne sont pas aussi loin qu'on pense, » où le théâtre de nos dissensions civiles, envahi » par des factions encore inconnues, offrira aux re- » gards du spectateur, à droite, les longues douleurs, » à gauche, les courtes joies [3]. »

51, 52. Cf. *La leçon de justice, de prudence, Bristol, Lyon,* Paris, 1831, p. 3.

1. Ces mémoires sont restés manuscrits. Cf. Damas Hinard, p. 16.

2. *La Censure,* 1827, p. 35.

3. *Des journaux, à l'occasion du projet de loi sur la presse.*

Les courtes joies! A peine le nouveau roi est-il proclamé, et déjà l'anonyme aperçoit le trône renversé; Louis-Philippe tombera de la même manière que Charles X, mais plus facilement : la République remplacera la royauté de Juillet. La République ne durera pas. Elle sera le pont entre la royauté modérée et l'absolutisme, et dès 1835, l'anonyme parle d'un Napoléon: en 1790, il avait annoncé l'anarchie, puis le despotisme. En 1835, il prévoit la République et baptise, en des termes que le hasard a faits après coup d'une justesse prodigieuse, le despotisme qui succédera à la République. Voici ses propres expressions :

1835. « Les deux pouvoirs, le prince et la » Chambre, l'un et l'autre issus, à peu de distance, » du sein de la Révolution de Juillet, et cependant

Fin. 1827, p, 25. Comp. ces citations d'écrits datés de 1827, citations faites, en 1831, par le publiciste lui même:

« Le roi dissout, les colléges réélisent : le roi dissout de » nouveau, toujours en vain. Que faire de plus? Le roi est » seul, seul contre tous. La pairie a perdu son ascendant, » l'envie, la haine, la défiance, le mépris peut-être, l'ont coulée » bas... »

« Il ne reste de la royauté que le sceptre, le siége. La tête » sacrée est exposée au blâme; délaissé par l'amour, le respect » et la foi, dépourvu de tout point d'appui dans l'opinion, » comment le monarque briserait-il la triple chaîne qu'auront » forgée le ministère et les deux Chambres ? » (*La pairie, des pairs viagers*, Paris, 1831, p. 23.)

» celui-là engendré de celle-ci, naquirent, ce
» semble, sous la même étoile, prédestinés à subir
» des phases pareilles, à s'éteindre à un terme, en un
» mode commun [1]. »

1833. « Probablement, le coup sera subi de même
» (qu'en 1830), ne sera pas violent de même. L'arbre
» est frêle et plie à tout vent : mais l'arbre n'a pas
» de racine ; et un coup d'épaule le pousse à bas ; et
» à peine quelque bruit suit sa chute [2]. »

1835. « La République est immanquable [3]. »

1833. « En fait de République, les jours sont
» comptés pour son avénement, comme ils sont
» marqués pour sa durée [4]. »

1833 et 1836. La République apparaît..... La République disparaît. « Elle apparaît, parce que sur
» l'orbite indéfini des crises révolutionnaires, c'est
» la phase finale où le mouvement incessant pousse
» et se perd . . . . »

« La République est prédestinée à l'œuvre de
» clore l'ère présente et d'ouvrir l'ère future, de

1, *La ligue de salut*, 1835, p. 7.

2. *L'état de guerre dans la société*, 1833, p. 24.

3. *La catastrophe*, 1835, p. 16.

4. *La République*, 1833, p. 18. La Gervaisais, j'imagine, n'eût pas parlé en ces termes de la troisième république. Ses chances de durée sont, au moins, aussi grandes que celles des gouvernements monarchiques qui l'ont précédée depuis la révolution.

» trancher net la chaîne rouillée des temps, de jeter
» la planche de transition entre la monarchie tem-
» pérée et le despotisme absolu [1]. »

1835. « Étant donné un Napoléon, si frêle et si
» exigu qu'il fût, telle est la soif de repos, la rage
» de calme que, de toutes parts, il y aurait presse
» à tenir l'étrier et même à servir d'étrier à qui
» semblerait de taille et de tournure à enfourcher
» le destrier absolutiste [2]. »

Si l'anonyme n'a pas été toujours aussi clairvoyant — il s'est fourvoyé notamment dans la question du sel gemme [3], — on ne peut disconvenir qu'il a émis une série de d'aperçus très-remarquables : on trouverait, sans doute à chacun d'eux quelque pendant; mais réunirait-on sous le nom d'un même observateur un aussi grand nombre de prévisions politiqnes ?

Il ne fut pas très-difficile à M. Damas Hinard de retrouver le personnage ainsi caché sous l'anonyme : il put même et j'ai pu, longtemps après lui, recueillir

1. *La République,* 1833, p. 18. *La raison des temps*, 1836, p. 28.

2 *La catastrophe*, 1835, p. 6. Presque toutes ces citations ont été faites avant moi par M. Damas Hinard; mais j'en prends de nouveau la responsabilité personnelle. On trouvera dans l'étude de M. Damas Hinard d'autres fragments d'un haut intérêt.

3. Voy. le t. II de la collection des œuvres de M. de la *Gervaisais,* conservé à la bibl. du palais Bourbon.

quelques souvenirs de ses contemporains. C'était, dans les premières années du règne de Louis-Philippe un vieillard nettement original. « Il ne voyait » rien d'une manière commune; et cela venait de » ce que la vanité n'était jamais mêlée à aucun de » ses jugements. Il était, écrit Mme de Duras, » l'homme le plus indépendant que j'aie connu : le » malheur l'avait rendu comme étranger aux autres » hommes ; il était juste parce qu'il était impartial, » et impartial parce que tout lui était indifférent. » Lorsqu'une telle manière de voir ne rend pas fort » égoïste, elle développe le jugement et accroît les » facultés de l'intelligence. Il était habituellement » silencieux, mais sans dédain. Cette âme inaccessible aux consolations était encore généreuse, » bienveillante, élevée : elle aurait donné le bonheur » qu'elle ne pouvait plus recevoir. — Son esprit piquant amenait et faisait naître la plaisanterie : lui » seul n'y prenait aucune part ; seul, il restait étranger à cette gaité qu'il avait excitée lui-même [1] ».

Il avait beaucoup écrit, mais, de bonne heure, il avait renoncé à faire vendre ses publications : il les distribuait aux hommes politiques et à tous les députés [2]. Au moment de la captivité de la duchesse de Berry à Blaye, il demanda sagement qu'on la recon-

1. Mme de Duras, *Édouard*, t. 1 ; 1825, pp. 2, 5, 6, 15, 21.

2. Renseignement fourni par M. le marquis de la Gervaisais, neveu de l'écrivain.

duisît à la frontière sans la juger (conseil qui fut suivi trop tard) : il voulut saisir l'opinion publique et lança une série de placards qui furent affichés aux quatre coins de Paris [1]. Il se rendait fréquemment au *Journal des Débats*, et là, renversé sur une chaise, les pieds appuyés sur un autre siége, il entamait avec les rédacteurs une longue causerie [2].

Il habitait Versailles; on l'y rencontrait plus souvent dans les promenades publiques que dans les salons où son franc parler et sa causticité spirituelle étaient fort redoutés [3]. Il vivait très-simplement. Son unique luxe était une bienfaisance éclairée: plusieurs fils de famille lui doivent leur éducation [4]. Mais je ne

1. (Pecqueur). *Exposé de la ligne politique de M. de la Gervaisais*, Paris, 1834, à la suite de la p. 154. Cf. la collection des œuvres de M. de la Gervaisais, conservée au palais Bourbon, t. XXII.

2. Renseignement fourni par M. le marquis de la Gervaisais.

3. La Gervaisais a dit de son côté :

« Il est un homme, qui, s'il écrivait comme il parle, s'il par-
» lait comme il pense, s'il pensait comme il sent, ne mendie-
» rait ni aide, ni alliance pour remuer le monde et l'asseoir en
» équilibre. » (Citation de M. Damas Hinard, p. 27.) Ces mots en disent bien long sur la nature d'esprit de M. de la Gervaisais et sur les illusions de jeunesse qu'il ne perdit point : c'est à vingt ans qu'on songe à remuer le monde et à l'asseoir en équilibre.

4. Je copie ces renseignements dans *l'Intermédiaire*, année 1876. p. 431.

sais quoi de simple et d'aimable manquait pourtant à cette nature inachevée. L'esprit resté jeune et riche de saillies était bizarre et incohérent : et le cœur qui avait cruellement souffert ressemblait un peu à l'esprit : il y avait en l'homme tout entier des côtés durs, querelleurs et brusques. Il avait toujours vécu ignoré, loin des fonctions publiques. (L'accès lui en eût été bien facile sous la Restauration [1].) Il avait été marié. Il était grand'père de cinq enfants : sa fille et l'aînée de ses petits-enfants s'appelaient Louise : ce nom « retraçait pour lui un pieux souvenir [2] », symbolysait un culte.

J'ai parcouru ses nombreux travaux, dont lui-même a dit avec sa rude franchise : « L'œuvre est à peine » dégrossie, maint chapitre n'est pas terminé ; rien » que des lacunes servent de transition ; le style est » obscur et inégal, l'ordre et la méthode manquent : » les incohérences, les répétitions fourmillent [3]. »

J'ai vu ce vieillard chercher autour de soi un ami qui pût tenir pour lui la plume ; je l'ai vu s'adresser à M. A. Allier [4], à M. Pecqueur [5], à M. Théodore

1. Voyez la brochure intitulée *De la publication des lettres écrites en* 1786 et 1787, Paris, Didot, 1835. in-12.

2. Voyez la seconde édition des lettres, 1838, p. v.

3. *Les scrupules d'un électeur*, 1824, p. vi.

4. *Une âme de Bourbon*, Paris, 1837. Cf. l'édition des lettres donnée par la Gervaisais, avant-propos, p. viii.

5. (Pecqueur). *Exposé de la ligne politique de M. de la Gervaisais*. Paris, 1834.

Fix [1], je l'ai vu remercier humblement ces derniers de leurs services et même avertir le public que ces écrivains avaient, par leurs bons avis, amélioré parfois le fond de ses idées [2]; et je me suis pris à

1. (Théodore Fix). *Résumé des vues économiques de M. de la Gervaisais.* (Collection du palais Bourbon, t. XXI).

2. *Exposé de la ligne politique de M. de la Gervaisais*, pp. 3, 4, à la fin du vol.

Sur M. de la Gervaisais, il faut lire, (outre l'ouvrage de de M. Damas Hinard), la *Littérature fr. contemp*, t. IV, p. 541, le *Catalogue de la Bibl. nat.* — *Hist. de Fr.* t. IX, p. 703.

On trouvera, d'ailleurs, toutes les indications réunies dans une excellente revue, l'*Intermédiaire*, année 1876, pp. 7, 60, 431, 561. Le chapitre du livre de M. Audebrand, auquel renvoie l'*Intermédiaire*, n'est guère qu'une mauvaise amplification du travail de M. Damas Hinard: à la p. 102 de ce livre, erreur grave de date: l'opuscule intitulé *Une âme de Bourbon*, a paru en 1837 et non en 1824; à la p. 108, renseignement nouveau; mais d'après les informations que j'ai prises et que j'ai lieu de croire sûres, il faut donner aux lettres dont il est question en cet endroit le sens le plus atténué.

L'*Intermédiaire* a donné (1876, pp. 60, 61) sur le rôle joué par M. de la Gervaisais auprès d'un prince de Carignan, des indications qui doivent être rectifiées et complétées de la manière suivante: le prince Eugène de Savoie-Carignan, qui servait dans l'armée française, épousa, à la fin de l'ancien régime, Anne-Élisabeth Magon de Boisgarin, parente de M. de la Gervaisais. De ce mariage naquit Joseph-Marie de Savoie-Carignan, qui vécut en France, y fut connu sous le nom de prince de Carignan et mourut maréchal de camp, le 16 octobre 1825. Il ne fut désigné officiellement en Italie que sous le nom de Joseph, chevalier de Savoie. Ce Joseph, ayant perdu son

penser que si cet esprit vigoureux et actif eût eu toute sa vie près de lui une âme sœur initiée à ses pensées, un esprit simple et lucide doué de facultés littéraires, l'œuvre jetée au vent par lambeaux inachevés se serait développée harmonieusement ; l'ordre et la lumière y eussent pénétré ; la sobriété y eût régné.

Le bon vieillard n'avait point abandonné le culte de sa jeunesse. « Enlevé au ciel, puis écrasé contre terre [1], » il n'avait jamais oublié ; il n'avait pas un moment cessé d'aimer : en 1790, son âme était, je copie ses propres expressions, « rongée de douleur » ; en 1838, il parlait de ses « éternels regrets [2]. »

père de bonne heure, la Gervaisais fut son tuteur. Joseph, chevalier de Savoie, a eu pour fils Eugène-Emmanuel-Joseph-Marie-Paul-François-Antoine de Savoie, né en 1816, déclaré prince de Savoie-Carignan, par décret royal du 28 avril 1834 et réintégré ainsi au rang et aux droits de sa famille. Il habite l'Italie.

1. Édit. la Gervaisais p. IX.

2. « *On peut changer de conduite quand on a du courage :* » *changer son cœur, j'ignore si cela est possible.* Ligne su» prême, dont la première partie a dominé les quarante années » d'une des existences, dont la seconde a semé d'éternels re» grets, et parfois d'espoirs fugitifs, le cours de l'autre exis» tence. » (Édit. la Gervaisais, p. 259.) Cf. l'opuscule bizarre intitulé *A Philippe*, 1835, pp. 3, 9 (Collection des œuvres de la Gervaisais, conservée au palais Bourbon, t. XXI).

Dans l'opuscule intitulé, *Mes amis, voici comment tout irait bien*, je relève ces mots : « Une âme simple et rongée de dou-

La femme — douce et bonne, — la parente dévouée qu'il avait épousée (et perdue trop vite) lui avait permis d'être fidèle. Elle aussi était généreuse!

En 1836, après un demi-siècle (et quel demi-siècle!) il voulut revoir les lieux où ils avaient goûté ensemble un bonheur si pur, les sentiers qu'ils avaient parcourus dans la montagne, les chaumières qu'ils avaient visitées. Faible et accablé par l'âge, il partit pour Bourbon : il eut la consolation d'entendre de pauvres gens qui bénissaient encore le nom de Mademoiselle de Condé : et comme il pensait que les lettres de Louise-Adélaïde « étaient de valeur trop haute pour être réservées en propriété à une seule âme [1] », il détacha de ces lettres déjà imprimées avec sa permission, les plus purs, les plus délicieux fragments; et de Bourbon même il les donna au public, les faisant précéder de cette touchante dédicace : *A la mémoire de Mademoiselle de Condé, de la Gervaisais, officier des Carabiniers de Monsieur* [2].

Et puis il jeta encore quelques fleurs sur cette tombe à jamais chère [3]; et ses pieuses révélations

» leur... vient maintenant ouvrir péniblement la route efficace
» du bien à tous les intérêts exaltés. » (Au verso du titre.)

1. *De la publication des lettres écrites en* 1786 et 1787, Paris, Didot, 1835, p. 8.

Une âme de Bourbon, Paris, 1837, in-12, p. 5.

3. *Articles de journaux relatifs aux deux publications : lettres écrites en* 1786 *et* 1787 : *Une âme de Bourbon*, Paris,

sauvegardaient[1], à son insu, une mémoire sans tache.

Il n'avait pu s'unir à cette noble femme. Vivante, il n'avait pu la protéger, la défendre. Morte, il la sauvait, croyant seulement l'honorer. Cette œuvre achevée, il rendit son âme à Dieu, le 29 décembre 1838 : il mourut dans la même foi et dans la même espérance[2] que mère Marie-Joseph de la Miséricorde.

1837, in-12 ; — *Lettres écrites en* 1786 *et* 1787, seconde édition, Paris, 1838, in-12.

1. Voyez ci-dessus, p. IX, la note que j'ai ajoutée à la préface de Ballanche.

2. M. de la Gervaisais est mort à Paris. Je dois ces renseignements à d'obligeantes communications de M. le marquis de la Gervaisais.

LETTRES INTIMES

DE MADEMOISELLE DE CONDÉ

A M. DE LA GERVAISAIS.

I

24 juillet 1786.

Oh ! que j'ai peur d'être grondée! En vérité je le mérite bien : je suis d'une ineptie sans pareille. D'abord j'ai parlé de la scène sans oser la donner; il m'a pris une frayeur terrible qu'on ne la sentît pas comme d'autres la sentent, et qu'elle ne réussît pas assez : premier tort, car vous croyez le contraire. Ensuite on a changé l'heure; au lieu de midi, on ira à huit heures un quart du matin chez madame de S(aint-Hérard?). On m'a chargée de l'en prévenir; je l'ai fait en la priant de vous le faire dire. Je n'ai plus songé à vos copies ni à rien: c'est à

vous de vous en tirer comme vous pourrez; mais il faudrait me pardonner, je vous en prie en grâce.

Je viens de la relire cette scène. Sûrement que je l'aime! je crois qu'il ne faudrait pas parler du bras cassé, et, au total, qu'il vaudrait mieux la raccourcir[1]. Mais est-ce que vous aurez le temps? Je ne puis envoyer chez vous[2] que demain matin: oh! ne soyez pas fâché contre moi; je sens trop que je le mérite.

1. Il s'agit probablement d'une comédie composée par la Gervaisais. Je me persuade que la Gervaisais y prenait le nom de *Friendman,* nom qui reviendra souvent dans les lettres. Je pense que dans la dernière lettre, du 18 août 1790, il est question encore une fois de cette comédie. Voyez aussi le début de la lettre XIV et surtout lettre VII, p. 37.

2. Cette lettre et les deux suivantes ont été écrites à Bourbon-l'Archambault avant la séparation.

II

Mercredi matin 2 août.

J'ai fait de la peine à mon ami, hier, par des inquiétudes sans fondement, aujourd'hui par une distraction que mon esprit n'aurait pas dû avoir, puisqu'il est guidé par mon cœur; et cependant mon cœur était plein de cet ami dans le moment même où je lui faisais de la peine. C'est bien vrai; cela, oh! bien vrai! Et après il me marque son chagrin: pouvais-je n'être pas affligée de lui en avoir fait, quoique involontairement? Eh bien! ma peine augmente la sienne, et, au lieu de me faire des reproches, il s'en fait à lui-même; il dit que c'est lui qui a tort, comme si c'était possible! Oh! non, non, mon ami, ne dites jamais cela. Reprochez-moi tous les miens sans me passer même les plus légers; ne serai-je pas trop heureuse si je puis n'en avoir jamais avec mon ami! Cela fait qu'il m'aimera toujours, et je lui devrai mon bonheur.

III

Le mercredi matin, 9 août.

Le désir qu'a mon ami de penser à moi, et le plaisir qu'il y trouve, sont trop chers à mon cœur pour que je n'emploie pas les moyens de le satisfaire. Quand il lira ceci, il sera moins malheureux que moi, il sera seul; il pensera tout à son aise à ce qu'il aime : un mot pourra lui échapper, quelques larmes même pourront le soulager; mais moi, il faudra que je sois fausse, que mon visage soit calme, tandis que mon cœur sera déchiré, que je parle de mille choses auxquelles je serai si loin de penser. Oh! que l'âme de la société aura à faire pour empêcher l'autre de se montrer! Mon ami, je ne dis cependant pas tout cela pour me plaindre; puis-je acheter trop cher les moments de bonheur que vous m'avez fait éprouver? Puisqu'il existe des peines dans le bonheur même, qu'elles soient toutes pour moi. Oh! je désire cela de tout mon cœur. Mais cela ne sera pas: mon *ami, qui est* si bon, voudra les partager, comme

s'il ne méritait pas d'être plus heureux que moi. Il a bien tort, par exemple, de penser ces choses-là. D'abord il est bien plus aimable pour moi que je ne le suis pour lui ; il pense à tout, il prévoit tout, il ne me parle que pour me dire des choses que j'aime beaucoup ; et moi je reste là à l'aimer et à être heureuse, sans m'embarrasser si je ne lui ferais pas plus de plaisir en lui ouvrant davantage mon cœur. En aimant mon ami comme je fais, j'ai des négligences incroyables sur tout ce qui peut lui plaire ou lui déplaire ; est-ce que ce n'est pas bien vilain à moi ? Est-ce qu'il ne serait pas tout simple qu'il se fâchât et qu'il me grondât bien fort ? Eh bien ! cet ami a peur de me faire de la peine ; il a bien envie de me gronder, et il n'en fait rien, et après il dit qu'il n'est pas bon. O mon ami, vous l'êtes bien plus que je ne mérite ! N'allez pas vous fâcher et croire que je pense bien du mal de moi : vous m'aimez, ainsi je vaux quelque chose ; mais pas tant que vous, c'est bien sûr ! Comme je vous dois de la reconnaissance ! J'en ai beaucoup, oh ! oui, beaucoup, et je la conserverai toute ma vie.

Mon ami, je voudrais bien ne pas vous faire de la peine ; mais vous voulez que je vous dise

tout, vous me le recommandez sans cesse: laissez-moi donc parler de mes craintes. J'en ai, je l'avoue. Je sais que vous m'aimez de tout votre cœur, que vous me voyez dans ce moment-ci presque parfaite ; cependant je sens bien que je ne le suis pas : vous pourrez vous désabuser un jour, et alors vous m'aimeriez moins. Moins ! mon ami, ce sera bien triste : si vous saviez comme ce mot-là pèse sur mon cœur, sur ce cœur qui n'aimera jamais *moins*, lui. Je ne dis pas cela pour le vanter ; il n'aura pas beaucoup de mérite à ne pas faire lui-même son malheur. Si vous l'affligez jamais malgré vous, il aura toujours la consolation de vous chérir ; il ne vous en voudra pas, oh ! non, jamais, soyez-en bien assuré ! Est-ce que ce sera votre faute, mon ami? Je vous plaindrai, je vous excuserai, je vous aimerai ; mais je ne serai plus assez heureuse pour vous le dire : les marques d'une tendresse qui ne serait plus partagée vous deviendraient importunes ; ce sera au bon oncle que je parlerai de vous. Écoutez, mon ami, je pleure en vous écrivant tout cela, et je vous fais de la peine, peut-être[1].

1. Voyez à la fin du volume le *fac-simile* de cette lettre jusqu'au mot *grâce*.

Je ne veux plus vous en parler ; permettez-le-moi, je vous le demande en grâce.

O mon ami ! nous voici à la veille de notre séparation. Je suis encore dans mon lit, et j'ai les jambes toutes tremblantes. Cependant il faut se promener, cela m'est bien nécessaire, vous le savez bien. Peut-être vous parlerai-je moins que jamais dans ce moment-ci, c'est très-possible ; j'ai une telle envie de pleurer qu'il me semble que je ne pourrais vous dire un mot sans fondre en larmes : peut-être aussi serais-je différente en vous voyant, je me trouve si heureuse alors ! O mon ami ! je n'en puis plus ! oh ! aimez-moi bien, aimez-moi bien ; je crois que je ne sais plus vous dire que cela. Comme mon pauvre cœur est triste et agité ! comme il est heureux et content ! C'est mon ami qui l'arrange comme cela. Qu'il le connaisse donc ; moi je n'ai pas le temps de penser à ce qu'il sent. Oh ! j'allais oublier de vous faire une prière : c'est d'aimer toujours bien votre bon oncle, et d'avoir toujours confiance en lui. Lui et moi, ou moi et lui, aimez-nous toujours. Mon ami, vous savez quelle opinion j'ai de vous; cependant, vous êtes jeune, vous sentez bien vivement, il peut se faire que vous vous trou-

viez dans des circonstances où des conseils vous soient d'une grande utilité[1]; écoutez-les, suivez-les, si cela vous est possible. Quant à moi, vous ne l'ignorez pas, je ne suis bonne qu'à vous aimer. Adieu, mon ami, adieu. Comme ce mot est triste!

1. Il s'agit des conseils que pourrait donner le chevalier de la Bourdonnaye-Montluc, oncle maternel de la Gervaisais.

IV

Ce vendredi soir, 11 août 1786.

O mon ami! enfin me voilà seule! je puis penser à vous tout à mon aise. Quel plaisir j'ai eu ce matin à vous voir paraître au bas de cet escalier! Je ne vous ai vu qu'un instant, à peine ai-je pu vous parler; je veux actuellement vous dire comment j'ai été depuis hier. D'abord mon cœur était bien serré en montant en voiture, et il l'a été encore plus quand j'ai vu que les postillons prenaient la petite rue ; en rentrant dans la grande, je n'ai pu m'empêcher de tourner la tête pour voir votre maison; j'ai aperçu le rideau de la fenêtre du bout, fermé; je me suis dit: Mon ami dort peut-être ; tant mieux, il est plus heureux que moi; cette idée m'a fait un bien extrême, et je n'ai plus eu tant envie de pleurer. J'ai pris un livre, et j'ai eu l'air de lire pour qu'on ne me parlât pas ; mais j'ai toujours pensé à mon ami, et en vérité je n'en ai pas été distraite dix minutes dans toute la journée.

L'après-dînée s'est encore assez bien passée, c'est-à-dire sans songer aux craintes qui me tourmentent; mais vers le soir j'ai pensé à l'éloignement où j'étais déjà de vous. Mon ami, je vais vous obéir, en vous disant tout ce qui s'est passé en moi : je me suis rappelé que vous m'aviez dit plusieurs fois que les objets présents avaient une grande force sur vous, et qu'en s'éloignant ils s'effaçaient insensiblement de votre esprit, que cela était plus fort que vous, que vous n'y pouviez rien; ô mon ami! comme mes yeux se sont mouillés! J'avais changé de place, et j'étais sur le devant de la voiture; la lune donnait sur moi et m'éclairait le visage; j'ai été obligée de me tenir longtemps toute penchée pour éviter sa clarté; j'ai cependant eu assez de force pour empêcher mes larmes de couler; je vous assure aussi, mon ami, que j'ai fait ce que j'ai pu pour m'ôter cette vilaine idée qui vous afflige; j'ai tâché de me rappeler toutes les choses que vous m'avez dites et qui pouvaient détruire cette crainte ; mais, mon ami, je vous l'avoue, elle a été la plus forte, et quand j'ai été seule chez moi à P(aris), j'ai pleuré de tout mon cœur. Mon ami, je vous afflige, je vous en demande bien

pardon. Écoutez, pensez-vous que vous me rendez cependant bien heureuse? Si vous saviez comme je le suis quand je ne m'occupe que de la tendresse que vous avez à présent pour moi, et cela m'arrive souvent, mon ami, croyez-le, car c'est bien vrai. Tenez, aujourd'hui, mes craintes m'ont peu occupée; cependant, j'ai eu quelques moments de trouble; il faut tout dire à mon ami, il le veut, ainsi je ne balance pas. Il m'a dit, hier matin, cet ami, qu'il n'était pas content de lui, qu'il n'avait pas pleuré, qu'il ne m'aimait pas assez. Pourquoi dire, pourquoi penser cela? Mon ami, je suis contente, oh! bien contente de la manière dont vous m'aimez. Est-ce que je ne sais pas que c'est de tout votre cœur? Mon ami, je suis heureuse, et heureuse par vous. Puisque vous êtes assez bon pour que cela vous fasse plaisir, jouissez, oh! jouissez bien! et ne vous faites pas des peines qui m'en feraient aussi. J'en ai eu une petite qu'il faut que mon ami sache encore. La veille de notre séparation, il m'a dit, le soir, dans le salon: Je suis embarrassé avec vous, parce que quand je ne vous gronde pas vous faites des étourderies, et quand je vous gronde je vous afflige. Mon ami embarrassé avec moi! oh! qu'il ne le soit

jamais ! Grondez, grondez-moi tant que vous voudrez. Vous prétendez que vous êtes bourru, soyez-le, j'appellerai cela être franc, et je ne vous en aimerai que mieux, si cependant cela est possible, mon ami. D'ailleurs, la peine que j'éprouve quand vous me grondez est mêlée d'une sorte de plaisir ; votre supériorité et votre empire sur moi se font alors plus sentir, et je vous jure, mon ami, que c'est une jouissance pour mon cœur. Tout ce que je vous dis est bien vrai, bien vrai ! Ainsi, plus d'embarras avec moi ; que mon ami gronde sa bonne sans ménagement, je lui demande cela comme une grâce ; s'il veut bien me l'accorder, il augmentera encore ma reconnaissance.

Ce samedi soir.

Mon ami, j'ai vu aujourd'hui *le bon*[1] ; oh ! il a été bien bon effectivement. Imaginez-vous qu'il m'a demandé si j'avais été bien fachée de vous quitter ; j'ai dit : Oh ! oui, bien ! et tout de suite je me suis mise à pleurer ; eh bien ! il a un peu pleuré aussi, lui. Est-ce que ce n'est pas bien aimable ? Mais moi, j'ai encore eu un tort, peut-

1. Le prince de Condé, père de la princesse.

être, je n'en sais rien; à une question qu'il m'a faite j'ai menti; au reste, je crois cependant qu'il n'était pas nécessaire de lui tout dire; mais cela me gêne tant de mentir, surtout quand on est si bon; mon ami, il m'a dit aussi: Mais vous voyez bien que vous êtes malheureuse. J'ai dit: Je suis triste parce que je ne le vois pas; mais cette tristesse tient au bonheur que j'ai éprouvé et que j'éprouve encore, puisque je sais qu'il m'aime. Après cela, il m'a proposé de me mener à la Comédie Italienne pour me distraire: moi qui ne veux point du tout chercher à me distraire de mon ami, et qui même n'y pourrais pas, je crois, parvenir, j'ai commencé par refuser, mais il m'a dit: On donne *la Folle*[1] aujourd'hui; vous êtes en train de pleurer, venez-y, cela vous fera un prétexte pour pleurer à votre aise; cela m'a déterminée; j'y ai été, et effectivement je n'ai pas cessé un instant de pleurer, de manière que ce soir je

1. *Nina ou la Folle par amour*, par M. M. D. V. (B. J. Marsollier des Vivetières), comédie représentée pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du roi, le 15 mai 1786. Conf. ci-après, lettre IX. Sur *Nina ou la Folle* voyez la *Correspondance de Grimm et de Diderot*, t. XIII, p. 131. C'est par allusion à l'héroïne de cette comédie que Mlle de Condé prend souvent le nom de *Nina*.

suis affreuse. O mon ami ! vous ne la connaissez pas cette folle ! comme elle aime son bien-aimé ! Et moi, donc, comme j'aime mon ami ! Mais, si j'allais l'ennuyer, cet ami, avec mes longues lettres ! je répète, je crois, bien souvent les mêmes choses, et puis j'en dis peut-être aussi qui se contredisent ; je n'en sais rien du tout, mon ami me le dira. S'il veut que je lui écrive moins longuement, je le ferai ; cependant c'est ma seule consolation et tout mon plaisir, je ne puis le lui cacher. Je suis plus contente de moi, aujourd'hui, mon ami ; ce n'est pas la vilaine crainte qui vous déplaît qui m'a fait pleurer ; elle n'a pas été jusque-là ; cependant je la sens toujours un peu et j'y pense quelquefois.

Ce dimanche soir.

O mon ami, que puis-je vous dire? Je l'ai, cette bonne lettre ; elle est arrivée, elle est à moi ; je pleure avec elle, je pleure de plaisir, de tendresse ! oh ! comme je la garderai, celle-là et toutes les autres ! n'est-ce pas, mon ami ? Ah ! ce vilain *n'est-ce pas ?* vous allez l'entendre, vous allez deviner tout de suite qu'il tient à mes idées que vous n'aimez pas. Mon ami,

pardon, mille fois pardon, non pas de vous dire cela, puisque alors je fais votre volonté, mais de craindre toujours un peu. Mais dame, aussi, mon ami, qu'ai-je donc fait pour que vous soyez si bon et si tendre pour moi ? Je n'y comprends rien. Et vous dites que vous ne m'aimez pas ! Oh ! qu'il m'en coûte de ne pas répondre à cette chère lettre ! mais il est trop tard, et mon ami ne le voudrait pas, il me gronderait. Je n'ai pas soupé chez moi, je ne suis rentrée qu'à une heure, il en est trois.

V

Lundi soir.

Je croyais que je ne dirais rien ce soir à mon ami ; je ne me suis pas trop bien portée depuis hier; mais que mon ami n'ait pas la plus petite inquiétude, cela n'est absolument rien. Quand j'ai pris mon papier, je voulais lui dire tout autre chose ; je voulais lui dire d'abord que je l'aimais, oh ! bien tendrement ! et puis que je pleurais en pensant à lui, sans que ce soit le vilain chagrin qui en soit la cause. Je pleure parce qu'il n'est pas là, mon ami qui m'aime si bien; j'étais si contente quand je tenais son bras, oh ! comme le temps est long quand on est séparé de lui ! Cependant je l'emploie à penser à lui ; je le vois sans cesse, je l'entends, je lui parle, je lis ses lettres, ses bonnes lettres ; hier au soir, avant de finir la mienne, je les ai lues trois ou quatre fois, et puis après je les ai relues autant de fois encore, et puis j'y ai pensé jusqu'à quatre heures du matin : tout cela pourtant me fait bien du plaisir, oh ! oui, mon ami ! bien, je vous assure.

Ce mardi soir.

Me voici à C(hantilly). Je vais donc vivre dans le grand monde. O mon ami, plaignez-moi ! je le hais plus que jamais. Oh ! les petites maisons des vignes[1] ! Il me demande si je le voudrais bien? Il me connaît, il sait comment mon cœur est fait, et il me demande cela ! Oh, pourquoi ne puis-je pas suivre ma volonté ? je connaîtrais le vrai bonheur, j'en jouirais délicieusement (pardon, mon ami, de ce que je vais vous dire), j'en jouirais peut-être quelque temps, peut-être longtemps, comme il plairait à mon ami de le faire durer ; et si jamais il cessait, il me resterait des souvenirs et un cœur trop tendre pour jamais changer. Avec cela on n'est pas tout à fait malheureux. Certainement, mon ami, je serais bien affligée de n'être plus aimée de vous, mais j'aimerais mieux cela que de ne vous point aimer. Fi donc ! que je serais vilaine ! je serais affreuse, je ne pourrais pas me souffrir.

1. Voyez un peu plus loin, lettre VIII, p. 71. Par ces mots : « maisons des vignes », « petites maisons », Mademoiselle de Condé fait allusion à un rêve de mariage irréalisable, à une petite installation loin du monde. (Voyez l'édit. de la Gervaisais, p. 268.)

Ce mercredi soir.

J'ai bien peu écrit hier à mon ami, et aujourd'hui je vais peut-être l'ennuyer. Écoutez, je crois que je suis bien ridicule; il y. a des moments où j'ai réellement bien du plaisir, et d'autres où je suis d'une grande tristesse; toute cette journée-ci j'ai été bien triste; *le bon* est venu ce matin chez moi; il m'a parlé de mon ami, et aussitôt qu'il l'a nommé j'ai fondu en larmes. Il m'a demandé si je ne m'accoutumerais pas à être séparée de lui; j'ai dit: Au contraire. Il m'a toujours parlé avec beaucoup d'amitié; mais cette amitié lui suggère des réflexions bien tristes pour moi. Il m'a dit que je ne pourrais jamais espérer de vous voir que trois ou quatre mois de l'année, et avec beaucoup de circonspection et de ménagements, et que par conséquent je serais toujours très-malheureuse. Après cela il m'a donné des conseils que je ne veux pas répéter, ils me font trop de mal; mais ne lui en voulez pas, je crois que ç'est par bonté pour moi qu'il dit tout cela; je dois peut-être même lui en savoir bon gré, mais je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis éloignée, combien même il me serait impos-

sible de suivre son avis. Je supporterai tous les malheurs en aimant mon ami, je ne supporterais pas celui de ne pas l'aimer : je serais condamnée à ne le jamais voir, que mon cœur l'aimerait toujours autant ; il sait bien cela, mon ami ; mais est-il bien sûr qu'il serait de même ? Voilà mes vilains doutes ! oh ! pardon, mon ami, je vous afflige, j'en suis bien fâchée, je vous assure ; mais vous exigez la plus grande franchise, et mon cœur se fait connaître à vous entièrement. Croiriez-vous que je trouve une sorte de plaisir à vaincre la répugnance que j'ai à vous faire de la peine, parce que je le fais par soumission pour vous ? Expliquez donc tout cela, moi je n'y entends rien ; je vois que mes lettres n'ont aucune espèce de raison ; je dis tantôt blanc, tantôt noir ; cependant tout ce que je vous écris, mon ami, je le pense. Mais je crois que je varie, que je m'embrouille même dans mes idées ; il n'y en a qu'une de bien claire chez moi, et que le temps n'effacera jamais.

VI

Ce dimanche, 20 août 1786.

Mon ami, les craintes qui me font quelquefois tant de mal, sont fondées d'abord sur une grande défiance de moi-même ; c'est très-vrai : je suis bonne, et tout mon cœur sait bien aimer, mais voilà tout. Vous avez beaucoup d'esprit, moi point du tout, je peux finir par vous ennuyer. Et puis, mon ami, je crois aussi qu'une femme qui aime bien véritablement est plus constante qu'un homme ; vous avez tant d'objets de distraction, vous sentez si bien votre force et votre supériorité sur nous, vous avez une si grande idée de la liberté pour laquelle vous êtes nés, qu'il vous est plus difficile de vous assujétir aux liens que vos cœurs se forment quelquefois malgré vous. Nous, mon ami, nous naissons faibles, nous avons besoin d'appui ; notre éducation ne tend qu'à nous faire sentir que nous sommes esclaves et que nous le serons toujours. Cette idée s'imprime fortement dans nos âmes ; destinées à porter le joug, celui

qu'on impose à nos cœurs nous paraît doux: d'ailleurs peu de sujets de distraction ; contrariées perpétuellement dans nos goûts, nos amusements, par les préjugés, les bienséances et les usages du monde, nous n'avons de libres que nos sentiments ; encore sommes-nous obligées de les renfermer en nous-mêmes ; tout cela, mon ami, fait que nous nous attachons, je crois, plus fortement, ou du moins plus constamment. Peut-être que je me trompe et qu'il n'y a pas de sens commun à tout ce que j'ai dit là. Si cela est, mon ami voudra bien me le dire et tâcher de me donner des idées plus justes. Il n'est pas bien loin de deux heures, vous me gronderiez si je ne vous disais pas bonsoir. A demain, mon ami. Oh! comme je vous aime de tout mon cœur.

Ce mardi soir.

Mon ami, c'est bien vilain à moi de ne vous avoir rien dit hier; j'étais un peu fatiguée, et j'avais envie de dormir ; voilà de bien mauvaises raisons. Je me souviens qu'à ma dernière lettre j'ai été aussi un jour sans écrire, encore à cause de l'envie de dormir. Comme c'est bête! mais mon ami est si bon qu'il me pardonnera. J'ai reçu

hier matin une lettre de lui. Oh ! quel bienheureux moment que celui où j'aperçois son écriture ! Mon ami, vous craignez que je ne sois inquiète quand je serai quelque temps sans entendre parler de vous ? Non, en vérité, je crois que je ne le serai pas ; j'en éprouverai de la peine, mais pas une vilaine peine ; j'aime à être bien persuadée de la franchise de mon ami ; ainsi quand il ne voudra plus, ou plutôt quand il ne pourra plus me rendre heureuse, il me le dira. O mon ami, je ne cesserai jamais de vous faire cette demande ; que vous en coûtera-t-il de me l'accorder? Quatre lignes alors suffiront. Vous n'aurez à craindre de moi ni reproches, ni plaintes, ni importunités. O mon ami, je vous afflige en parlant de cela, pourquoi voulez-vous que je vous afflige en vous disant tout ce qui se passe dans mon âme? Le bon oncle dit cependant que vous m'aimerez toujours : qu'il est aimable !

Il faut que vous sachiez que depuis quatre ou cinq jours j'ai essayé, sans savoir un mot de la composition, de faire plusieurs petits airs. Je m'amuse à cela pendant que *l'aimable* [1] est chez

1. Probablement la marquise de la Roche-Lambert (voyez *l'édition* de M. de la Gervaisais, p. 238).

moi; j'aime mieux cela que de parler, car je ne sais plus rien dire du tout. S'il fallait me donner de la peine pour faire ces petits airs, je ne le pourrais pas; mais je me suis trouvée avoir une facilité que je ne me connaissais nullement. J'en ai fait un extrêmement tendre, et dont les paroles sont jolies; je le chantai hier, devant *le bon,* et je fus tout étonnée et tout émue quand, après le premier couplet, je le vis me fixer ayant les yeux pleins de larmes. Cela me fit une impression, mon ami, qu'il m'est impossible de vous rendre. Je ne pus m'empêcher de la lui marquer un peu, quoique *l'aimable* fût là; elle prit cela, je crois, pour un mouvement de l'amour-propre satisfait. Pour vous, mon ami, vous devinerez bien ce que je pensais; vous connaissez bien le cœur de votre pauvre *bonne.* Il est plein de vous, mon ami. Je suis bien aise de voir que vous en êtes persuadé, vous ne sauriez l'être trop.

Ce mercredi soir.

Mon ami, *la fine* est ici; elle est venue ce matin chez moi; je ne l'avais pas vue depuis son retour. Elle a voulu me baiser la main, il a fallu l'embrasser, cela m'a gênée; elle m'a de-

mandé qui j'avais laissé à B(ourbon); j'ai nommé tout le monde, vous aussi; je croyais avoir l'air assuré, quand tout de suite j'ai senti que je rougissais. Elle m'a dit qu'elle avait vu votre père à Paris, qu'il ne se portait pas bien, qu'il me présentait ses hommages, etc., etc. Chaque fois qu'elle prononçait son nom je rougissais : mon ami, voilà de mes bêtises, je vous en demande pardon. Je crois cependant que vous ne me gronderez pas, car il est bien impossible de rougir ou ne pas rougir à volonté ; mais je crains *la fine,* je vous l'avoue. Mon ami, parlez à votre père, si vous croyez que cela soit mieux pour nos lettres, j'y consens, si vous vous assurez bien de sa discrétion ; mais surtout qu'il ne dise rien à *la fine ;* je ne le crois pas aussi fin qu'elle. Il serait possible qu'elle cherchât à le faire parler et que, lui, ne se méfiant pas d'elle, dît quelques paroles de trop. Mon ami, pourquoi le vice a-t-il acquis assez d'empire dans le monde pour forcer la vertu à rougir? Bonsoir, mon ami : savez-vous bien que quelqu'un qui lirait nos lettres croirait que c'est vous qui m'aimez le plus ?

Ce samedi soir.

Je n'écris pas tant que vous, mon ami ; mais c'est que je suis moins souvent seule. D'ailleurs je n'ose pas vous écrire dans la journée ; quand on viendrait m'interrompre, je suis sûre que je rougirais. Mon ami, il me semble que ceux mêmes qui ne vous connaissent pas doivent savoir que je vous aime : mon cœur est si occupé de vous, que je crois que ma figure le dit à tout le monde. Cela n'a pas de raison ; mais involontairement la rougeur n'en arriverait pas moins, et finirait par donner des soupçons. Mon ami, vous dites que vous vous surprenez souvent disant des choses dont on vous parle : *Au surplus cela m'est égal.* Eh bien ! je suis tout de même ; je le dis sans cesse aussi. La mauvaise âme fait une question, on y répond ; la bonne âme dit : Au reste, cela m'est fort égal assurément ; et puis on se moque de moi. Oh ! non, mon ami ; cette mauvaise âme va bien mal ; elle valait mieux à B(ourbon). Elle veut parler quelquefois, et c'est pour dire des choses dénuées de bon sens, et qui ne riment à rien absolument. Hier ou avant-hier *l'aimable* avait parlé d'une chose aussi indifférente que la

pluie et le beau temps, ce matin elle parlait de toute autre chose : tout à coup je l'interromps pour faire une espèce de réponse à sa phrase de la veille ; je dis une espèce de réponse, car véritablement je ne sais pas moi-même ce que cela voulait dire. Elle s'est mise à rire, et m'a demandé si je devenais folle : c'était réellement si ridicule que je n'ai pu m'empêcher d'en rire aussi.

Mon ami, je viens de relire un article de votre lettre où vous me dites de vous mander ma manière de sentir : moi je ne sais comment faire, je ne me raisonne pas du tout là-dessus. Savez-vous bien, mon bon ami, que votre esprit tracasse trop votre cœur, et le rend malheureux? Il examine tous vos sentiments, et les tourne et retourne de toutes les manières possibles, et puis il s'embrouille, je vous en avertis; et puis mon ami a envie d'écrire de vilaines choses à sa *bonne*[1] : voilà ce qui arrive. Moi, je ne fais pas comme cela. Je sens mon cœur qui aime, oh! qui aime bien son ami; cela fait

1. C'est le petit nom que la Gervaisais donnait à la princesse ; il l'avait sans doute emprunté aux habitudes de la famille de Condé ; car le duc de Bourbon appelait aussi sa sœur *la bonne*. *(Voyez ci-après* lettre VIII, p. 54.)

un bonheur, je me livre à ce bonheur ; il me porte à pleurer ou à ne pas pleurer ; je m'en distrais ou ne m'en distrais pas ; je n'examine rien de tout cela : j'aime mon ami autant que je peux aimer, j'en suis sûre, parce que je le sens, je ne vais pas plus loin ; et si je savais raisonner, je ne prendrais pas ce sujet-là. O mon ami ! croyez que vous m'aimez bien. Oh ! comme j'en suis persuadée !

Ce dimanche soir.

O mon ami ! j'ai vu *le bon* ce soir chez moi, il m'a le premier parlé de vous ; mais c'était pour voir une de vos lettres ; il m'a tant pressée, que j'ai cru devoir céder. Peut-être trouverez-vous que j'ai eu tort ; dites-le-moi, mon ami, dites-le moi bien franchement. Comme il m'avait déjà marqué beaucoup de désir d'en voir, hier positivement j'avais songé que peut-être je serais obligée de lui en montrer, et je lui avais destiné celle datée de Tours ; je me suis trouvée bien heureuse d'avoir pensé à cela si à propos. *Le bon* a donc voulu absolument ce soir voir une lettre, je lui ai donné celle-là avec une crainte affreuse, je vous l'avoue ; j'avais peur, d'après ce qu'il m'avait dit il y a quel-

que temps, qu'il ne la trouvât, ou du moins qu'il eût l'air de ne la pas trouver bien, et qu'il ne lui prît en fantaisie de me donner des conseils que je n'aurais pas aimés et que je n'aurais pu suivre. Je me suis mise à la fenêtre pendant qu'il lisait ; et puis, mon ami, savez-vous ce que j'ai fait ? j'ai prié Dieu en pleurant pour que *le bon* ne me dît rien qui me fît de la peine. Vous allez bien dire : Je reconnais la simplicité de ma *bonne*. Mon ami, souvent je me suis bien trouvée de cette simplicité ; et encore dans cette occasion. Après avoir lu, *le bon* a dit : Voilà un homme qui vous aime bien ; et puis il m'a demandé l'explication de ces folles *craintes* dont vous me parliez ; je lui ai dit les mêmes choses qu'à vous, et il m'a répondu que j'avais tort et que vous m'aimeriez toujours ; mon ami, l'oncle le dit aussi. Après il m'a dit : Je parie que vous lui avez dit que vous m'aviez tout avoué ? Oh, oui ! c'est vrai, ai-je répondu (quoiqu'il eût l'air de le craindre) ; je ne veux pas vous mentir, vous avez été si bon pour moi, vous m'avez rendue si heureuse ! Est-ce que je pouvais lui cacher cela ! Il m'a paru attendri ; mais il m'a expressément recommandé de ne point parler de lui dans nos lettres.

Il dit que, quant au timbre de C(hantilly), cela ne fait rien ; vous pouvez dire que c'est de l'homme qui est venu avec lui à B(ourbon) ou de quelque autre ; et il m'a donné l'idée de remettre moi-même ici mes lettres au suisse en passant pour m'aller promener : il est vrai qu'à Paris je n'aurai pas cette ressource. Mon ami, je suis fâchée d'être obligée de vous faire tous ces détails ; il me semble que c'est du temps de perdu, parce que cela fait que j'écris longtemps sans vous parler de ma bien tendre amitié. O mon ami ! comme elle est sincère ! que je suis reconnaissante de vous en voir si persuadé ! je le suis autant de la vôtre, mon ami ; oh ! oui, vous m'aimez bien, je vous assure ; et votre *bonne* se serait encore trouvée heureuse, quand même vous l'auriez moins aimée. Jugez donc, mon ami ! Adieu, adieu mon tendre ami !

Ce lundi soir.

Savez-vous bien que je pense presque continuellement à vous? Quand je me promène et que je regarde loin, d'abord ce *loin* me le paraît plus qu'un autre ; et puis je me dis : Mon ami est encore plus loin ; et mes yeux se mouillent, et je les baisse pour qu'on ne les voie pas.

Vous me parlez d'un voyage de B(ourbon) ; je n'ai pas besoin de vous dire si mon cœur le désire ; mais Faye [1] a dit au *bon*, à tout le monde, que cela ne servirait à rien ; et d'après cela, y aller pour vous y trouver, mon ami ! votre *bonne* est bien faible, vous le savez ; elle tient à l'opinion qu'on a d'elle : on a déjà parlé cette année, on parlerait encore plus l'année prochaine. Mon ami, je vous ouvre mon cœur. Vous n'imagineriez jamais ce qui me tourmente à présent. Quoi qu'en dise *la fine* j'ai toujours été louée dans le public sur ma conduite et ma réserve, et c'était avec raison. Quelque tendre que soit mon attachement pour un jeune homme de vingt et un ans, ce Dieu que je sers et que j'aime sait si je mérite qu'on prenne mauvaise opinion de moi ; cependant si ce public savait que je vous écris, s'il voyait mes lettres et les vôtres, mon ami ! tous les hommes n'ont pas nos cœurs, comment serais-je jugée ? Eh bien ! si actuellement on me dit un mot qui ait quelque rapport aux louanges dont je vous parlais,

1. *Fage* dans la 1re édit.; c'est une erreur. Le docteur Faye devait tout naturellement être consulté pour un projet de voyage à Bourbon. Il venait d'écrire son *Essai sur les eaux minérales de la ville de Bourbon l'Archambault,* Moulins, Faure, 1778, 1 vol. in-8.

j'en suis tout émue et tout agitée ; je me dis : Si ces gens-là étaient dans mon secret, ils ne diraient pas tout cela ; ils se tromperaient en ayant mauvaise idée de moi, mais vraisemblablement ils l'auraient, et je suis embarrassée comme si j'étais fausse avec eux. Mon ami, oh ! je vous en prie, raisonnez ou grondez-moi là-dessus, j'en ai vraiment besoin.

Bonsoir mon tendre et bien bon ami : comme vous êtes aimable de m'appeler votre Nina ! Oh ! oui, *votre,* toujours *votre,* je vous en prie.

Ce mardi soir.

J'ai bien mal à la tête ce soir, mon ami, ce qui fait que je ne vous écrirai guère longtemps ; plaignez-moi d'être privée de ce bonheur ; mais, vous le voulez, vous m'ordonnez de me ménager. Mon Dieu, mon ami, comme ma lettre vous a agité quand vous l'avez reçue ! Mais pourquoi donc cela ? Oh ! vous sentez plus vivement que moi, et cependant nous nous aimons autant ; oui, autant, croyez donc bien cela, car j'aurais du chagrin si vous aviez toujours vos vilaines idées qui vous tourmentent. Mon ami tourmenté, et pour sa *bonne* encore ! pour sa pauvre *bonne,* qu'on serait sûr de rendre heureuse en

l'aimant bien moins qu'elle n'aime ! se tourmenter pour elle ! Je vous demande en grâce de ne plus être comme cela. Vous serez bien bon si vous me le promettez.

Ce mercredi soir.

O mon ami ! j'ai reçu ce matin votre cinquième lettre et celle-ci n'est que la troisième[1] ; mais je ne puis écrire aussi souvent que vous, je ne l'ose pas ; vous savez si cela me coûte ! Mon ami, je ne répondrai aujourd'hui qu'à un article de votre dernière page. Écoutez, je ne peux pas comprendre ce qui vous a fait trouver plus froid cet endroit de ma lettre qui vous a déplu. Sûrement j'ai eu tort, puisque mon ami a eu du chagrin, mais je n'ai eu tort que dans le choix de mes expressions. Vous auriez voulu qu'il y eût : *J'aime bien votre lettre,* et j'ai mis : *je n'ai pas le temps d'y répondre, je vous en remercie de tout mon cœur.* Mon ami, je ne remercie *de tout mon cœur* que d'une chose qui me fait bien du plaisir et que j'aime, et dont je suis touchée et reconnaissante. J'ai cru dire tout cela : il me semble que c'est dans le genre d'un mot que mon ami avait mis dans son avant-dernière

1. Depuis le départ de Bourbon.

lettre, et dont il n'était pas content; il me parlait du *désagrément* de ne plus me voir. Certainement ce mot était froid, mais le sentiment de mon ami ne l'était pas, et il avait ajouté : *Ce mot ne rend pas ce que je sens, mais je n'en trouve pas d'autres dans ce moment-ci.* Moi, mon ami, je n'ai rien ajouté et je n'ai pas été entendue; si j'avais dit cela au lieu de l'écrire, mon ami aurait entendu ma figure, il l'entendait si bien à B(ourbon), où je parlais bien moins que dans mes lettres. Mais, mon ami, je vous assure bien que rien dans la vôtre ne m'avait fait de peine, rien du tout, du tout, je vous jure, soyez-en bien convaincu, mon bon ami, car c'est vrai, bien vrai. Quelle peine voulez-vous me faire en m'aimant comme vous faites? Je n'ai qu'une chose à dire, mon ami, c'est qu'à force de craindre de m'affliger, vous n'êtes pas si franc que vous le croyez. Vous me dites que vous avez eu très-*peu de chagrin,* parce que vous n'avez pas cru que mon amitié fût diminuée; mais seulement que je manquais de confiance. Mon ami! vous ne seriez que peu affligé si je manquais à cette confiance que vous m'avez tant recommandée, et avec tant de raison, puisqu'il est difficile que l'amitié existe sans elle! Je sais

bien que vous me donnez pour motif de n'avoir pas voulu vous faire de la peine ; mais quel que soit ce motif de mon manque de confiance, il est impossible qu'il n'ait pas affligé mon ami, et il ne veut pas me le dire, et c'est par bonté ! et il croit qu'il n'y a que moi de bonne ! Mon ami, une fois pour toutes, je vous donne ma parole de n'avoir rien de caché pour vous, soyez sûr de cela, mon bon ami, et croyez à tout ce que je viens de vous dire. Le voulez-vous, mon ami? Il faut que je ferme ma lettre pour la mettre demain à la poste, qui va, je crois, d'abord à Paris. Le timbre sera encore de C(hantilly); mais si votre père sait tout, il me semble que cela ne fait plus rien. Dites-lui ce que vous voudrez, je m'en rapporte à vous entièrement et n'aurai pas de chagrin, du tout. Adieu, mon ami, mon tendre ami ; oh ! je vous aime de tout mon cœur et c'est pour toujours ; je suis bien aise quand mes lettres partent, elles vont parler de moi à mon ami. S'il y a encore des choses dans celle-ci qui lui déplaisent, il me le dira et toujours en citant la phrase, parce que sans cela je ne sais plus ce qu'il veut dire : ce maudit *n'est-ce pas*[1] ? par exemple, je n'y comprends rien.

1. Voyez la fin de la lettre IV, p. 14.

VII

Ce jeudi soir, 31 août 1786.

Mon ami, cela vous sera-t-il égal si je ne lis ni Werther ni Clarisse [1] à présent? Écoutez, je ne m'en sens pas la moindre envie ; je ne sais pas comme je suis faite, mais je sens qu'ils ne m'intéresseraient pas du tout. Mon ami me dira d'où cela vient, car je l'ignore ; je sais seulement qu'avant de connaître mon ami, Werther [2] surtout m'avait beaucoup plu, et que dans ce moment-ci il m'inspirerait peu d'intérêt. C'est que tout mon intérêt est pour mon ami. tout mon cœur, toute mon âme ; c'est que je ne pense qu'à lui. Cependant lui, qui est tout de même pour moi, et qui ne pense qu'à sa *bonne,* va lire Werther et y trouvera du plaisir ; pourquoi donc ces effets différents qui sont produits par une même cause? Au reste, mon ami, que

1. *Clarisse Harlowe,* roman de Richardson.

2. Il existait déja trois traductions françaises du *Werther* de Gœthe, celle du comte de Schmettau sous le nom de M. Aubry, celle de Seckendorf, celle de Deyverdun. (Quérard, *France littéraire,* t. III. p. 395.)

nous importe? Écoutez, mon ami, quelque chose de bien vilain à moi : en vous écrivant ce soir, mes yeux se ferment; et à tout moment je suis prête à m'endormir. Il faut que je vous quitte, car je suis couchée et ma lumière est à côté de moi, posée sur un livre, sur mon lit. Si je vous dis que l'autre jour je me suis endormie comme cela et que je me suis réveillée à six heures du matin, trouvant ma bougie qui brûlait encore dans cette même position, me gronderez-vous bien fort? Je conviens que je pouvais être brûlée, mais aussi actuellement j'y prends bien garde ; ainsi, que mon ami n'ait pas d'inquiétude. Encore un mot avant de m'endormir : mon ami, comme je vous aime! Oh! de tout mon cœur, c'est bien vrai, bien vrai!

Samedi soir.

Comme j'attends avec impatience le moment où je peux vous écrire, mon ami! Vous souvenez-vous que vous craigniez que je ne vous écrivisse pas bien? Il arrive, au contraire, que mes lettres parlent bien mieux que je ne le faisais à nos promenades de B(ourbon). Je ne sais pas pourquoi je ne disais rien à mon ami; j'étais là,

auprès de lui, et j'étais contente ; il semblait que je crusse qu'il n'avait qu'à me regarder pour savoir tout ce qui se passait dans mon âme. C'était vrai aussi ; mon ami m'entendait sans que je lui parlasse, et il était content de m'entendre ; il voyait combien sa *bonne* l'aimait, et de plus en plus il s'attachait à elle. Mon ami, je répondrai à votre père comme vous me le dites, si jamais il me parle de votre pièce : mais croyez-vous que je ne l'aie pas relue depuis que je suis ici ? Elle m'a cependant bien fait du plaisir à B(ourbon). Vraiment, je suis singulière ; mon ami explique toutes ces choses-là, lui ; moi, je ne le peux pas ; mais je n'ai pas des vilaines idées, je ne me dis pas : c'est que je n'aime pas assez mon ami ; si je l'aimais comme il doit l'être, j'aurais du plaisir à lire une chose où il a peint et ses sentiments et les miens, etc., etc. ; non, je ne me dis pas cela, parce que je sens que j'aime mon ami autant que je peux aimer, et quand mon cœur parle je m'en tiens là ; mais mon ami se ferait du chagrin, s'il était à ma place ; son esprit arriverait, il ne serait pas d'accord avec son cœur, et mon ami serait tourmenté. Oh ! ne le soyez donc plus jamais, mon ami ! vrai, cela n'a pas de raison. Vous

m'aimez de la manière la plus parfaite, croyez-en votre *bonne,* votre *Nina,* si vous ne vous croyez pas vous-même. Ce n'est pas parce qu'elle est modeste, ce n'est pas parce qu'elle se trouverait encore heureuse en étant aimée plus faiblement, ce n'est pas pour vous calmer et vous faire plaisir qu'elle vous dit cela, c'est parce qu'elle le pense bien sincèrement. Il est aimable, cet ami, de se souvenir de ce que j'ai dit un jour dans Jonas[1] ; c'était bien simple, cependant!

Votre mère a dit que peut-être vous trouveriez une femme comme moi. Si vous la trouviez, si elle vous aimait comme je vous aime ! ô mon bon ami! Votre bonheur, voilà ce qu'il faut à votre *bonne.* Cependant, mon ami, je n'achève pas, parce qu'en vérité je ne sais pas ce que je veux dire ; mes yeux se mouillent, voilà tout ce que j'en sais, mon ami ; oh ! oui, soyez heureux ! toujours, toujours !

Ce dimanche soir.

Mon ami est affligé de notre séparation ; oh ! qui peut comprendre cela mieux que moi ? Ce-

1. Nom d'une source située à 200 mètres environ de l'établissement thermal de Bourbon.

pendant vous êtes toujours avec moi, vous ne me quittez pas un instant, vous me rappelez mille choses, oh ! c'est vrai, cela, car ce ne sont point elles qui vous rappellent à moi. Si je trouve des pierres dans un chemin, je vois celui de Jonas ; si je rencontre un petit enfant de paysan, je vois le petit Jean, etc., etc. ; et toutes ces choses ne me frappent que parce que mon ami m'est présent, et que c'était avec lui que je voyais tout cela. Mon ami, les petites promenades du matin, je les aimais bien : comme le temps me paraissait long, depuis six heures du matin jusqu'à huit heures et demie ! comme j'étais occupée des nuages ! et cependant un jour, je ne le fus pas assez ! et je fus bien grondée jusqu'au pont : je m'en souviens, j'avais l'air d'avoir tort ; mon ami s'y trompa un moment, et c'était tout simple ; cependant je n'avais pensé qu'à lui depuis mon réveil, j'avais attendu avec bien de l'impatience le moment de le voir ; il arrive enfin, ce bienheureux moment, je ne songeais qu'à jouir de mon bonheur. Ah ! comme je fus saisie quand j'entendis mon ami gronder sa *bonne !* Je fus toute bouleversée. Il doit se souvenir que je balbutiai quelques mots, et qu'ensuite je n'ouvris plus la bouche. Le

pouvais-je? Quoique mon cœur n'eût rien à se reprocher, l'apparence d'un tort vis-à-vis de mon ami m'en paraissait un véritable. Mais après, comme il fut tendre, cet ami ! comme il dédommagea sa pauvre *bonne* de la peine qu'elle avait sentie ! Et il se faisait des reproches de m'en avoir fait, et il s'en voulait à cause de cela ; ô mon ami. quelle supériorité me trouvez-vous donc en amitié ?...

Votre pauvre *bonne* a été bien mal à son aise depuis mercredi jusqu'à hier matin ; il y avait cinquante ou soixante personnes ici, à cause de madame la comtesse d'A(rtois), qui y a passé ce temps-là. Ah ! je crois que j'avais bien ma figure bête dont vous me parliez à B(ourbon). Comme le monde m'ennuie et m'excède ! quel papillotage ! quelle futilité ! comme on se rassemble sans avoir rien à dire et sans se soucier les uns des autres, et comme on se prouve cette dernière vérité par l'emploi qu'on fait du temps qu'on passe ensemble ! J'ai été polie parce qu'il le fallait, mais je n'ai point cherché à être aimable ; je n'ai jamais eu cette prétention, et je l'aurais encore moins, s'il était possible, dans ce moment-ci. Mon ami est content de moi et *me trouve* bien, que me faut-il de plus ? Je pense

de même pour ma figure. Oh ! mon ami ne l'aimerait pas ici ; je suis frisée ; j'ai du rouge le soir, mais dans la journée je n'en ai pas, et cela me fait plaisir, parce que mon ami n'aimait pas quand j'en avais. Quelquefois ces dames me disent que je suis jolie, et je l'entends dire aussi à quelques hommes : autrefois cela m'était assez égal ; à bien m'examiner, même, cela me plaisait plus que cela ne me déplaisait ; à présent, cela m'impatiente ; je voudrais qu'il n'y eût que mon ami qui aimât ma figure ; mais il ne s'en souvient pas. Je suis fâchée de ne pouvoir employer le moyen que vous désiriez pour vous le rappeler ; mais, mon ami, cela me tracasserait horriblement, et vous ne le voulez pas. Pardon, ah ! pardon, mon ami, de ne pas faire ce qui vous aurait été agréable. Adieu. Quel *Friendman* [1] vous êtes ! Que je suis heureuse de vous aimer !

Ce lundi soir.

Mon ami, je vous sais bien bon gré d'une pe-

1. Ce nom reviendra souvent. *Friendman* était sans doute un des personnages de la pièce manuscrite composée par la Gervaisais. (Voyez la lettre I, la lettre VIII, p. 70, la dernière lettre du recueil et ci-dessus p. 37.)

tite rature de votre lettre, elle n'a pas échappé à mon cœur : en parlant de vos vilaines idées, vous aviez mis : Elles ne font que troubler mon bonheur. Vous avez effacé *mon* pour mettre *notre* à la place ; cela m'a fait bien plaisir. Oh! vous avez eu raison, mon ami, c'est bien *notre*.

Si c'est toujours quand vous lisez mes lettres que vous êtes le plus tourmenté par votre vilaine crainte, cela m'afflige; il arrive qu'elles vous font plus de peine que de plaisir. Cependant, mon ami, je ne puis vous écrire autrement : je serais malheureuse de ne pas dire à mon ami tout ce que je sens pour lui ; ne craignez pas non plus que je vous croie, quand vous me dites de vous *aimer moins parce que vous serez plus heureux*. Non, non, mon ami, je ne crois pas cela; d'ailleurs, est-ce que je suis maîtresse d'aimer comme cela, à volonté ? et puis, au fait, ce n'est pas la volonté de mon ami ; il le dit bien vite après sa vilaine phrase : est-ce que c'était la peine de le dire?

Encore une bonne lettre ce matin! O mon ami! laissez-moi vous remercier. Que de soins, d'attention, de tendresse pour sa *bonne!* et il dit qu'il ne sait pas aimer! comment donc veut-il être? moi je n'en sais rien. Oh! j'ai oublié de

vous parler de cette idée si folle que vous avez eue un moment : par exemple, je ne suis pas inquiète qu'elle ait duré longtemps celle-là. Vous avez pensé un instant que j'avais pu *m'amuser* de vous à B(ourbon); mon ami me fait plus d'honneur que je ne mérite : je n'ai pas les talents nécessaires pour savoir *m'amuser* comme cela : il sent bien, mon bon ami, que je ne puis répondre sérieusement à cela, comme moi je sens bien qu'il ne l'a pu croire une seconde. Bonsoir, mon ami. Votre Nina vous aime de tout son cœur, et sans cesse est occupée de vous; vous l'êtes d'elle aussi et vous ne voulez pas en être remercié.

Mardi soir.

Mon ami, j'ai pensé aujourd'hui que vous étiez bon ; vous savez bien que ce n'est pas la première fois ; mais j'y ai pensé davantage aujourd'hui. Nous avons été voir tantôt l'hôpital d'ici, qu'on a fort augmenté depuis quelque temps et dont réellement *le bon* s'occupe avec soin : il est destiné à recevoir des vieillards, hommes et femmes, à qui on donne là des places pour le reste de leur vie : ils y sont parfaitement bien et tous sont d'une reconnaissance

extrême et pleurent quand nous y allons : moi j'aimerais à parler à ces bonnes gens et à les entendre ; mais imaginez-vous qu'on va là pour voir des corridors, des chambres, des jardins, que sais-je ! tout, excepté ceux qui l'habitent : on se dépêche, dépêche de parcourir tout cela, et on n'a pas le temps de dire un mot. Je m'étais arrêtée dans la chambre destinée à recevoir toutes les femmes malades qui se présentent, et qui en sortent après leur guérison ; je parlais à une d'entre elles ; on m'a tant appelée qu'il a fallu la quitter, et l'on avait l'air étonné du plaisir que je paraissais y prendre ; j'ai dit en moi-même : Oh ! mon ami ne serait pas étonné, lui ! Et puis, je me suis rappelé comme il parlait avec toutes ces bonnes gens de B(ourbon) ; comme il m'en recommandait quelquefois ; et puis la petite femme *Parciaude,* vous en souvenez-vous, mon ami ? comme elle était bonne et simple ! pendant qu'elle me demandait quelque chose pour sa voisine, mon ami eut les larmes aux yeux ; oh ! cela me fit bien plaisir ! je fus fière de l'aimer, cet ami !

Ah ! écoutez, que je vous conte ce que *la fine* m'a dit tantôt en nous promenant : nous traversions la pelouse et je disais que c'était char-

mant de marcher là-dessus ; elle m'a répondu : Il est sûr que cette promenade-ci est plus agréable que celle du grand chemin de B(ourbon) ; il est fâcheux *seulement qu'il n'y ait pas de serpolet.* Mon ami, heureusement je n'ai pas rougi, et, sentant que je ne rougissais pas, cela m'a mise à mon aise pour répondre comme une autre aurait fait. Mais j'ai été étonnée de sa phrase, jusqu'à présent elle ne m'avait rien dit qui y eût du rapport ; au surplus, mon ami sait que je n'aime pas extrêmement *la fine ;* eh bien ! ici je suis son chevalier. Tout le monde l'a prise en grippe, cette malheureuse femme, et cela va jusqu'à être fort impoli pour elle ; il est impossible qu'elle ne s'en aperçoive pas et qu'elle n'en ait pas de la peine ; aussi l'ai-je prise en pitié ; je ne lui fais pas d'amitié, parce qu'elle m'est indifférente, mais je la traite avec égards et politesse, et je la défends quand elle n'y est pas et qu'on en dit des horreurs : je ne peux pas souffrir qu'on s'acharne comme cela contre quelqu'un. Oh ! par exemple, mon ami, je vous ai peut-être ennuyé, ce soir, avec tous mes radotages ? Quelquefois je vous en faisais comme cela à la promenade, et vous me disiez de me taire ; vous aviez toute raison, mon bon ami ;

écoutez, j'aime à vous appeler mon bon ami, et puis à dire *votre bonne;* ah ! j'aime cela à la folie! Vous l'aimez bien votre *bonne,* mon bon ami, oh! oui, vous l'aimez bien ! et le bon oncle, qui m'aime aussi ! dame, mon ami, j'avais peur qu'il ne me connût pas bien et qu'il ne travaillât à vous empêcher de m'aimer; mais me voilà tranquille là-dessus à présent. Bonsoir, mon tendre ami; vous savez comme je vous aime; mais j'ai toujours du plaisir à vous le dire : et vous, est-ce que vous n'en avez pas à l'entendre?

Ce jeudi soir.

Mon ami, je retourne demain à Paris ; ainsi ce sera le plan du cabinet de ma maison que je vous enverrai et non celui d'ici : je ne les sais pas faire comme vous, mais c'est égal; cela m'a fait plaisir, que vous m'ayez envoyé le vôtre, et je vous en remercie bien. Oh! et de la petite herbe, donc; je ne vous en ai pas remercié, mon bon ami! Oh! je l'aime bien, cette petite herbe, et je veux la conserver. Comme il pense à sa *bonne,* cet ami ! comme il l'aime ! Vraiment, si quelque chose pouvait la rendre orgueilleuse, ce serait cela ; mais non, elle ne peut l'être, et

aime mieux ne le pas être; plus elle est modeste, plus elle se rend justice, et plus elle doit de reconnaissance à son ami de l'aimer comme il fait, et cette reconnaissance est un sentiment de plus, et par conséquent une jouissance de plus pour son cœur. Je viens de faire cette découverte-là, mon ami: que je ne serais pas si heureuse si j'avais plus d'amour-propre; ainsi, ne cherchez plus à m'en donner, et n'ayez pas de chagrin de ce que je n'en ai pas.

Mon ami, j'aurai demain un plaisir; cela ne vous ennuiera pas que je vous dise ce que c'est: J'ai passé sept ans de mon enfance au couvent de Beaumont-lez-Tours avec la fille d'un médecin, qui avait huit ou dix ans de plus que moi : mais elle était si complaisante que je me souviens que j'étais persuadée que mes jeux et mes poupées, etc., l'amusaient beaucoup; elle m'aimait autant qu'on peut aimer un enfant, et, tout en jouant avec moi, elle me donnait quelques avis, avec l'air de l'intérêt. J'en ai toujours conservé de la reconnaissance, et me suis toujours senti pour elle une sorte d'amitié, sans liaison positivement, parce que, quand je l'ai quittée, je n'avais que douze ans. Il y a quelque temps que j'ai pu rendre service à un de

ses frères, il est venu m'en remercier : je lui ai beaucoup parlé de sa sœur et du plaisir que j'aurais à la revoir ; il lui a mandé cela en l'engageant à venir : elle en a été charmée, parce qu'elle m'aime toujours, cette pauvre Julie ; elle est arrivée à Paris il y a quelques jours. Je lui ai fait donner une petite chambre chez moi, et je la verrai demain. Voilà quel sera mon plaisir. Mon ami, elle était aimée de cette tante qui m'a élevée et dont je vous ai parlé un jour : cela ajoute encore à mon intérêt pour elle. Oh! comme je l'aimais, cette bonne tante, et comme je l'aime encore, quoiqu'elle n'existe plus! non, jamais je ne me consolerai qu'elle n'ait pu avoir de moi que l'amitié d'un enfant ; je ne puis parler de cela sans pleurer. Mon ami, je ne vous déplais pas en vous disant tout cela? Il faut que tout ce qui se passe dans le cœur de votre *bonne* vous soit connu. Bonsoir, mon bien bon ami, comme votre Nina vous aime !

VIII

Ce samedi soir, 9 septembre 1786.

Mon bon ami, vraiment je ne vous écris pas assez souvent, et mes lettres ne sont ni aussi longues ni aussi aimables que les vôtres; cependant je vous aime bien, oh! bien, mon tendre ami, et mon bonheur serait de vous le dire à tout moment; vous êtes bien sûr de cela, n'est-ce pas? et vous plaignez votre bonne! J'étais bien aise de quitter C(hantilly), parce que j'ai espéré qu'à Paris j'aurais plus de temps à moi; pas les premiers jours de mon arrivée, mais par la suite. Je dis que mes lettres ne sont pas aussi *aimables* que les vôtres, c'était *tendres* que j'avais voulu mettre. Et cependant, mon ami, je vous aime autant que vous m'aimez, et, en vous écrivant, je crois vous peindre tout ce que mon cœur sent; c'est après, en relisant mes lettres, que je n'en suis pas contente. Je pourrais peut-être parler à mon ami avec plus d'énergie ; mais s'il pouvait savoir comme chaque mot que j'emploie est senti, il verrait que mes expressions simples valent les plus énergiques.

Quand je dis que *j'aime mon ami,* que je suis *heureuse* d'être aimée de lui, quelle valeur et quel prix j'attache à ces mots! Comme mon cœur est tout entier à mon ami en les lui disant! et quand je dis *votre bonne,* comme je jouis de ce mot *votre!* Mon ami, cela vous fait plaisir d'être aimé; oh! soyez donc content; mais mon ami l'est, il est content de sa *bonne,* il le lui témoigne bien et il la rend heureuse. Mon ami, son bonheur est dans vos mains, c'est de vous qu'il dépend à présent; l'instant où vous ne voudrez plus qu'elle en jouisse la précipitera dans un abîme de malheurs, dont son cœur, toujours à vous, ne se plaindra pas, mais dont il sentira bien violemment l'amertume. Oh! pardon, je vous afflige, je suis bien vilaine : je ne crois pas que cela arrive, non, je ne le crois pas; mais, mon ami, c'est possible! O Dieu! c'est possible? et cette possibilité, je ne puis m'empêcher de la voir! je voudrais n'y jamais songer, car cela vous fait de la peine. Je vous assure, mon bon ami, que je chasse cette idée autant que je le peux; mais je mentirais si je vous disais qu'elle ne revient pas quelquefois, et mentir à mon ami ce serait bien vilain; il se fâcherait contre sa

bonne, et il aurait raison. Oh ! qu'il n'ait pas de chagrin, cet ami ! sa Nina est heureuse ; elle l'est par lui ; c'est *vous* qui remplissez son cœur, mon ami, son cœur a trouvé le bonheur, et c'est *vous* qui l'avez fait naître. Et vous pourriez pleurer sur votre *bonne,* ô mon bon ami ! Non, je ne le crains pas ; cela ne peut être, et cela ne sera pas, n'est-ce pas, tendre ami?

Ce dimanche soir.

Oh ! mon ami, comme je vous aime ! quelle bonne lettre j'ai reçue ce soir ! J'avais du monde quand on me l'a apportée : j'ai eu la force de la mettre froidement dans ma poche, et de ne sortir qu'au bout de dix minutes. J'ai passé dans ma garde-robe, je l'ai ouverte, j'en ai lu quelques phrases, et j'ai été heureuse. Comme plusieurs personnes ont soupé chez moi, je n'ai pu la lire entièrement que tout à l'heure, quand j'ai été couchée. Mon bon ami, je suis bien fâchée d'être obligée d'attendre à demain pour vous parler de ma vive tendresse et du bonheur que me cause la vôtre ; mais on n'est sorti de chez moi qu'à une heure. Il m'a fallu beaucoup de temps pour lire votre lettre : cette encre toute blanche est désolante ; et puis je m'interromps,

je pose cette bonne lettre à côté de moi, je pense à mon ami. Allons, il faut que je le quitte, ce tendre ami, il est deux heures et demie passées, et les yeux me font beaucoup de mal : cela me fait toujours de la peine quand je le quitte. Bonsoir, mon ami.

Lundi à 5 heures du soir.

Tendre ami, remarquez-vous une chose qui me fait bien plaisir? c'est que nos lettres, qui se croisent souvent, parlent des mêmes choses : ce hasard me plaît. Dans celle d'hier, vous me parlez de cette jeune femme de B(ourbon), moi je vous en parle aussi dans la lettre que j'avais fait mettre à la poste une heure avant. Il y a encore autre chose, à ce qu'il me semble, dont nous nous parlons mutuellement : je ne me rappelle pas à présent ce que c'est. Mon ami, et ces idées de mort depuis quatre jours seulement! elles me sont arrivées aussi. Jusque-là n'y avais pas pensé ; mais ce n'est pas un rêve, moi c'est tout éveillée ! O mon ami, elles sont trop vilaines pour un cœur qui vous aime comme fait le mien : je les chasse tant que je peux, je ne veux pas m'y livrer. Quitter un ami

pour toujours, ô mon Dieu! oh! cela fait trop de mal d'y penser.

Mon bon ami, vous avez donc bien envie de savoir qui j'aime le mieux de vous ou du *petit*[1] ? Toujours franchise et confiance entière, je vais vous dire l'état de mon cœur. Depuis mon enfance j'aime *le petit :* à quatre ans je ne savais sûrement pas pourquoi je l'aimais ; mais cependant cela existait. La preuve en est que ses chagrins m'étaient plus sensibles que les miens, que je souffrais ses petits caprices et ses petites humeurs sans jamais m'en plaindre de peur qu'il ne fût grondé, que même il me battait quelquefois, emporté par la vivacité, et que, quand on s'en apercevait, je disais, pour l'excuser, que ce n'était pas sa faute, qu'il ne l'avait pas fait exprès, et je pleurais du chagrin qu'on lui faisait à cause de moi. Nous avions une gouver-

1. Mademoiselle de Condé appelle ainsi son frère le duc de Bourbon. A propos de ce surnom du *petit,* je ne puis m'empêcher de citer ici ce paragraphe d'une lettre de la princesse, du 30 novembre 1811 : « Cela me fait souvenir de Mlle de Prulay, » qui me disait souvent : « Mais pensez donc que M. le duc de » Bourbon est votre frère aîné. » Et moi, je lui répondais : « Qu'est-ce que cela me fait ? » En effet, je ne vous en aimais » ni plus, ni moins, car l'un et l'autre m'eût été impossible, et » pour cause. » (Crétineau-Joly, *Hist. des trois derniers princes de la maison de Condé,* t. II, p. 477.)

nante qui avait plus de faible pour moi que pour lui, et qui me gâtait : je me souviens parfaitement que je lui savais mauvais gré de ne pas mieux aimer le *petit*. Quand le *petit* me marquait de l'amitié, qu'il me caressait, je me sentais toute contente. Mon ami, j'appelle tout cela aimer. Depuis ce temps, que je me rappelle parfaitement, j'ai toujours été la même pour lui, et lui m'a toujours aimée aussi, et ne m'a plus battue. Il s'est marié à quatorze ans[1], et a été son maître à quinze. Je suis restée dans le couvent jusqu'à[2] douze ans : après cette époque, les plaisirs, la mauvaise compagnie, ses courses perpétuelles, rien ne lui a fait oublier sa *bonne*. Toujours il est venu chez elle fort souvent, et

1. Ces mariages précoces étaient assez fréquents dans l'ancienne France. « On voit très-souvent, écrit Biarnoy de Merville, » des père et mère marier une fille à douze, à treize ans ; et un » garçon à quatorze ans ; cela dépend de la convenance qu'on » trouve dans de pareils mariages, et des raisons de famille. » (*Traité des majoritez coutumières*, 1749, pp. 5, 6.) — Le duc de Bourbon épousa Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans (1770) ; ce mariage donna lieu à l'opéra-comique de Laujon, intitulé : *L'Amoureux de quinze ans.*

2. Dans l'édition de 1834, publiée par Ballanche, il y a *pendant* au lieu de *jusqu'à*. *Pendant* doit être une faute de lecture ou d'impression. Je garde *jusqu'à*, et me conforme ici à l'édition de M. de la Gervaisais. Conf. la présente lettre ci-après, p. 64.

avec l'air du plaisir, quoiqu'il n'y trouvât jamais aucune espèce de ce qu'on appelle amusement; jamais il ne s'est démenti pour elle un instant. Il aime à la voir, il l'embrasse de tout son cœur, il lui trouve des qualités qu'il aime; elle est même aimable, selon lui; il ferait beaucoup pour elle dans des occasions importantes, il aime à s'occuper d'elle quand il ne la voit pas: voilà comme il est pour moi. Ensuite il est bon, réellement très-bon, très-franc. Mon ami, d'après tout cela, je l'aime bien tendrement, ce *petit;* les sacrifices pour lui ne me coûteraient rien, mais ceux que je lui ferais, je les ferais de même à mon ami. Il m'aime bien, mon ami! il m'aime plus que ne le fait[1] le *petit;* mais le pauvre *petit* m'aime autant qu'il peut aimer, et je trouve qu'il y a du mérite, d'après le genre de vie qu'il a mené dès sa jeunesse. O mon ami! je vous aime cependant bien! Avec vous ma sensibilité se développe tout à son aise, je vous la montre tout entière; avec le *petit,* ce n'est pas de même: comme il n'en a pas autant que moi, je ne lui en montre qu'une partie, et cependant je l'aime à la folie aussi. Mon bon ami, tenez, ma franchise fait que je ne puis bien décider la question que

1. 1re édit. *ne fait.*

vous me faites : vous valez mieux que *le petit,* mais ce n'est pas sa faute s'il vaut moins que vous ; il a été très-mal élevé, et il aurait mieux valu pour lui qu'il ne le fût pas du tout. Il a été jeté dans le monde à quinze ans : tout cela n'est pas sa faute ; et moi je l'admire d'être comme il est. Mon ami, peut-être cependant que c'est vous que j'aime mieux ! oh ! en vérité, je n'en sais rien, j'aurais peur de mentir en décidant cela. Si jamais *le petit* changeait pour moi, je serais au désespoir aussi. Mais pourquoi cette idée ne me tourmente-t-elle pas pour lui comme pour mon ami? Qu'il juge mon cœur, cet ami; peut-être il le fera mieux que moi. Mon bon ami, voilà un grand article pour ne rien dire du tout. Quand je l'ai commencé, je ne savais pas par où il finirait ; j'ai voulu seulement vous dire bien franchement tout ce que mon cœur sentait. Oh ! oui, votre *bonne* vous aime bien vivement ! Mon ami, partagez donc mon plaisir quand je dis cela ; je vous en prie en grâce.

A minuit.

J'ai été interrompue tantôt par une visite, et puis après ma Julie, dont je vous parlais l'autre

jour, et qui n'est ici que pour moi, est venue ; et puis encore une autre visite, et puis *la singulière* et *la dévote,* qui ont soupé chez moi. Elle m'aime bien, *la dévote*[1] : mon ami, vous me trouvez bonne, eh bien ! elle l'est au moins comme moi, nous avons beaucoup de rapports l'une avec l'autre ; je l'aime, cette bonne mère. Mon ami, je vous ai obéi pour la promenade, j'y ai été aujourd'hui, mais je vous avertis qu'ici je ne puis me promener seule, excepté dans mon jardin, qui est bien petit pour faire de l'exercice, et il est bien ennuyeux d'aller toujours avec *la dame* ou *l'enfant*[2] ; mais, puisque mon ami croit que cela m'est bon et que cela lui fait plaisir, je ferai souvent plusieurs tours dans mon jardin. Mon ami, je tâcherai aussi d'arranger ma mauvaise âme comme vous le voulez ; cela me coûtera beaucoup et demandera bien du travail, mais je le ferai, puisque mon ami le veut. Au

1. C'est le nom que la princesse donnait à la marquise de Vibraye. (Voyez l'édition de la Gervaisais, p. 244.)

2. La princesse désigne ainsi deux dames, probablement deux dames de sa maison. *L'enfant* était la maîtresse du mari de *la singulière* (lettre VIII, p. 76). *La dame* était probablement une dame ou demoiselle de la Roche-Lambert ; car elle portait le même nom que *l'aimable* (lettre X) et *l'aimable*, je ne puis guère en douter, était la marquise de la Roche-Lambert. (Édit. la Gervaisais, p. 238.)

surplus, je crois qu'il a raison de le vouloir: mon ami, comme vous êtes bon ! toujours vous êtes occupé de moi, vous pensez à tout ! Mais qu'est-ce que j'ai donc fait pour que vous soyez comme cela avec moi, pour que vous m'aimiez comme vous le faites ? Mon ami, j'entends bien qu'on ne me déteste pas ; mais qu'on me choisisse pour me rendre la plus heureuse personne qu'il y ait, ô Dieu ! quelle bonté ! Ne vous fâchez pas contre ma reconnaissance : je vous ai dit dans une autre lettre quel plaisir elle me faisait ; et puis n'est-elle pas fondée ? Je me trouverais très-vilaine de n'en avoir pas : mon ami le trouverait aussi, j'en suis persuadée, s'il voulait y réfléchir.

Ah ! cette petite lettre que vous me dictiez, elle m'a fait pleurer, et cependant elle m'a fait du plaisir aussi : j'ai vu que mon ami connaissait bien Dieu et sa *bonne*. Ah ! cependant vous avez eu tort de croire que je ne répondrais pas à la vilaine lettre : j'avais dit que je n'importunerais ni ne me plaindrais. Je n'appelle pas importunité une seule petite lettre, et je serais si loin de ne pas l'écrire, que (il faut dire tout à mon bon ami), quand cette idée me tracasse, ma *lettre toujours* y joue un rôle. Quant aux

plaintes, sûrement je n'en ferais pas : moi me plaindre de mon ami, qui le serait toujours d'abord, et dont *j'aurais été la bonne !* de lui, qui m'aurait rendu si heureuse ! oh ! je ne le pourrais ni ne le voudrais. Et il a bien raison, cet ami tendre de dire que ce ne serait pas par fierté ! Oh ! quel mot à employer vis-à-vis de son ami ! *Vous me supplieriez,* dites-vous ? oui, mon ami, oui, mon tendre ami, je vous supplierais, oh ! je vous supplierais de tout mon cœur de revenir à moi. Cette chanson, dont je vous parlais toujours à B(ourbon), dit :

Va, ma tendresse est si pure,
Que je croirai malgré toi,
En oubliant ton injure,
Ne rien faire que pour moi.

Je vous dirais cela, mon ami, et comme je le sentirais ! Je n'emploierais pas cependant le mot d'injure, il ne conviendrait pas à mon ami. Il n'est tenu à rien, mon ami ; il ne me doit rien ; tout ce qu'il fait pour sa *bonne,* c'est pure bonté ; c'est elle qui lui doit tout, ô tout, mon bon ami ; vous, je vous vois libre, moi enchaînée à vous, cela me fait plaisir, mon ami, bien plaisir. Vous me dites que sans cesser de m'aimer, il

serait possible que vous eussiez des torts avec moi. *Sans cesser de m'aimer,* avoir des torts! eh! les verrai-je alors, mon bon ami? oh non, jamais! votre *bonne* verra, sentira toujours le prix inestimable de votre amitié. Tant qu'elle existera, cette divine amitié, mon cœur ne sera occupé que d'elle; vous le voulez bien, n'est-ce pas, mon ami? Écoutez, j'espère n'avoir rien dit dans cette page qui puisse vous déplaire; cependant le sujet seul vous afflige, mon tendre ami, comment donc faire? Oh! j'ai peur d'être vilaine de vous en reparler sans cesse. Il craint tant de me faire de la peine, lui! et cependant je le crains aussi, et puis je vais toujours mon train. Oh! je crois que j'ai tort, tendre ami, dites-le, dites-le à votre *bonne;* oh! elle vous aime bien, votre *bonne,* de tout son cœur! Et comme vous l'aimez, vous! O bon ami! vous la rendez trop *heureuse.*

Mardi, 9 heures du matin.

Bonjour, mon bon ami, j'ai repensé à ce que je vous ai écrit sur *le petit* et sur vous, et il m'est venu une crainte qui peut-être elle-même vous déplaira. Je veux toujours le dire à mon ami, au risque d'en être grondée. Je crains que

vous ne soyez pas assez persuadé de ma franchise dans ma réponse à votre question. Mon bon ami, je vous ai montré le fond de mon cœur autant que je l'ai pu ; je vous ai prouvé que je n'y voyais pas bien clair moi-même, ce qui est très-vrai, et je n'ai pas eu la moindre intention de ne pas parler vrai à mon ami. Quant à la réponse que je vous ai faite à B(ourbon), elle venait, je crois, d'embarras. Mon ami se souvient que je ne lui disais pas encore beaucoup *je vous aime,* et qu'il fallait pour ainsi dire qu'il l'exigeât ; et cependant, comme le mot était dans mon cœur ! combien de fois je le répétais seule chez moi, en pensant à mon ami ! Et ce mot d'ami, que vous avez eu tant de peine à me faire prononcer, combien de fois déjà je l'avais eu sur la langue ! J'étais étonnée qu'il ne me fût pas encore échappé ; tout cela se présentait à moi naturellement d'après ce que je sentais pour mon ami ; et puis, quand il voulait l'entendre, je m'y refusais. C'était bien vilain à moi ; mais mon ami est si bon qu'il m'a passé tout cela. Pour en revenir à ma réponse de B(ourbon), au sujet du *petit,* il me semble que je vous la fis par embarras de vous avouer que je vous aimais autant que lui. Mon ami, pardon

d'avoir pu craindre un moment que vous soupçonniez votre *bonne* de fausseté ; mais, écoutez, ne lui en voulez pas, je vous prie; tout ce qu'elle fait, mon ami, tout ce qu'elle dit a pour base la tendresse la plus réelle ; ne doutez jamais de cela, ô tendre ami, car c'est bien vrai, bien vrai. Cependant, si je vous impatiente, si quelque chose vous fait faire la grimace dans cette lettre, mon bon ami, ne vous gênez pas avec votre *bonne,* vous savez bien que d'être grondée ne lui fait plus une vilaine peine. Mon tendre ami, oh ! je vous aime bien, je suis contente quand j'ai dit cela.

Mardi soir.

Mon ami, mon pauvre esprit vous demande pardon de ses distractions. Je croyais vous avoir répondu au sujet de mon adresse ; l'ancienne me parviendrait sûrement toujours ; mais j'ai pensé hier seulement que peut-être sans S. A. S[1]., une lettre pourrait aller à une demoiselle de Condé, que je ne connais pas, pour qui j'en reçois souvent. Il serait possible qu'elle reçût aussi des miennes ; cependant je

1. Son Altesse Sérénissime.

ne me suis jamais aperçue d'en avoir perdu. Quant à mes gens, c'est fort égal qu'ils voient ou non sur une enveloppe A. S. Ainsi, mon ami, faites ce que vous voudrez sur cela. Je pense, toute réflexion faite, qu'il vaut mieux ne pas vous servir de vos armes; je ne me sers pas non plus des miennes : j'ai acheté aussi un cachet à C(hantilly). Voyez, mon ami, combien en voilà long sans nous avoir dit un seul petit mot d'amitié; rien ne me gêne tant que de vous parler d'autres choses. Mon bon ami, qu'est-ce donc que ce vilain côté de votre cœur? Oh! moi, je le vois bon, bien entièrement bon pour votre *Nina;* c'est un reste de vos vilaines idées qui vous fait voir comme cela : oh ! qu'elles s'en aillent tout à fait, car elles n'ont aucun fondement. Mon ami, ne croyez jamais que je vous soupçonne de n'être pas franc avec votre *bonne,* eh! mon Dieu, qui pourrait vous porter à ne pas l'être? Mon ami, je ne crois pas même cela possible. Ne croyez pas non plus que je vous sache mauvais gré de cette légère crainte : ne viens-je pas d'avoir la même au sujet de ma réponse sur le *petit?* Mon ami l'excusera bien, j'espère; et moi je ne vois, dans tout ce que me dit mon ami, que tendresse et bonté extrême,

et mon cœur jouit et est heureux : la seule chose qui le tourmente quelquefois, c'est ma maudite crainte ; mais je me la suis forgée moi-même ; jamais mon ami n'y a donné lieu, bien au contraire : ainsi moi seule cause ma peine, et tout mon bonheur vient de mon ami. Oh ! quelle bienheureuse idée ! comme elle est douce au cœur qui vous aime ! Bonsoir, tendre ami.

Mercredi, 11 heures du matin.

Mon ami, je vous remercie de ne pas chercher à m'ôter la confiance que j'ai dans ce Dieu que j'aime ; je serai[1] bien aise si un jour vous l'aimiez aussi, car on y trouve du bonheur. Je n'ai jamais varié dans mes idées sur lui, et je l'en remercie tous les jours. J'ai quitté ma tante fort jeune, et j'avais pour elle tendresse extrême, crainte, respect, estime, reconnaissance et confiance : à douze ans, tous ces sentiments existaient dans mon cœur ; je ne les ai distingués que depuis, mais je les éprouvais tous pour elle. A mon départ de Tours, elle me

1. Régulièrement il faudrait *serais*. La comparaison des deux éditions précédentes me fait penser que cette petite faute se trouvait dans l'original ; à la ligne suivante, on lit *aimez* dans la 1re édition.

prévint en peu de mots sur la manière de penser des personnes du monde, et me recommanda de ne jamais oublier mon Dieu. J'arrivai dans une société fort différente de celle que je quittais : tout ce que je vis, tout ce que j'entendis sur cet article ne m'ébranla pas un instant; j'étais fort enfant même pour mon âge, et je ne savais ce que c'était que de réfléchir. Mais ma tante avait parlé, je conservais ses paroles dans mon cœur, elles y étaient gravées profondément, et n'en ont jamais été effacées. Mon ami, je me trouverais malheureuse si jamais je changeais, oh! bien malheureuse, c'est très-vrai! Ainsi j'ai raison de remercier mon ami de n'en avoir pas le désir. Il m'affligerait trop cruellement s'il l'avait; cependant j'espère, oui, mon ami, j'espère que je n'y céderais pas, malgré mon extrême faiblesse. Mon ami, je viens de pleurer en vous parlant de ma tante; il y a quatorze ans qu'elle est morte, et je ne puis prononcer son nom sans verser des larmes. Mon ami, oh! je l'aimais bien! et je l'aime encore, quoiqu'elle n'existe plus. Il faudra bien que je vous la nomme quelquefois, c'est un besoin pour mon cœur. Je ne vous en ai parlé, je crois, qu'une fois à B(ourbon); mon ami, je ne l'osais

pas, je n'étais pas encore si sûre de votre persuasion intime de ma tendresse pour vous et je craignais d'y nuire. Mon ami je vous dis tout, et j'y trouve du plaisir; mon cœur est à son aise avec vous, cela vient de ce qu'il vous aime.

Mon ami, je ne sais pourquoi voilà que tout à coup je pense à cette femme que vous avez tant aimée[1] pendant quelque temps : est-ce qu'elle a cessé aussi promptement de vous aimer? J'ai peur qu'elle n'ait été bien malheureuse, cette pauvre femme !

Bon ami, pendant que je vous écris, j'ai là ma petite bergère à côté de moi; elle passe toute la matinée ici, cette pauvre petite, elle vient m'embrasser ou me baiser les mains à chaque instant, elle dit qu'elle m'aime à la folie, parce que je suis bonne et que je donne du pain à son papa. Je viens de lui dire qu'elle avait l'air de m'aimer encore plus qu'elle ne faisait il y a quatre mois, et que je voudrais en savoir la raison ; elle m'a répondu : *Oh ! dame,*

1. La Gervaisais a comme oublié plus tard ce sentiment que sa franchise ne lui avait pas permis de cacher à Mademoiselle de Condé, car il écrit, en 1834: « Ainsi les deux âmes, » *l'une et l'autre pour la première fois*, l'une d'entre elles pour » la seule fois, se mirent à aimer ». (Édit. Ball. app. p. 27.)

quatre mois, cela fait bien des jours, et voilà pourquoi je vous aime plus. Et puis elle m'a tendu ses petits bras, en ajoutant: *Baise-moi donc, mademoiselle.* J'ai compris qu'elle voulait dire que de jour en jour elle s'attachait plus à moi, et je conte cela à mon ami, parce que cela lui fait plaisir qu'on aime sa *bonne :* il l'aime tant, lui ! O mon ami, comme vous êtes loin d'ici ! Pourquoi donc sommes-nous placés comme cela, en nous aimant comme nous nous aimons ?

Mercredi soir.

Mon tendre ami, j'aime bien votre idée des Gardes ; il est sûr que vous seriez plus à Paris ; mais *le bon,* oh ! *le bon* ne voudra pas s'en mêler et trouvera mauvais, s'il sait que je fais des démarches pour cela, je crois en être sûre. C'est bien triste cependant, que positivement parce que je vous aime, je ne puisse vous être bonne à rien. Mais si je le contrarie, si je lui donne de l'humeur, j'en ai une peur que je ne puis exprimer : il n'y aurait pas de moyens alors qu'il n'employât, ou plutôt qu'on ne lui fît employer pour rompre notre liaison. Je ne crains rien pour mon cœur, mon ami ; il n'y a pas de puis-

sance humaine qui puisse le faire changer; mais s'il ne pouvait plus vous parler, s'il ne pouvait plus se montrer à vous, ô mon bon ami! que deviendrait votre *bonne?* Oh! pourquoi ne pouvez-vous pas être présenté? Voilà bien ce qui ferait que nous pourrions nous voir plus, sans que cela parût extraordinaire. Écoutez, mon ami, *le bon* est à la campagne chez la Mme....[1] Je ne sais pas quand il viendra à Paris; j'essaierai de le tâter tout doucement sur ce que vous devinez, si je peux le voir à mon aise. Je vous dis ce *si*-là mon bon ami, parce que quand je ne le vois que des moments, je suis très-embarrassée. Je suis faite de manière qu'aussitôt que je lui parle de vous, je me mets à pleurer, et, s'il faut reparaître tout de suite en société, j'ai des yeux rouges et enflés qui font événement. Mon ami, je verrai donc s'il est possible d'amener *le bon* à ce que nous désirons; mais vous voyez que cela ne peut pas aller aussi promptement que vous le désirez: j'en suis bien fâchée, mon ami; mais je connais *le bon*. Si vous saviez comme il

1. Probablement la princesse douairière de Monaco, née comtesse de Brignole-Sales. Elle devint, plus tard (1808), la femme légitime du prince de Condé; elle mourut en 1813.

est mystérieux sur les petites choses et comme il croit toujours que tout doit les découvrir. Ainsi jugez combien il doit plus craindre quand il s'agit de choses intéressantes. Mon ami, je vous aime de tout mon cœur, il y a longtemps que je ne vous l'ai dit. Cela n'ennuie pas mon ami que je le lui répète souvent ; oh ! non, je n'ai pas peur que céla l'ennuie, j'éprouve tant de bonheur quand il me le dit, lui ! mon ami. J'écris bien mal ; n'avez-vous pas trop de peine à me lire ? mandez-le-moi, parce que j'y prendrais garde. Je tâcherai d'avoir du papier plus fin : il est sûr que celui-ci est bien épais. Mon ami, je suis à Paris pour tout ce mois-ci et le commencement de l'autre ; après j'irai à Fontainebleau ou à R(ambouillet), je ne sais pas encore lequel des deux ; et puis à C(hantilly), pour jusqu'à la fin de décembre. Allez-vous toujours à Saint-Malo et à Nantes? Dites-moi quand et comment vous resterez dans ces deux endroits, afin que je m'arrange pour mes lettres. Bonsoir, mon ami, mon bien bon ami : quoique éloignée de vous, votre *bonne* ne vous quitte presque jamais ; toujours vous êtes présent à son esprit. Vous êtes bon, mon ami, d'aimer les lettres de votre *bonne* et d'en être si content. Oh! c'est

que vous m'aimez bien, oh ! oui, bien; et moi donc, tendre ami !

Jeudi, 5 heures du soir.

O mon ami, ce matin votre père est venu me voir; cela m'a causé une émotion terrible : je crois cependant l'avoir cachée de manière à ce qu'il ne s'en soit pas aperçu. J'ai été fort circonspecte avec lui, ne sachant pas à quoi vous étiez positivement décidé sur notre confidence : d'ailleurs, comme ce n'est pas à moi à la lui faire, je ne pouvais me conduire autrement. Je lui ai beaucoup parlé de sa santé, et puis, comme il y aurait eu de l'affectation à ne rien dire de vous, j'ai parlé du peu de bien que les eaux vous avaient fait éprouver. Il s'est fort étendu sur la délicatesse de votre constitution, et sur l'effet que vous avaient causé les douches; il m'a dit qu'il vous était resté un agacement de nerfs qui faisait que vous aviez de la peine à écrire. Et puis, mon ami, je mérite bien que vous me grondiez : je n'ai pas fait ce que vous m'aviez dit pour votre pièce. Il m'en a parlé, m'a demandé comment je l'avais trouvée; j'ai dit : charmante, je vous assure. Il m'a répondu : Oh ! c'est que vous avez tant de bonté. — Mais, ai-je

ajouté, je n'ai pas été seule de mon avis ; il me semble que généralement on en a été content. Et j'étais si troublée intérieurement, et j'avais tant de peur d'en avoir l'air, que je n'ai pas songé du tout à dire : *je la lui ai demandée,* etc., comme vous me l'aviez recommandé il y a quelque temps. Mon ami, est-ce que vous ne vous interrompez pas pour lever les épaules, et dire : Elle est insupportable ? Oh ! vous auriez raison, mon bon ami ; tout autre le trouverait : mais vous êtes si indulgent pour votre pauvre *bonne.* Mon tendre ami, quoi que vous fassiez, mon cœur est à vous ; il y sera toujours, toujours. Celui de mon ami est à moi aussi : je suis heureuse !

Jeudi soir.

Oh ! les petites maisons des vignes[1], tendre ami ! je suis bien sûre que vous ne doutez pas du bonheur que j'y éprouverais ; mais moi qui vois toujours tant d'impossibilités ! oh ! vraiment, j'en vois bien à cela ; c'est bien vrai, je l'avoue humblement. Comme je méprise le monde en général, et comme je tiens à ses préjugés !

1. Voyez plus haut, lettre V, p. 17.

Mon bon ami, je n'entends rien à ma manière d'être. J'en reviendrai toujours à dire que vous êtes bien bon, bien bon de m'aimer, faite comme je suis, et de m'aimer tant encore. O tendre ami ! rien de ce que vous me dites ne me tracasse ; partout je vois votre tendre amitié. Comme ce sentiment est dominant en vous, mon ami ! et mon bonheur n'est pas un songe !

Vendredi soir.

Mon bon ami, comment voudriez-vous que j'avouasse à l'univers ma tendresse pour vous ? L'ai-je pu seulement pour madame D*** ? Et puis, mon ami, je ne suis pas bien persuadée non plus que cela prît la tournure que vous dites. O mon ami ! je suis bien faible, vous avez bien raison de le croire ; et cette nécessité que je vois partout par faiblesse, je crois, et à laquelle je me soumets cependant avec courage ! d'honneur, je m'y perds, mon bon ami. Oh ! je ne vois dans moi qu'une chose bien claire, c'est ma tendresse pour mon ami. Si vous pouviez lire dans mon cœur ! si vous saviez comme il est toujours, toujours occupé de vous ! Je tâche cependant de suivre vos conseils pour ma mauvaise âme, je vous assure que j'y travaille avec application,

mais cela me donne bien de la peine. Oh ! quel plaisir quand je suis seule ! Mon ami, je vous aime de tout mon cœur, que[1] je suis contente de vous en voir bien persuadé ! Je le suis bien aussi de votre amitié, moi, tendre ami ! Et vous, vous n'avez plus du tout vos vilaines craintes, j'espère ? Je voudrais que mon bon ami n'eût jamais la moindre idée qui le tracassât. Je crois que je vous ai mandé cela une fois, que je voudrais que tout le bonheur fût entièrement pour vous, et que puisqu'il existait en tout des peines et des contrariétés, je les voudrais éprouver moi seule. Sûrement je vous l'ai écrit déjà, mon ami, car mon cœur est plein de ce désir ! Mon bon ami, vous croyez bien cela, n'est-ce pas ? mais vous ne le souhaitez pas ; vous aimez votre *bonne* autant qu'elle vous aime. Oh ! comme vous m'aimez, mon ami !

Samedi, 9 heures du matin.

Mon ami, je vous remercie de trouver bon que je ne réponde pas exactement à tout ce qu'il y a dans vos lettres. Vous voyez bien que je ne le peux pas, les miennes étant moins lon-

1. 1re édit. *comme.*

gues que les vôtres, et je ne peux guère les allonger, n'osant pas en faire partir plus souvent. Cependant, si je puis avoir du papier de la grandeur et de la finesse du vôtre, ce sera un moyen. J'irai moi-même un de ces jours chez un marchand sous le prétexte d'acheter une écritoire ou des portefeuilles, et, une fois là, je verrai tous les papiers, et j'en achèterai à ma fantaisie. Comme cela il n'y aura aucune[1] affectation ; au lieu que je craindrais qu'il n'y en eût à donner la commission de m'acheter du papier de soie à lettres, puisque ce n'est guère l'usage de s'en servir. Mon ami, votre *bonne* est bien craintive. Écoutez une vilaine chose : il y a des moments où je tremble que cela ne vous impatiente et ne vous dégoûte d'elle ; il y en a d'autres où je ne le crois pas du tout : d'après cette alternative, mon ami, je vous dis peut-être quelquefois une chose, et un moment après le contraire ; et cependant dans tous les moments je suis franche et confiante avec mon ami. Oh ! ce qui ne varie pas, par exemple, c'est le sentiment de ma vive tendresse pour lui, c'est la certitude de celle qu'il a pour moi en ce mo-

1. 1re édit. *nulle*.

ment-ci (pardon, pardon, mon ami, de ces trois derniers mots); c'est la reconnaissance extrême que j'en ai, et le vif désir de ne jamais lui déplaire. Oh! comme tout cela est fortement dans mon cœur! Eh bien! en disant et sentant tout cela, je viens de mettre un *moment-ci* qui lui déplaira à cet ami. Je ne sais ce que je fais. Oh! défendez-moi donc mon ami, de vous affliger; ne me permettez pas un mot sur mes vilaines idées, à moins que vous ne m'en parliez le premier. Vous ne le feriez pas souvent, et peut-être vous oublieriez qu'elles existent, et vous n'auriez pas du tout de chagrin, et votre *bonne* n'aurait pas celui de vous en causer, en laissant parler son cœur trop librement; sur cet article seulement, elle le ferait taire devant vous. Peut-être aussi tout ce que je vous dis là vous déplaît, mon bon ami; mais vous n'en voudrez pas à votre *bonne*. Oh! répondez-lui à tout cela, je vous en prie, vous lui ferez bien plaisir.

Samedi soir.

Bonsoir, tendre ami; j'espère demain avoir une lettre. Je ferai mettre celle-ci à la poste pour qu'elle parte lundi. J'en donnerai en même temps

trois ou quatre autres, et tout cela quand le jour tombera, mais avant le moment de la lumière, afin que mes gens aient moins de tentation de lire mes adresses. Je trouve cela furieusement fin pour moi. A propos, mon ami, *la fine* n'est pas venue chez moi depuis que je suis à Paris. L'autre jour, en allant à pied voir le fils du *petit,* je l'ai vue à sa fenêtre; je lui ai dit des bonjours et des politesses. J'ai moins de peur qu'elle ne parle depuis que j'ai songé que, d'après le projet qu'elle a pour sa fille, il est de son intérêt d'être bien dans mon esprit, même le projet effectué. Mais je crains le retour de son mari, qui a moins de suite qu'elle dans ses idées, et par conséquent plus d'indiscrétion et de légèreté. Ai-je tort ou raison, mon ami? Ni *la dame* ni *l'enfant*[1] n'ont prononcé votre nom devant moi depuis mon retour de B(ourbon). Quand vous serez ici, j'ignore la conduite qu'elles tiendront; je crains fort la dernière. Je sais positivement qu'elle a des liaisons intimes avec le mari de *la singulière,* qui est l'étourderie et la légèreté même. Je me reproche de vous dire cela; cependant, comme ce n'est pas là ce qui l'ébruitera,

1. *Voyez* ci-dessus note 2, p. 57.

j'ai cru pouvoir dire à mon ami la vraie raison qui me fait plus craindre *l'enfant*. Mon ami, malgré tout cela, je suis heureuse de vous aimer, et de l'être par vous. Oh ! ne plaignez pas votre *bonne*, votre *Nina :* ces deux noms vous disent assez tout mon bonheur.

Dimanche matin.

J'ai voulu, hier au soir, garder une petite place pour dire encore aujourd'hui un mot à mon ami. Oh ! c'est aujourd'hui que peut-être je recevrai une bonne lettre ! Comme cette attente est douce ! Mon bon ami, ne vous lassez pas de m'entendre vous répéter bien souvent que je vous aime de tout mon cœur. Je suis si heureuse et si contente quand je vous dis cela ! et puis vous, vous l'êtes aussi, car vous me l'avez dit. Mon bon ami, rien ne me fait de peine dans vos lettres, croyez bien cela. Tout m'y prouve combien je suis aimée de vous : jugez donc comme elles me rendent heureuse ! Oh ! je les aime à la folie, ces bonnes lettres ! Dites bien à votre oncle que vous faites le bonheur de votre *bonne*. Il est bon aussi, cela lui fera plaisir. A propos, mon ami, j'ai oublié, dans le petit plan de mon cabinet, de placer au-dessus du secrétaire le portrait de

ma mère, et au-dessus de la petite commode celui du *petit*. Je l'aime bien ce pauvre *petit!* oh ! oui, je l'aime bien ! Et mon ami donc !... je dis aussi : oh ! je l'aime bien ! je le dis de tout mon cœur, bien de tout mon cœur, tendre ami.

IX

Lundi, 18 septembre 1786, 11 heures du matin.

Mon bon ami, elle n'est pas venue hier, cette bonne lettre que j'attendais. Peut-être cela fait-il une différence de les mettre à la poste à Bain ou à Rennes, mais aujourd'hui lundi, oh! elle viendra! votre *bonne* sera heureuse, bien heureuse. Tendre ami, comme elle vous aime cette *bonne!* et elle a raison de vous aimer. Oh! écoutez comme elle a été bête hier, *la bonne;* ce qu'elle a souffert un moment de sa bêtise n'est pas concevable. *Le petit* avait dîné chez moi, et, en s'en allant sur les six heures, il me dit qu'il irait peut-être à la seconde pièce des Français dans ma loge. J'avais eu le projet de ne pas sortir de la journée; mais celui du *petit* changea les miens; et, pour le voir ce moment-là de plus, j'accédai à y aller. Je demandai mes chevaux pour sept heures, et dans l'intervalle j'achevai une lettre commencée. Pendant ce temps-là, m'arriva la visite d'une grand'tante à moi; je fus obligée de la faire attendre pour achever

mes lettres, et surtout la vôtre, qu'il fallait mettre à la poste ce jour-là nécessairement; je me pressai beaucoup, et j'oubliai de mettre sur votre adresse: off. des C(arabiniers). En sortant, je donnai mes lettres à mon valet de chambre, en lui disant de les faire mettre à la poste tout de suite. Ce ne fut que dans la rue du Bac que je me rappelai mon étourderie; j'hésitai un moment sur ce que je devais faire; je voyais cette lettre partie, je la voyais dans les mains du père; mon ami, il me prit un chaud dans le dos dont vous n'avez pas d'idée; enfin je trouvai un moyen, ce fut de renvoyer chez moi sur-le-champ un de mes gens pour me rapporter mes lettres, sous le prétexte d'avoir mal mis une adresse que j'avais oubliée, et dont je me ressouvenais alors. En arrivant dans ma loge, je demandai à l'ouvreuse de l'encre, et quand mes lettres arrivèrent, je raccommodai effectivement votre adresse, mais non sans quelque peine pour me cacher de *l'enfant* qui voulait les remettre elle-même hors de la loge, et que je n'en prisse pas la peine, etc. Heureusement je me suis sauvée de tout cela. Mais, mon ami, quelle peur j'ai eue! et j'avais bien raison, car positivement dans cette lettre il y est parlé des Gardes.

Mon ami, je suis singulière quand j'aime bien; c'est alors que je suis cent fois plus bête et plus gauche ; et vous pardonnez tout, et cela ne vous dégoûte pas de votre *bonne*. O bon ami ! ne vous lassez jamais d'être bon avec elle, je vous en conjure ; d'autres peut-être pourraient vous aimer autant qu'elle ; mais pas plus, oh ! c'est impossible, bien impossible ! Mon ami, je mens ; je ne suis pas bien persuadée qu'on puisse vous aimer même autant que je vous aime, mon cœur se refuse à cette conviction ; je sens bien qu'elle n'est pas en lui.

J'ignore encore quand *le bon* vient à Paris ; je voudrais qu'il se prêtât à votre idée des Gardes ; je la trouve bonne, bien bonne, mon ami, et je vous remercie de l'avoir eue. Oh ! si *le bon* voulait ! s'il pouvait comprendre que ce serait avantageux pour moi, en mettant même à part mon plaisir et mon bonheur ; certainement il paraîtrait bien moins extraordinaire que vous fussiez à Paris ayant des raisons d'y être, et que je vous y visse comme un autre, que d'y venir on ne sait pourquoi ; d'autant plus qu'en y restant peu, nous aurions l'air d'être plus empressés de nous voir, que cela serait plus souvent et sûrement moins ouver-

tement, ce qui naturellement doit donner plus de soupçons. O mon ami, vraiment j'en suis bien occupée de votre séjour ici ! nous aurons des moments de bonheur, oh ! d'un bien grand bonheur ! mais ce ne sera pas tous les jours, et nous ne pourrons pas nous écrire étant dans le même lieu. Jamais de bonheur parfait, mon ami, jamais, et pour personne, puisqu'il n'existe pas pour nous. Je m'afflige de cette persuasion plus pour vous que pour moi. Oh ! c'est vrai cela, tendre ami ! Je vous aime tant, je suis si reconnaissante ! Oh ! comme je le suis de ce : *j'aime bien ma bonne,* comme mon cœur s'épanouit en lisant cela ! comme les larmes m'en viennent aux yeux ! Je les aime bien ces larmes-là, elles font bien plaisir, mon ami, oh ! bien.

Tâchez donc de ne pas rêver à ma mort, cela vous fait mal, tendre ami. Je n'ose pas vous dire que depuis quelques jours je suis poursuivie de cette idée. Oh ! je serais fâchée qu'elle se réalisât, à cause de vous savoir le plus malheureux *Friendman*. Mon ami, vous me troublez horriblement quand vous parlez de cela. Oh ! il faudrait supporter la vie, il le faudrait : votre *bonne,* dans cette lettre que vous avez rêvée,

vous en prierait : elle vous dirait : Vivez pour être bon et faire du bien à vos semblables, pour leur donner des consolations dans leurs peines, et les secourir dans leurs maux ; vous leur devez cela, vous le devez au Dieu qui vous a fait naître pour être bon et vertueux : vivez pour penser à *la bonne* qui vous a tant aimé, son souvenir vous sera doux. Ce Dieu qu'elle a aimé ne l'aura pas fait naître et mourir pour rentrer dans le néant, il saura récompenser la bonté que vous aimiez en elle, ayez cette conviction, elle adoucira l'amertume de sa perte. Mon ami, voilà ce que je vous dirais, il me le semble au moins. Mon bon ami, ferai-je mal ? M'en voudriez-vous. Mon ami, oh ! ne songez pas à cela, n'y songez pas si vous le pouvez cependant.

Lundi soir.

Elle n'est pas venue, mon ami, cette lettre si chère à mon cœur ; je n'en ai pas une vilaine peine, soyez tranquille, mais je l'attendais avec tant de plaisir ! je m'étais promis le bonheur aujourd'hui, et j'en suis privée ; cela fait toujours un peu de tristesse ; mon ami le permet, n'est-ce pas ? il n'aura pas de chagrin, car je n'en ai pas eu un véritable. Tendre ami, j'ai

été voir *Nina* tantôt : et me voilà avec mes yeux rouges et enflés, et un grand mal de tête, à force d'avoir pleuré. Écoutez, dans un moment où son cœur jouit du bonheur de revoir Germeuil, sans que sa raison soit encore revenue, elle lui dit : Quel nom vous donnerai-je ! — *Mon ami ! — Oh ! oui, mon ami !* Oh ! quelle impression cela me fait ! Nina et son ami parlent comme nous ! c'est qu'ils s'aiment bien ! O tendre ami ! dans un autre endroit, Nina dit à une bonne femme qui prend soin d'elle : « *Bonne, je ne me souviens jamais de votre autre nom ! — Élise. — Élise ? oh ! j'aime mieux le premier*[1] *!* » Tendre ami, et tout de suite je sens augmenter mon intérêt pour Nina, je lui sais bon gré d'aimer le nom que me donne mon ami. Vous comprenez bien tout cela, n'est-

1. Voici le passage exact :

NINA, *à Élise*

Ah ! te voilà... Bonne ! J'oublie toujours ton autre nom.

ÉLISE.

Élise.

NINA.

J'aime mieux le premier.

ÉLISE, *avec affection.*

Et moi ?...

(*Nina ou la folle par amour*, 1786, pp. 17, 18.)

ce pas ? Vous l'aimez si tendrement votre pauvre *bonne*.

Mon ami, vous avez donc eu un moment l'envie d'être un grand homme ? Oh ! vous avez raison de croire que ce qui plaît le plus au cœur de votre *Nina,* c'est la bonté, et puis un peu de tendresse pour elle. Il me semble que, pour devenir un grand homme, il faut que les circonstances s'y prêtent ; autrement on s'arrange pour cela ; les occasions pour faire briller ses grands talents n'arrivent point, et voilà le grand homme manqué ; il n'en est pas de même pour l'homme bon et sensible. Tendre ami, vous êtes cet homme-là, et c'est vous que j'aime. Ne vous reprochez pas, je vous en prie, ces moments de découragement, de dégoût de notre correspondance ; mon bon ami, ils ont si peu duré ! Et puis, toutes ces inquiétudes ne viennent que de votre amitié pour votre *bonne*. O Dieu ! pouvez-vous reprocher la moindre chose à votre cœur ? Songez donc, mon ami, qu'il fait mon bonheur ; vous le songez quelquefois, mais pas assez souvent. Dans un autre endroit de votre lettre, vous me dites que cela vous fait plaisir d'imaginer que personne ne pourrait aimer votre *bonne* plus que vous ne faites, ni

par conséquent la rendre plus heureuse ; c'était bien cela, mon ami ; mais, après, vous ajoutez que peut-être vous appréciez trop votre cœur, et que je vous le dirai. Oh ! comment pourrai-je vous dire cela, mon bon ami ! Au contraire, vous ne l'appréciez pas ordinairement ce qu'il vaut, votre bon cœur, que j'aime tant, et qui m'aime si bien ! Rapportez-vous-en là-dessus à votre *bonne,* et soyez heureux quand vous faites son bonheur. Mon bon ami, je vous remercie de vous être interrompu à cette phrase qui avait du rapport à ce que l'on pouvait me dire de vous. Oh ! vous êtes bon, bien bon d'avoir tant de confiance en moi ; tendre ami, je vous promets de la mériter toujours par celle que j'aurai en vous ; elle sera sans bornes, soyez-en bien sûr. Si vous aviez continué votre phrase je n'aurais pas été fâchée ; mais cela m'a fait un bien grand plaisir, mon ami, que vous l'ayez trouvée inutile. Au surplus, je n'ai rien à vous dire là-dessus ; personne ne m'a parlé de vous ; mais si on m'en parlait, si on voulait vous nuire dans mon esprit, oh, l'on ne parviendrait pas à me détacher de mon ami ! Et ce : *J'aime bien ma bonne,* est-ce qu'il n'est pas gravé dans *mon* cœur ? C'est mon ami qui dit cela ; et que

peut l'univers contre ce seul mot ! rien, oh ! rien du tout. Tant que mon ami le dira, ce mot que j'aime tant, sa *bonne* sera heureuse, bien heureuse. Il est bien bon cet ami, de parler comme il fait sur les préjugés de sa *Nina ;* il est bien vrai qu'elle en a, et beaucoup ; vous dites que peut-être vous en avez aussi, que vous n'en êtes pas sûr ; je ne crois pas qu'ils existent en vous comme ils existent en moi, tendre ami ; ils troublent notre bonheur, ou du moins ils mettent des obstacles à son entière perfection ; et cependant je ne sais pas bien si j'ai tort de les avoir ; d'après cela, jugez de l'empire et de la force qu'ils ont acquis sur moi. Tendre ami, vous le voyez, votre *bonne* est bien franche. Oh ! cependant comme elle les aimerait, ces petites maisons ! mais à ses yeux l'impossibilité est totale ; elle s'en afflige, elle s'en affligeait déjà à B(ourbon). Vous le savez bien ; mais c'est encore plus votre bonheur qu'elle regrette que le sien propre. Mon ami, votre *Nina* est faite comme cela ; de même elle jouit plus délicieusement aussi de celui que vous éprouvez; ce n'est point à elle qu'elle pense en vous aimant ; l'idée qu'elle rend son ami heureux l'occupe constamment, et elle en jouit avec transport ; je ne sais

pas si je me fais bien entendre, il me semble cependant que je devrais bien exprimer ce que mon cœur sent si fortement.

Mon ami, vous me dites que vous trouvez les raisons de mes craintes très-sensées, mais que mon esprit les généralise trop ; peut-être avais-je eu ce tort-là jusqu'à mon voyage de B(ourbon) ; mais je vous ai connu et j'ai cru aux exceptions, en m'applaudissant de n'avoir trouvé personne qui m'y ait fait croire plus tôt ! si je n'y avais pas cru, mon ami, me serais-je livrée, comme j'ai fait, au sentiment que vous m'inspiriez? vous l'aurais-je fait connaître avec autant de confiance ? Tendre ami, ces craintes qui vous font de la peine ne sont que l'impression des idées qui ont occupé longtemps mon esprit. Il est vrai que cette impression m'agite et me tourmente quelquefois ; mais c'est que maintenant, c'est mon cœur, et qui pense, et qui sent ; et il est bien sensible, mon ami, le cœur de votre *bonne ;* il faut peu de chose pour le tracasser. Bonsoir, mon bon ami, mon bien bon ami ; vous savez comme *Nina* vous aime.

Êtes-vous content de ce papier ? il me paraît comme le vôtre. J'ai été l'acheter chez ce mon*sieur dont* je vous ai parlé ; il voulait à toute

force m'en vendre du petit, j'ai eu mille peines à lui faire entendre que je le voulais de cette taille-là; cela m'impatientait à cause de *l'aimable* et de *l'enfant* qui étaient avec moi : mon ami, je vous remercie de m'avoir donné l'idée de ce papier, cela fait que mes lettres seront plus longues. Ah! pendant que j'y pense, il faut que je vous dise que je serais bien embarrassée de ne pas faire partir mes lettres de C(hantilly), quand j'y suis. La poste y étant, cela paraîtrait, je crois, extraordinaire chez moi, à Paris, si j'y envoyais mes lettres; mon ami, si vous parlez à votre père, ne sera-ce pas égal alors qu'elles soient timbrées de C(hantilly)? Tendre ami, je vous aime de tout mon cœur; je veux encore vous le dire.

Mardi, midi.

Oui, mon ami, j'aime à vous répéter que je vous aime; c'est si vrai! et vous, c'est bien vrai aussi que vous m'aimez, oh! bien vrai! Les conseils que vous me donnez sur ma manière d'être dans le monde, sont bien difficiles à suivre, mon ami, oh! bien difficiles pour un cœur comme le mien : cependant, je vous promets de faire ce que vous voulez; ce qui me rendra pos-

sible d'avoir l'air de ne pas penser à vous, c'est que précisément il me faudra y penser sans cesse. Bon ami, il faut que je vous quitte déjà; c'est pour m'occuper d'affaires de R*** : que cela m'impatiente ! A ce soir, mon bien tendre ami !

Mardi soir.

Oh ! je l'ai reçue, mon ami, la voilà à côté de moi, cette bonne lettre de celui que j'aime : elle m'a fait bien plaisir ; comme vous aimez votre *bonne,* tendre ami ! oh ! qu'elle soit reconnaissante tout à son aise, je vous en prie ; elle ne peut pas ne pas l'être, cela lui serait impossible.

Mon ami, mon cœur a été tout ému en lisant votre petite prière. Oh ! quel contentement j'aurais si vous veniez à connaître et à aimer mon Dieu ! Vous qui aimez tant la bonté, quel bonheur vous trouveriez à adorer la sienne ! Vous savez bien, mon ami, que votre *bonne* est convaincue qu'elle en a souvent éprouvé des effets ; oh ! c'est vrai que je le crois : d'autres fois il a permis que je fusse affligée ; mais jamais je n'en ai murmuré : ma reconnaissance envers lui était trop profondément gravée dans mon cœur.

Mon ami, quand vous me grondez, est-ce que

je vous en aime moins ? Quelquefois à B(ourbon) vous me faisiez de la peine en m'aimant aussi, bon ami ; mais pouvais-je vous en savoir mauvais gré, et ma reconnaissance de votre tendresse, dont vous me donniez tant de preuves, pouvait-elle en être altérée ? Bien plus, mon ami, vous savez, si jamais vous changiez pour moi, ce que je serais toujours pour vous. Eh bien ! et pour mon Dieu, je serais plus exigeante, et je l'accuserais quand tout n'irait pas au gré de mes désirs ! O bon ami ! sachons bien connaître et apprécier ses bienfaits. Ne croyez pas que votre *bonne* manque à le remercier pour vous : bon ami, qui ne savait pas parler à son Dieu, et qui imagine de l'invoquer pour moi ! il faut que je vous remercie aussi : oh ! je le fais bien tendrement, je vous assure.

Mon ami, je ne comprends pas que vous soyez si étonné de mon peu d'amour-propre ; mais je comprends encore moins comment vous pouvez me trouver si *sublime,* comme vous dites ; c'est que c'est vous qui l'êtes par votre bonté et votre indulgence ; je vous assure que je le pense, tendre ami. Quant à moi, je ne puis me voir comme vous me voyez ; vous avez raison de dire que je suis incorrigible là-dessus ;

vous croyez que c'est ma modestie qui entretient les craintes qui vous affligent, cela peut être ; mais cette modestie me paraît tellement fondée ! Mon ami, comment faire ? Vous voudriez m'entendre dire que je ne les ai plus du tout, ces vilaines craintes : je voudrais le pouvoir; mais mentir à mon ami, c'est plus impossible que tout; tendre ami, n'ayez pas de chagrin, votre *Nina* vous en conjure.

Mon bon ami, vous dites que j'aime bien, mais que c'est pour mon bonheur, et que je ne pense pas au vôtre ; vous raccommodez cependant cette dernière phrase en ajoutant : *Ou plutôt vous êtes convaincue qu'il est heureux comme vous de sa seule amitié.* Je dis, vous *raccommodez,* parce que je trouve que cela en avait besoin. Mon ami, relisez ce que je vous ai écrit hier soir : *Mais c'est encore votre bonheur,* etc. ; et je ne vous écris que ce que je sens. Cet article de votre lettre dont je parle à présent, est rempli de choses bien tendres, que je crois bien fermement, mon ami, je vous le jure, et cependant j'ai du chagrin en le lisant, et votre *bonne* y répond sans pouvoir retenir ses larmes. Voilà qu'elle va vous affliger ; ô mon ami ! je crois en vérité que je voudrais que vous m'aimassiez un peu moins

pour que mes peines vous fussent moins sensibles. Il faut bien cependant que je vous les dise. Tendre ami, oh ! comme il faut que vous m'aimiez, pour trouver tout bien de moi, être content de tout, et même m'admirer, quand je vous aime pour *mon bonheur à moi seule, sans songer au vôtre !* sans doute il faut aimer à la fureur pour voir comme cela; mais, mon ami, voilà ce qu'il est impossible qui dure ; un tel aveuglement ne pourrait exister longtemps ; et en effet, est-ce aimer que de ne chercher que son plaisir et sa satisfaction propre ? Je ne sais quel nom donner à cela. Mais je n'ai jamais cru que ce fut là aimer. Si c'est ainsi que me voit mon ami, mon malheur est donc décidé ; bientôt l'illusion se dissipera, et la pauvre *bonne* n'inspirera plus que de l'indifférence à celui qu'elle chérit si tendrement : son sentiment aura été méconnu, et lui seul cependant existera toujours, oh ! toujours, mon ami, quoi qu'il arrive, sera-ce votre faute, si vous m'avez *mal* jugée ? Mais, mon ami, mon tendre ami, oh ! croyez, je vous en conjure, que je vous aime de toute la tendresse de mon cœur ; cela ne serait pas de la manière dont vous le dites ; non, cela ne serait pas, quoique vous vous le persuadiez dans ce

moment-ci. Mon ami, vous dites que tous les hommes n'ont qu'un but, leur bonheur; il me semble que vous devez avoir raison : cependant, moi, je n'ai jamais porté mes vues si haut, n'ayant jamais vu de gens réellement heureux, je n'ai pas cru qu'il en existât, et, comme à mon ordinaire, je me suis soumise à la nécessité de vivre sans bonheur, et me suis, je vous assure, fort peu occupée de le chercher; c'est vous qui me l'avez fait connaître, mon ami; plus j'en jouis, plus il m'est cher, et plus mon cœur désire le vôtre. Mon tendre ami! vous avez donc oublié ce que je vous disais un jour au sujet du *petit?* Que s'il était dans l'ordre des choses possibles qu'il ne pût être heureux qu'en m'éloignant de lui pour toujours et en promettant de jamais ne le revoir, je n'hésiterais pas un instant. Et mon ami croit que je n'aime que pour mon bonheur à moi! Je ne lui en veux pas, à ce bon ami; ce sont mes bêtises et mes négligences sans nombre qui font cela. Il est bien vrai; mon cœur est si rempli que mon esprit ne pense à rien, mais toujours c'est mon ami qui l'occupe ce pauvre cœur : il désire ardemment le bonheur de mon ami, plus que le sien propre, et mon esprit a le *tort de ne* pas s'occuper de chercher les moyens

de le lui procurer. En pensant à mon ami, je me dis : Oh ! que ne donnerais-je pas pour qu'il soit parfaitement heureux ! Comme je voudrais que jamais, jamais, il n'éprouvât la moindre peine ! qu'elles soient toutes pour moi ; si cela pouvait lui en épargner, je voudrais en être accablée ; si sa trop tendre amitié peut en être un sujet pour lui, oh ! qu'il m'aime moins ; de bon cœur je sacrifierais une partie de mon bonheur pour augmenter le sien : tendre ami, quand on sent tout cela est-on comme vous dites que je suis ? Encore une fois, c'est bien ma faute si vous avez ces idées qui m'affligent ; il est sûr que mon cœur seul s'occupe de vous, et que mon esprit est totalement absorbé par lui. Je cherche à me justifier, comme si mon ami me blâmait, et cependant il en est bien loin ; cela me prouve combien son sentiment pour moi est vif ; mais plus il l'est, et plus il me serait cruel de le voir finir : et cet article de sa lettre m'a fait l'impression la plus vive ; mes craintes se sont renouvelées avec force : mon ami, il m'est pénible de vous en faire l'aveu, car il vous afflige et en m'écrivant tout cela, vous étiez si loin de croire me faire de la peine, vous me marquiez tant de tendresse, que vous serez tout surpris, peut-être,

de l'impression que j'en ai reçue. Cependant, mon bon ami, n'en ayez pas trop de chagrin; votre *bonne* sait qu'il vous passe souvent des idées par la tête qui n'ont pas de durée : celle dont je m'afflige sera, j'espère, de ce nombre; elle me fait craindre que vous ne connaissiez pas bien mon cœur; mais mille fois j'ai vu que mon ami lui rendait justice, et tout ce qu'il me dit détruit cette phrase dont je m'affecte peut-être trop vivement. Tendre ami, comme vous m'êtes cher! comme vous me le serez éternellement! Oh! toujours, toujours, aimez votre *bonne,* votre *Nina!* Quelquefois, je le crois que cela sera, mon ami; oui, quelquefois je le crois. Jouissez en pensant au suprême bonheur que j'éprouve alors: ne vous occupez que de ces bons moments-là de votre *bonne*, et oubliez les mauvais qui vous affligent parce qu'ils lui sont bien cruels. Je vous dis cela, tendre ami, et je vous en parle sans cesse. Oh! comment suis-je donc faite? Je n'en sais rien, rien du tout; je suis en colère contre moi-même. Je vous quitte pour relire votre bonne lettre, mon ami; un seul mot m'afflige. Tout le reste est doux, bien doux pour mon cœur, ainsi n'ayez pas de chagrin.

Mercredi, 10 heures du matin.

Sûrement, mon tendre ami, j'ai eu bien de la peine à me séparer de vous à B(ourbon), et j'en ai toujours de l'être: vous me demandez pourquoi? Dame! mon ami, mon esprit ne lit pas dans mon cœur comme le vôtre, ainsi je vous expliquerai peut-être cela fort mal. J'avais un plaisir inexprimable à être avec vous, à vous voir seulement; j'en jouissais souvent, et la privation des choses douces au cœur est toujours pénible. Et qu'y a-t-il de plus doux que d'être près de l'objet qu'on aime, de pouvoir, à toute heure, lui marquer sa tendresse, la lui faire connaître jusque dans les plus petites choses, jouir également de la sienne, la voir, la sentir dans tous les moments! Oh! c'est bien alors que le cœur est plein de son bonheur! Être sans cesse témoin de celui de son ami! en peut-il exister de plus vif? mon ami, je ne le crois pas. Oh! quelle amertume d'y renoncer! Comment ne la pas sentir dans toute sa force! Oui, mon ami, le cœur de votre *bonne* a été déchiré en s'éloignant de vous, et, malgré tous les sujets de contentement que vous lui donnez, tant que notre séparation durera, il y existera toujours un peu de

tristesse ; cela ne vous afflige pas, n'est-ce pas, mon ami?

Mon bon ami, je me reproche toutes mes bêtises ; mais je n'en aurai de peine que selon celle qu'elles vous feront, et vous m'assurez bien que vous n'en avez guère ; ainsi soyez tranquille sur la mienne. Au reste, mon tendre ami, je vous promets de faire mon possible pour être plus attentive ; le désir de vous plaire en tout est si fort dans mon cœur ! Je tâcherai que mon esprit y veille aussi. J'ai eu tort quant au papier, à l'écriture fine, etc. ; je n'ai point d'excuse à donner là-dessus.

Quant à l'heure de me coucher, ou plutôt de m'endormir, puisque je vous écris dans mon lit, j'ai tort aussi, car il en résulte moins de plaisir pour mon ami ; mais voici ce qui m'arrive : le moment où je me trouve seule, et parfaitement sûre de l'être, je commence par l'employer à penser à mon ami, je relis quelques phrases de ses lettres, et voilà mon cœur entièrement occupé, soit par son bonheur, soit par de l'inquiétude, soit par de la tristesse, mais toujours par mon ami ; souvent, je passe un temps considérable comme cela, et il est très-tard quand je commence à écrire, surtout quand je me couche à

minuit ou une heure, ce qui m'arrive toujours quand je ne soupe pas seule avec *la dame* et *l'enfant*. Je me suis reproché quelquefois d'être comme cela, mon esprit a été jusque-là; mais je ne voyais ensuite que mes deux feuilles de papier à pouvoir remplir pour que ma lettre ne soit pas trop grosse; et l'idée de l'écriture fine, etc., ne me venant pas, je restais tranquillement dans le même état. A présent que je puis vous écrire plus longuement, que vous m'en avez donné les moyens, mon tendre ami, cela ne sera plus de même, votre *bonne* vous le promet. Mon ami, permettez-lui de vous écrire toujours le soir, je vous en prie; le matin je ne serais jamais aussi tranquille, aussi sûre de n'être pas interrompue. Je tiens à vous écrire ainsi, parce que cela paraîtrait extraordinaire chez moi, si l'on me voyait tant écrire : mes femmes de chambre qui sont à moi depuis que je suis au monde, connaissent mes goûts et savent que j'ai toujours été très-éloignée d'avoir celui-là. Mon ami, votre *bonne* ne peut se changer entièrement; souffrez-la comme elle est; ne craignez rien pour la lumière, ce sera à cause de vous que j'y prendrai garde : ainsi soyez bien tranquille, je vous en conjure, mon bon ami. Si

je remettais à vous écrire le matin, je suis sûre que je ne dormirais pas du tout, dans la crainte de m'éveiller trop tard, et de ne le pouvoir pas. Je ne dors déjà pas trop bien depuis quelque temps, quoique ma santé soit toujours bonne ; souvent à présent je ne m'endors qu'à trois, quatre, même cinq heures, et alors je ne me lève qu'à neuf heures ou neuf heures et demie ; je n'en suis pas fâchée, maintenant qu'avec ce grand papier je puis vous écrire plus longuement. Hier, je me suis couchée à près de deux heures ; j'ai relu votre lettre, mon bien tendre ami, et puis, je vous ai écrit jusqu'à trois heures et demie ; j'ai cru alors que j'allais m'endormir, jamais je ne l'ai pu qu'une heure après. Votre encre est bien à présent ; ne changez rien à votre écriture, j'y perdrais trop, à moins que cela ne vous fatigue vous-même cependant. Voilà toute l'histoire de mon coucher, mon ami ; je crois avoir répondu à tout ce que vous me dites sur ce sujet. A présent, que je vous dise que je vous aime bien, mon bon ami, oh ! j'aime à vous dire cela ; et puis, vous, vous répondez : *j'aime bien ma bonne*. Oh ! oui, aimez-la bien ; tendre ami, vous êtes bon, bien bon. O mon *Dieu !* et je vous ai affligé hier ! oh ! pardonnez

à la craintive *bonne!* vous avez son cœur, soyez-en sûr, bien sûr. Oh! comme le vôtre lui est cher!

Mercredi soir.

Mon bon ami, vous me grondez un peu aussi sur les expressions que j'emploie avec vous; vous me dites que j'ai l'air de m'en servir pour adoucir les reproches que je vous fais : des reproches? Est-ce que j'en ai eu jamais à vous faire, moi qui suis pénétrée de reconnaissance de la vive tendresse de mon ami, et de la manière si touchante dont il me la témoigne? Mon ami, il m'en coûterait beaucoup de vous parler autrement que je ne fais; c'est tout naturellement que je vous dis : *je vous prie*, *permettez-moi*, etc., etc. Ces mots viennent d'eux-mêmes au bout de ma plume, et j'en trouverais d'autres plus difficilement. Quant à mes autres phrases : *Peut-être ai-je tort*, *peut-être trouvez-vous que je n'ai pas le sens commun*, etc., je crois, mon ami, que cela vient de ce que, dans les plus petites choses, je ne suis jamais sûre d'avoir raison en ne disant pas comme vous. Si cela vous est égal, je ne me tourmenterai pas pour chercher d'autres expressions qui convien-

draient moins et à mon caractère et à ma tendre amitié : vrai, mon ami, cela me gênerait. Tendre ami, vous croyez être sûre que je suis telle que vous me voyez. Oh! je le voudrais bien être comme cela, mais je ne peux dire que cela soit : mon ami, votre cœur est si bon, si sensible, si parfait que vous devez croire que l'objet auquel il s'attache lui ressemble un peu : voilà, je crois, ce qui fait que je vous parais si parfaite; bon ami, je ne le suis pas du tout; je ne veux pas vous tromper. Mais comme je sais vous aimer, ô tendre ami, de tout mon cœur! comme j'ai du plaisir à vous dire cela! Je suis tourmentée de ce que je vous ai écrit hier. Oh! ne trouvez pas votre *bonne* insupportable, et n'ayez pas de chagrin de celui qu'elle s'est fait d'après un seul mot de votre lettre. Je ne sais pourquoi il m'a affecté comme cela, mon ami; je n'ai pas tort de m'être nommée *la craintive bonne*, ce nom-là me convient bien. Bon ami, vous m'aimez bien, oh! bien. J'aurais bien du plaisir à écrire notre histoire; vous m'aviez dit d'y travailler aussi; mais, en vérité, je ne saurais par où m'y prendre; il y a mille choses dont je ne me ressouviens pas : bon ami, ne m'en sachez pas mauvais gré. Oh! vous me di-

tes des choses bien aimables sur votre esprit; vous prétendez donc que vous n'en avez plus? Mais si vous avez acquis du génie, il me semble que vous n'avez pas perdu au change, mon bon ami.

Comme je voudrais que vous pussiez lire dans mon cœur tout ce qu'il sent pour vous! Mais je ne sais pas bien dire tout cela comme vous, mon ami. Oh! quelle différence de vos lettres aux miennes, et cependant ma tendre amitié ne cède pas à la vôtre. Mon ami, bien souvent j'ai les larmes aux yeux en vous en parlant, Oh! je vous aime de tout mon cœur, que puis-je dire de plus? Tendre ami, je ne sais ce que c'est que ces lettres du journal dont vous me parlez, je n'ai rien vu de tout cela; mais je vois qu'elles vous ont un peu fait connaître *Nina la Folle*[1], et cela me fait plaisir. Oh! oui, vous y pleureriez bien, j'en suis bien sûre, mon bon ami. Écoutez donc, moi je trouve aussi que *Nina* me ressemble un peu. Oh! dame, voilà ma modestie en défaut, n'est-il pas vrai? mais il faut bien n'être pas fausse pour être modeste : oui, je me trouve du rapport avec *Nina;* elle est

1. Voyez ci-dessus p. 13 et 84.

douce, je le suis aussi, je crois; n'est-ce pas, mon ami? Elle est bonne, son plus grand plaisir est de faire du bien à tous les bonnes gens de son village dont elle est bien aimée; j'ai aussi des bonnes gens que j'aime et qui m'aiment: enfin *Nina* a un ami, elle l'appelle comme cela, son ami: elle l'aime de tout son cœur, et lui donc! Cela me fait plaisir de ressembler à *Nina*; oh! comme cette pièce vous paraîtra délicieuse! Quel joli bonjour vous me donnez le mardi à six heures du matin, mon bien bon ami, comme il est tendre! Vous êtes heureux de trouver tout plein d'expressions comme cela qui font tant de plaisir à votre *bonne!* Elle, elle n'en trouve pas, elle dit toujours: mon ami, mon tendre ami: oh! dame, ce nom-là est si bien gravé dans son cœur! il faudrait qu'elle cherchât, elle, pour en pouvoir trouver d'autres, et elle ne cherche rien quand elle écrit à son ami. Oh! il est bien plus aimable que moi, cet ami, car il ne cherche sûrement pas non plus. Mon ami! c'est cependant un joli nom, dans le vrai. Oh! oui, il est bien doux à mon cœur, et puis vous, vous en revenez toujours à *bonne*; j'aime quand vous dites *bonne à moi*, oh! j'aime cela à la folie!. Tendre ami, ah! ne craignez rien; donnez aux termes

que j'emploie toute la force que vous voudrez, et vous ne vous exagérerez pas mes sentiments. Moi, mon ami, je ne trouve pas le temps court en ne vous voyant pas ; je suis bien aise de ce que vous arrangez cela de manière que vous êtes plus heureux que moi, et je suis bien loin d'en augurer que vous m'aimez moins : oh ! c'est bien vrai, mon bon ami, croyez votre *bonne :* mais elle a toujours un petit coin de son cœur qui est triste, et qui lui fait paraître bièn longue l'absence de son ami ; vous avez cependant raison pour votre arrivée à Paris ; il serait inutile de l'avancer. Mon ami, vous ferez bien de varier vos adresses et d'en changer quelquefois l'écriture : cela, joint à ce que votre timbre de Rennes est assez mal marqué, ne peut faire qu'un bon effet pour mes gens. Au reste, je ne suis point du tout embarrassée de vos lettres vis-à-vis d'eux ; je le suis un peu plus des miennes ; elles me paraissent plus difficiles à faire passer : cependant cela ne me tourmente pas beaucoup, de Paris surtout. Écoutez, mon tendre ami, vous me dites que vous ferez retarder de vos lettres exprès ; vous avez un bien bon motif, c'est toujours bon à vous ; mais si mon ami voulait n'en pas faire retarder beaucoup, sa

bonne aimerait mieux cela ; le voulez-vous, mon ami? Je les aime bien vos lettres ; elles me font bien plaisir, oh! bien, mon ami. Je trouve que je n'écris pas si fin que vous, cela m'impatiente, et puis, quelquefois, sans y penser, j'écarte trop mes lignes ; quand je m'en aperçois, je les rapproche. Il faudra que j'aie des plumes de corbeau ; je crois qu'on écrit plus fin avec. Oh! j'allais oublier de répondre à une de vos questions : je reçois assez de lettres à Paris pour que les vôtres ne soient pas remarquées. Mon bon ami, je suis fâchée de ce que vous vous fatiguez par toutes vos courses pour nos lettres. Mon Dieu! comment donc faire? est-ce qu'il n'y aurait pas d'autre moyen à prendre? Je viens de vous dire tout à l'heure que je désirais en recevoir toujours souvent, et puis à présent que je pense à la peine que vous vous donnez, je vous dis le contraire. Bonsoir, tendre ami, tendre ami de mon cœur ; votre *bonne* est bien heureuse d'être aimée de vous : il est vraisemblable que je ne vous écrirai pas avant demain au soir; mon bon ami, il n'est pas nécessaire de vous dire que je ne le pourrai pas ; vous connaissez bien votre *Nina ! La Nina* à vous, *la bonne* à vous, aime à dire tout cela !

Jeudi soir.

Mon ami, non, ce n'est pas un rêve que vous faites sur Dieu! oh! il existe très-certainement: que je serai heureuse quand vous y croirez tout à fait, mon ami! déjà vous l'invoquez pour les choses que vous désirez ardemment; comme vous avez raison! oh! je lui ai déjà bien parlé de vous, et je lui parle comme à vous, avec la même confiance et la même simplicité; mon ami, je le prierai bien pour notre projet, et puis je parlerai au *bon* avec plus d'assurance; mais si cela ne réussit pas, tendre ami, est-ce que vous en conclurez tout de suite qu'il n'y a pas de Dieu? Vous savez quelle confiance j'ai en vous; elle est telle, que je vous croirais presque aveuglément : en sachant que vous m'aimez, si vous me tourmentiez, si vous me causiez quelque peine, sans comprendre vos raisons d'agir ainsi, je me soumettrais à tout, et ne murmurerais pas de votre conduite; toujours je serais la même pour vous, et s'il y avait quelque changement en moi, ce ne serait que pour redoubler de soins et d'attentions pour mon ami: ce serait moi que j'accuserais des torts que vous sembleriez avoir, et jamais vous. Oh! c'est bien vrai

cela, tendre ami. Eh bien ! c'est comme cela que je suis pour Dieu, et que je voudrais que fût mon ami. Je crois son intelligence et sa bonté au-dessus de celles de tous les hommes ; aussi, ma confiance est-elle entièrement aveugle ; c'est nous plutôt que lui qui pouvons nous tromper sur les moyens de nous rendre heureux. Je lui soumets jusqu'à ma raison ; mon ami n'en est pas encore là ; mais il ne tracassera pas sa *bonne* là-dessus ; elle en aura bien de la reconnaissance. Je crois que je rabâche un peu, et que je vous ai déjà dit tout cela ; mais je pense tout haut avec mon ami, et puis il me fera taire quand il voudra, je compte là-dessus. Mais c'est que ce sujet m'intéresse beaucoup, vous devez comprendre cela, tendre ami, me voyant aussi persuadée que je le suis. Oh ! vous seriez plus heureux, si vous pensiez comme moi sur cet article ; il faut donc que je le désire, et c'est bien vivement, mon bon ami.

Je crois que *le bon* vient ces jours-ci à Paris ; je n'ose lui écrire sur notre affaire, parce qu'étant chez la Mme...[1], elle pourrait le mal conseiller. Mon ami, j'ai bien envie, oh ! bien envie de

1. La princesse de Monaco, (Voyez ci-dessus, p. 68.)

réussir, et je ne négligerai rien pour cela, je vous assure; je trouve beaucoup plus de raisons pour ce projet que contre : mon ami, oh ! quel plaisir j'aurais ! Vous ne croyez pas que *le bon* ne veut pas que nous parlions de lui, c'est pourtant vrai, et cependant j'en parle toujours, mais je trouve que nous ne pouvons faire autrement; je ne crois pas lui avoir dit que nous l'appelons *le bon* dans nos lettres; mais tâchez de m'en parler toujours sur une petite feuille volante qui ne tienne point à votre lettre, en cas qu'il marque encore de la curiosité. Mon ami, il a été bien bon pour moi dans tout ceci, je suis désolée d'en être étonnée, c'est nuire au bien que vous pensez de lui ; mon bon ami, je n'en suis pas maîtresse : quelquefois je pense tout autrement que je ne voudrais, et cela tracasse mon cœur. Mon ami, je vous aime bien tendrement (comme ce mot est souvent employé et mal senti!); moi, mon ami, je le sens dans toute son étendue. Vous croyez bien cela, n'est-ce pas? Oh! pourquoi faire cette question? Je n'en ai pas besoin; je sais que mon ami connaît bien sa *bonne*, sa *Nina;* il le lui prouve tous les jours; il est bon, mon ami : voilà mon rabâchage à moi, il arrive du bout

de ma plume sans que je le veuille ; c'est qu'il est dans mon cœur.

Mon ami, on parle beaucoup dans ce moment-ci de la revue des Carabiniers que MONSIEUR doit faire à Brunoy incessamment : ce nom, que j'entends souvent, me fait plaisir, comme cette affiche de Rennes vous en a fait ; mon ami, nous nous aimons bien. Écoutez : vous me dites toujours que vous n'avez d'autre volonté que la mienne, qu'il faut que je suive mes goûts sans craindre de vous déplaire ; eh ! mon ami, dans ces moments-là vous ne pensez qu'à votre tendresse pour moi, et pas à la mienne ; vous voyez bien que cela ne se peut pas, vous aimant comme je le fais ; ce que je peux, c'est de ne jamais croire mon ami fâché contre sa *bonne*, quand elle n'aura pu suivre ses volontés ; mais, pour ne pas s'en vouloir à elle-même, s'il y a de sa faute, ou être insensible au peu de succès des désirs de son ami, voilà ce qui ne lui est guère possible ; en y réfléchissant, est-ce que vous ne le sentez pas, tendre ami de mon cœur ? Songez donc que j'aime autant que je suis aimée, et que votre bonheur m'est aussi cher que le mien vous l'est ; ou plutôt qu'il n'en existe qu'un pour nous

deux, puisque nos deux âmes n'en font qu'une. Mon bon ami, vous me parlez du temps énorme que pourrait durer notre séparation, et vous me dites que moi je goûterais encore quelques plaisirs, mais que votre cœur serait dans l'amertume : comme ce serait impossible cela, par exemple ! Mais ce qui ne le serait peut-être pas, mon ami, ce serait que je désirasse d'être oubliée de vous : comme ces mots me coûtent à prononcer ! Cependant je le crois, oui, je le crois : si mon ami devait passer plusieurs années tourmenté et affligé à l'excès par sa tendresse pour sa *bonne*, oh ! oui, je désirerais son indifférence ; du moment qu'elle existerait, il ne serait plus malheureux : ce serait alors que mon cœur, accablé des maux les plus cruels, trouverait cependant encore quelques instants, non de bonheur, mais de soulagement, en sachant que son ami n'éprouve plus de peine, et l'aimant, lui, toujours avec autant de vivacité ! Tendre ami, comment puis-je écrire tout cela ? c'est cependant vrai ; mais quel sacrifice, grand Dieu ! et il faudrait avoir le courage d'y travailler, car le désir seul n'y suffirait pas : mon ami, comme il faut aimer pour cela ! Oh ! oui, j'aime bien, vous avez raison de le croire. Mais ces mo-

ments de désespoir dont vous me parlez, oh! jamais, jamais, je vous en conjure; je suis toute bouleversée quand j'y songe. Tendre ami, jamais! promettez-le à votre *Nina;* le voulez-vous, mon ami? Mais toutes ces vilaines suppositions que nous faisons-là n'arriveront jamais, j'espère; oh! je veux l'espérer, mon cœur en a besoin. Mon ami, parlez-vous au bon oncle de vos projets, de vos idées? Je le voudrais; peut-être verrait-il mieux que nous dans tout cela. Bonsoir, tendre, et bien tendre ami; votre *bonne*, votre *Nina* vous chérit de tout son cœur; elle ne se lassera jamais de vous le répéter.

Samedi soir.

Tendre ami, vous croyez que je me suis menti à moi-même dans une des phrases de ma dernière lettre, vous pouvez avoir raison. Cependant, je ne pense pas comme vous qu'on ne puisse pas sacrifier son bonheur, le bonheur le plus véritable, à son ami, si cela peut faire le sien. L'effort est affreux, mais plus on aime, plus je le crois possible; bon ami, votre *Nina* pense comme cela, et vous ne croirez pas être moins aimé d'elle, quoi que vous en disiez. Oh! vous

ne pouvez pas croire cela, c'est impossible, elle ne le craint pas; ô bon ami! connaissez bien son cœur; comme il est tendre! comme il vous aime! Je me désole de ne pas trouver d'expression qui puisse bien rendre à mon ami comme je suis pour lui. J'ai soin de ma mauvaise âme, je la fais paraître tant que je peux, c'est la bonne qui prend ce soin, et cela ne va pas mal. Ainsi, bon ami, soyez tranquille; soyez-le aussi sur les chagrins que je peux me faire, et n'en ayez jamais; vous ne pouvez vous les reprocher, ce n'est jamais vous qui les causez, ainsi ils ne peuvent être bien amers pour votre *bonne;* quelques moments de tristesse ou d'inquiétude, qui se dissipe bientôt, voilà tout, et qui ne l'empêche pas de sentir son bonheur d'être aimée de vous, et de vous aimer, bien tendre ami! Je vous ai dit l'heure à laquelle je me levais à présent; autrefois c'était plus tôt. Je passe assez ordinairement le matin chez moi, pas toujours seule; quelquefois *l'aimable,* ou *la singulière*, ou une autre, dont je ne crois pas vous avoir parlé, viennent me voir; je joue du clavecin en pensant à mon ami. Oh! c'est charmant, quand on est bien occupé d'une chose, le clavecin! Je dîne à deux heures avec *la dame* et *l'enfant*;

souvent *le petit* y vient avec son fils[1], ou l'un et l'autre y dînent séparément; ils s'en vont à cinq heures et demie ou six heures: je vais au spectacle ou je n'y vais pas, ou je fais quelques visites à des parents ou j'en reçois; je ne peux guère fermer ma porte à ceux-ci; quand je reste en solitude, je suis plus heureuse. Je soupe à dix heures; quand je suis seule avec *la dame* et *l'enfant,* je me couche de bonne heure; quand il y a d'autres personnes ou que je ne soupe pas chez moi, c'est plus tard. Mon ami, voilà ma vie : elle ne me convient guère; ne pouvant être avec mon ami, je voudrais être toujours seule, ou avec *le petit* et son fils, que j'aime bien, cet enfant, à cause de son père, je crois. Mais je crois qu'il faut que la mauvaise âme paraisse dans les choses que je faisais autrefois, et qu'en changeant de manière d'être, ce serait trop découvrir la bonne. Mon ami, j'ai bien répondu à tout, n'est-ce pas? Êtes-vous content? J'en ai bien envie; vous l'êtes aussi, quand je vous dis comme je vous aime: j'étais bien vilaine à B(ourbon), de ne pas vous le dire davantage. Je me reproche cela mon bon ami; vous me le disiez

1. Le duc d'Enghien, alors âgé de quatorze ans.

si bien, vous, et cela me faisait tant de plaisir! Bonsoir, tendre ami de mon cœur! Ah! aimez toujours votre *Nina*, votre tendre *Nina*.

Dimanche soir.

Mon ami! j'ai vu *le bon*, et je n'ai pu lui parler; quoique je sois persuadée que, sans explication, vous ne douteriez pas que cela m'a été impossible, puisque je ne l'ai pas fait, votre *bonne* aime mieux vous dire ce qui l'en a empêchée. *Le bon* a donc été à V(ersailles) le matin; il est venu chez moi l'après-midi, sur les cinq heures; *le petit*, son fils, le gouverneur[1] du fils et *l'enfant* y étaient; à peine était-il entré, que cette grand'tante dont je vous ai déjà parlé est arrivée; il a causé avec elle un quart d'heure, et est parti tout de suite, disant qu'il avait beaucoup d'affaires dans la soirée, et qu'il repartait le lendemain matin à six heures. Voyez, mon bon ami, comme votre *bonne* a été malheureuse; elle n'a eu que le temps de lui demander quand il reviendrait; il a dit : *La semaine prochaine*. Mon ami, est-ce ma faute? Ai-je eu tort? Je ne le crois pas : quoi qu'il en soit, je n'ai pas le cha-

1. Le comte de Virieu (*Crétineau-Joly*, t. I, p. 42).

grin de penser que mon ami en aura un bien grand de ce retard, ni qu'il envoudra à sa *bonne;* je crois trop tout ce qu'il me dit pour l'imaginer, mais cela m'a causé de la contrariété.

J'ai reçu aujourd'hui une bonne petite lettre; vous êtes bon, mon ami, de me permettre, d'après ma demande de ne plus vous parler de mes craintes : j'avais ce désir à cause de vous; mais je vois que vous aimez mieux le contraire : ainsi je continuerai à laisser parler mon cœur de tout ce qu'il sent; cette liberté est bien douce pour lui : pour qu'il en jouît véritablement, il faudrait que mon ami ne s'affligeât pas non plus pour sa *bonne;* elle le supplie de penser que le bonheur de sa *Nina* l'emporte de beaucoup sur ses peines; et peut-être est-ce le seul bonheur qu'on doive se promettre dans la vie : l'absence totale des maux et des afflictions, des inquiétudes n'existe peut-être pas; tendre ami, tout ce que votre *bonne* désire, c'est de vous voir le plus heureux possible. Non, votre tendresse et la sienne ne sont point un rêve; chassez cette idée vraiment baroque; c'est bien une réalité qu'il existe une *bonne* et un ami, qui n'ont qu'une âme, qu'un cœur, qui tous deux étaient nés l'un pour

l'autre, qui se sont rencontrés, se sont aimés presque aussitôt, et ne changeront jamais. Mon ami, cette fin-là est bien jolie ! elle fait du bien à mon cœur; le vôtre l'aime aussi, j'en suis sûre. Bon ami ! je vous plains bien d'avoir toujours l'esprit tracassé ; je vous parlerai demain du père ; ce soir, c'est bien vilain, j'ai mon envie de dormir, et je veux tâcher d'en profiter, car vraiment je dors bien mal. Bonsoir, bon, bien bon ami.

X.

Mardi soir, 26 septembre 1786.

Mon ami, il faut que je vous parle de votre père ; je voudrais bien que vous fussiez autrement ensemble, vous seriez plus heureux. Votre mère ne pourrait-elle pas travailler à cela? il me semble qu'elle est bonne et qu'elle vous aime assez. Il ne faudrait pas qu'elle parlât là-dessus tout crûment au père ; mais si, de temps en temps, elle lui parlait de vous, comme en étant contente ; si vous pouviez avoir quelques petites attentions pour lui et pour elle, qu'elle lui ferait valoir adroitement, et auxquelles elle saurait donner même plus de prix qu'elle n'en accorde en elle-même? Bon ami, je ne puis croire que votre père ne vous aime pas du tout, oh ! non, ce n'est pas votre *bonne* qui peut croire cela. Dans votre enfance, il se voyait supérieur à vous par ses lumières et ses connaissances : la supériorité sur un être quelconque plaît en général aux hommes, et l'on se défait difficilement de l'habitude d'un amour-propre satisfait :

votre esprit maintenant étonne votre père, l'humilie peut-être intérieurement, sans qu'il se l'avoue à lui-même; la crainte de sortir d'une erreur qui lui plaît fait qu'il donne d'autres dénominations à cet esprit, contre lequel le sien ne pourrait lutter : manière de voir extraordinaire, caractère contrariant et opiniâtre, vanité extrême, mépris général pour les opinions reçues (quel portrait de mon ami !). Je continuerai ce soir; il faut que je vous quitte à présent. Adieu, bon ami de mon cœur, comme cela me fait du bien de vous dire que je vous aime !

Mercredi au soir.

Bon ami, je reviens à votre père : peut-être il vous voit comme je disais ce matin ; il faut le plaindre d'être si loin de la vérité ; je suis persuadée que cela le rend malheureux, et qu'au fond de son cœur il voudrait vous aimer, et ce désir-là n'est pas de l'indifférence. Et puis, mon ami dit lui-même que, jusqu'à présent, il n'avait pas eu beaucoup de sensibilité ; cela, joint à la crainte que vous avez toujours eue de votre père, vous donne l'air froid vis-à-vis de lui. Tendre ami, examinez-vous bien, avez-vous paru quelquefois l'aimer? Si jamais il n'a vu ce sentiment

en vous, n'est-il pas excusable d'être moins tendre pour vous que pour ses autres enfants? tout le monde n'a pas le cœur d'une *bonne*, d'une *Nina :* et puis, mon ami, qui dit qu'il est soumis à quelques préjugés s'est raidi contre plusieurs. Aimer son père parce qu'on est son fils, lui en a paru un, peut-être avec raison ; mais il eût été plus heureux pour lui d'arrêter moins son esprit là-dessus, et de se livrer à l'illusion commune, si c'en est une cependant, je n'en suis pas bien sûre. Je voudrais que mon ami se mît un instant à la place de son père, qu'il sentît combien il lui est impossible, à son âge surtout, de ne pas tenir fortement à ses préjugés, à ses opinions, à ses idées, quelque fausses qu'elles puissent être, et quelque peine même qu'il puisse en éprouver. Que mon ami se suppose un fils tel que lui, ayant une manière de voir toute contraire à la sienne, ne la dissimulant jamais, paraissant extrêmement froid et peu sensible; je crois que si mon ami pouvait fixer un moment ses idées sur tout cela, il serait plus disposé à l'indulgence pour son père, que cette indulgence amènerait plus de douceur et de liant dans ses manières vis-à-vis de lui, que peut-être le père y serait sensible, et qu'il en

terait plus de bonheur pour tous deux : je aussi qu'il faudrait de la suite dans cette uite, et ne pas se rebuter si, dès les pre- s moments, elle ne produisait pas l'effet é ; d'ailleurs, je suis persuadée que cela ne ›rait peut-être pas autant à mon ami qu'il oit ; je le vois, moi, d'une grande sensibi- ι la froideur de son père, et peut-être son est-il soumis à ce que son esprit nomme ιgé. Mon ami n'a encore vraiment écouté œur que pour sa *bonne* : jusque-là, l'esprit toujours eu raison, il raisonnait sur tout, lait sur tout : mon ami avait envie d'être ble, ce désir venait de son cœur, mais l'es- ›renait toujours le dessus, et mon ami n'ai- personne, car ce n'est pas à force de rai- ement qu'on peut aimer ; il était né pour r, cet ami, et, sans le savoir, il travaillait cesse à étouffer ce penchant qui fait aujour- le bonheur de sa *Nina*. Au reste, je pense urs que votre mère pourrait beaucoup ès de votre père. Tendre ami, vous avez ι savoir de votre *bonne* ce qu'elle pensait, us ai obéi.

Vendredi, 11 heures du matin.

Bonjour, tendre ami de mon cœur ! aimez-vous toujours votre vilaine *bonne?* comme vous êtes bon d'avoir changé comme vous avez fait, pour cette pauvre madame de C(ourson?)[1] à cause de l'amitié qu'elle a témoigné avoir pour moi ! Je la verrai cet hiver, comme vous me le dites ; je ne sais pas si je pourrai l'aimer, mais sûrement je suis reconnaissante de son sentiment pour moi, et il ne me sera pas pénible de la bien traiter. Bon ami, hier un homme est venu me voir; il a resté très-longtemps, parce que, m'a-t-il dit, il se plaisait avec moi, que j'avais une bonté qui le charmait, et il s'est fort étendu sur cette bonté, et m'en a beaucoup louée ; jamais les louanges ne m'avaient fait autant de plaisir ; pendant qu'il parlait, je me disais intérieurement : C'est cette bonté que mon ami aime, et je jouissais réellement ; bon ami, je vous aime bien. Vous voulez donc me dire tout ce que vous ferez de mal ? Je ne crois pas que cet article soit jamais bien long. Vous êtes bien drôle, mon ami, de mettre de l'amour-propre à notre amitié,

1. Je hasarde cette identification à cause d'un passage de la *Vie*, t. I. 1843, p. 31.

et de vouloir qu'il n'en existe pas de semblable : pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'il y ait des gens aussi heureux que nous ? Cette amitié si tendre fait bien mon bonheur ; mais cette idée dont vous me parlez n'y ajoute rien, je vous assure : au contraire, moi je serais charmée que tout le monde fût heureux, et bien heureux. Bon ami, vous penseriez tout de même, j'en suis convaincue, si vous y réfléchissiez.

Le petit ne m'a pas prononcé votre nom depuis mon retour : il ne m'est jamais entré dans la tête que ce fût par indifférence ; je ne savais trop à quoi attribuer ce silence ; j'ai craint que vous ne lui eussiez pas plu, et j'ai observé le même silence[1] que lui. Depuis huit ou dix jours je suis parfaitement sûre que c'est son amitié qui le fait agir ; il était chez moi et polissonnait avec son fils ; ce jour-là ma mauvaise âme se conduisait mal, et je regardais les jeux assez tristement : *le petit* s'en est aperçu, s'est approché de moi, m'a fixée, a pris mes mains, et les a serrées en m'embrassant vivement, et j'ai vu ses yeux rougir, les miens se sont remplis de larmes, je me suis sauvée dans un cabinet pour me remettre

1. Le mot *silence* manque dans la 1re édition.

de l'émotion que je venais d'éprouver; si nous avions été seuls, je crois que je n'y aurais pas tenu. Mon ami, ma tendresse pour vous, celle du *petit* pour moi, la mienne pour lui, tout cela fut à la fois senti bien vivement; mon pauvre cœur en était suffoqué : je le vois bien, mon ami, *le petit* pense ce que *le bon* me disait un jour, que mon sentiment me rendrait malheureuse, d'après nos positions différentes, et il croit travailler à mon bonheur en ne m'en parlant pas; comme si de garder le silence sur son ami faisait quelque chose à la tendresse qu'on a pour lui! Enfin beaucoup de gens ont cette erreur; c'en est une aussi de croire que cette tendresse n'est pas le bonheur lui-même, surtout quand elle est réciproque; mais peut-on blâmer quelqu'un de se tromper? ce n'est pas toujours la conduite qu'il faut juger, mais le motif : comme celui du *petit* est touchant pour moi, n'est-ce pas, mon ami? Oh! je l'aime de tout mon cœur, et mon ami aussi! Tendre ami, et ma lettre de mardi, oh! j'en ai toujours bien du chagrin! consolerez-vous votre *bonne*, ou la gronderez-vous? Peut-être que mon ami fera les deux. Il est bien bon, cet ami.

Lundi soir.

Mon ami, je suis bien fâchée de n'avoir pu plier ma dernière lettre comme vous me le dites; mais l'ayant été d'une autre manière, c'était impossible ; d'ailleurs, il aurait fallu une feuille de papier plus épais, et qui fût de la même grandeur, et je n'en avais pas : j'ai pensé ne pas l'envoyer, mais je n'ai pu m'y déterminer, j'ai trop besoin que mon ami la reçoive et m'y réponde. J'ai écrit un mot à l'oncle pour le prier de ne pas faire le paquet qu'il vous enverrait trop gros (parce que je craignais qu'il ne vous écrivît en même temps une grande lettre); j'ai ajouté que je lui faisais cette demande pour que ma lettre fût moins remarquée au B(oschet)[1]; j'imagine que vous lui manderez toutes vos affaires avec vos parents.

Bon ami, soyez tranquille, je n'ai point de chagrin de ce qui s'est passé, je trouve, au contraire, que vous avez bien fait de vous confier d'abord à votre mère; mon ami me prie de l'ai-

1. Le château du Boschet, commune de Bourg-des-Comptes (Ille-et-Vilaine).

mer un peu, et il verra que sa *bonne* y était bien[1] disposée, je le lui mande dans ma dernière lettre; voilà encore un de ces rapports qui me font tant de plaisir. Vous me dites qu'elle m'admire froidement, tendre ami; je ne suis même pas bien sûre de cela; peut-être me blâme-t-elle au fond de son cœur et ne vous le dit-elle pas, de peur de vous faire de la peine; il est possible qu'elle ne soit pas convaincue de l'extrême innocence de mes sentiments pour vous, et qu'elle me désapprouve de m'y être livrée comme j'ai fait; elle ne me connaît que par vous, et elle peut croire que votre tendresse vous fait exagérer le bien que vous dites de moi. Mon ami, elle ne sait pas que *Nina,* faible dans mille choses, ne l'est pas pour elle, qu'elle sait sacrifier son bonheur, son plaisir, tout, à ce qu'elle croit son devoir; qu'elle a ses idées sur le bien et sur le mal, qu'elle est intimement persuadée qu'il faut rechercher l'un et fuir l'autre, qu'elle ne pourrait supporter les remords, et que la calomnie, (qu'elle craint cependant), lui paraît douce en comparaison.

O mon ami! comme tout ce que je vous dis là

1. *Bien* manque dans la 1re édition.

est gravé en moi ! oui, voilà les vrais sentiments de votre *bonne;* elle est bien aise de les avoir, mais n'en a pas d'amour-propre. Tout ce que je vois de bien en moi, mon ami, je me dis : C'est à ma tante que je le dois, et c'est bien mon cœur qui lui rend cet hommage : oh ! oui, c'est d'elle dont j'ai reçu les premières impressions, les premières idées, et toujours elles se sont fortifiées; mon ami, c'est vrai que vous devez l'aimer, c'est elle qui a formé votre *bonne* que vous aimez tant; oh ! aimez-la bien, je vous en prie. Je me rappelle que dans ma première enfance, à Paris, je me jetais quelquefois dans ses bras en l'appelant maman. Je n'avais jamais connu la mienne, mon ami : pourquoi aimais-je mieux ce nom que celui de *tante?* pourquoi demandais-je comme une récompense de la nommer ainsi? Je me souviens encore du vif plaisir que j'éprouvais alors, l'impression n'en est pas effacée; bon ami, expliquez cela. Je voulais parler de votre père, de votre mère, et j'ai parlé de ma tante; mais cela ne déplaît pas à mon ami, il me le dit, et j'en suis bien contente. Bon ami, je vous en remercie de tout mon cœur: je vous remercie bien aussi de votre douce lettre; mon cœur en est content, bien content, mon ami;

que le vôtre le soit aussi! il rend bien heureuse la tendre *Nina*, la *bonne* à vous, *the dear soul to you*[1] : oh! je vous aime bien tendrement, mon bon ami.

Mardi matin.

Bonjour, mon bon, mon tendre ami; savez-vous bien que j'ai eu un plaisir extrême en lisant dans votre lettre que vous aviez pleuré pour votre mère; et mon ami qui croyait n'être pas sensible! son esprit lui avait persuadé cela, je ne sais comment; il fallait qu'il eût fait des raisonnements d'une drôle de tournure; le mien ne va pas jusqu'à pouvoir les imaginer : ce n'est pas que votre esprit me déplaise au moins, mon ami; mais votre bon cœur a la préférence : oh! c'est lui que *Nina* aime par dessus tout. Bon ami, n'ayez pas de chagrin que votre père et votre mère sachent notre amitié; pour l'oncle sûrement vous êtes bien tranquille; moi, je le suis aussi sur les deux autres; n'ayant pas d'intérêt à parler, on est sûr de leur discrétion; je n'avais craint le père que pour *la fine*, et vous me rassurez là-dessus. Il était difficile, à ce que je

1. La chère âme à vous.

vois, que notre correspondance demeurât totalement inconnue à vos parents; elle aurait été plus gênée, et vous vous seriez nui dans leur esprit en leur en faisant mystère. Tendre ami, votre *bonne* désire de tout son cœur que vous soyez bien avec eux, parce qu'elle croit que cela contribuera à votre bonheur, et vous savez comme il lui est cher ! elle vous aime si bien, votre *Nina !* Encore une fois, mon ami, n'ayez nulle inquiétude d'avoir parlé, cela ne me fait pas de peine du tout : je vous ai dit hier soir, mon ami, que peut-être votre mère n'avait pas bonne opinion de moi; si cela était, ne lui en sachez pas mauvais gré; tout le monde n'est pas obligé de penser comme vous sur votre *bonne;* tendre ami, votre bon cœur l'admire plus qu'elle ne le mérite : pourquoi donc êtes-vous si bon ? Je ne sais pas comment vous pourriez montrer de mes lettres au père, car souvent j'ai parlé de lui et de l'oncle, et du *bon ;* mon ami, je crois que ce dernier serait fâché que votre père sût qu'il est instruit : mandez-moi si vous voulez que je vous envoie une lettre que vous puissiez montrer tout entière ? mais ayez soin de m'indiquer, si vous en voulez une comme cela, les choses qu'il faut dire ou taire; car peut-être ferais-je quelque

bêtise. Au reste, si vous en avez de bonnes à montrer, faites tout ce qui vous conviendra pour vous, pour être bien dans l'esprit du père; loin d'en être fâchée, j'en serai bien aise : qu'ils disent et pensent de moi tout ce qu'ils voudront; mais qu'ils rendent mon ami heureux autant qu'ils le pourront, et je les aimerai, et je serai contente, et j'aurai du plaisir à vous les voir aimer aussi. Bon ami, c'est bien vrai que votre *Nina* pense tout ce qu'elle vous dit; ainsi, ne soyez point tracassé pour elle. Si dans nos projets, nos idées, quelque chose déplaisait au père, dites que cela vient de moi : oh! je vous en prie, bien tendre ami, ne refusez pas cela à votre *bonne*, elle vous le demande en grâce, et elle aurait bien du chagrin si vous ne faisiez pas ce qu'elle veut dans cette occasion; ce qu'elle veut, entendez-vous, tendre ami de mon cœur? Adieu, mon ami; votre *bonne,* votre *Nina* veut avant de vous quitter, vous dire qu'elle vous aime; elle aime à dire cela; mon ami cela fait du bien à son cœur.

Mardi soir.

Mon ami, je suis fâchée que vous ayez eu de la peine de ce que je vous ai dit sur la présen-

tation ; c'est que je ne m'explique jamais bien; j'ai quelquefois plusieurs idées ; un mot en est le résultat, et je ne dis que ce mot comme si on pouvait deviner ce qui l'amène ; supportez votre *bonne*, mon ami, j'en reviendrai toujours à vous faire cette prière. J'ai dit : *Pourquoi n'êtes-vous pas présenté?* et non, *Pourquoi ne suis-je pas votre sœur?* parce qu'il est tout à fait impossible que je devienne votre sœur, et que pour l'autre idée, ce qui s'appelle l'impossibilité n'y est pas. Vous m'aviez dit à B(ourbon) que vous étiez étonné de ce que votre père avait dit au *bon* sur sa famille, parce qu'il n'en était pas bien sûr et que même il espérait retrouver des papiers prouvant le contraire ; d'ailleurs, il y a des gens qui, par faveur, par intrigue, par je ne sais pas quoi, ont été présentés quoiqu'ils ne fussent pas dans le cas ; voilà donc la *possibilité* établie dans ma tête, le désir y est venu parce que véritablement il serait bien plus simple aux yeux du public que je vous visse étant présenté que ne l'étant pas ; vous ayant connu à B(ourbon), il ne sera pas positivement extraordinaire que je vous voie à Paris : si l'on n'a pas de soupçons, cela passera ; mais si on en a, on n'y prendra plus garde. Nous ne recevons que les gens pr(ésentés) à la cour, il

n'y a point de preuves différentes; on ne nous est pr(ésenté) qu'après l'avoir été à la cour, voilà notre seule règle; il y a quelques exceptions, mais peu. M. de la B*** a été fort lié avec *le bon* dans sa jeunesse; quoique je le visse à C(hantilly), quand je suis entrée dans le monde, il a été fort agité si je le prierais à souper; *le bon* ne se souvenait pas si *l'étourdie*[1] l'avait prié dans le temps de ses soupers; après bien des pourparlers, j'ai pourtant fini par là; mais il ne va pas chez les autres, et cela n'a été qu'à cause de son ancienne liaison avec *le bon*. Quant à M. du G***, il est l'ami de tout le monde, il se trouve l'être de tous les P(rinces) depuis mille ans, je ne sais pas comment, et toutes les P(rincesses) le voient. *L'aimable,* je l'ai toujours vue, on ne m'en n'a pas empêchée, on disait qu'au couvent c'était sans conséquence; en en sortant, il y avait trop longtemps que j'étais liée avec elle : d'ailleurs, je l'aimais fort; mes parents l'ont connue chez moi, elle leur a plu, ils ont trouvé qu'ils pouvaient passer par dessus la règle, elle, s'appelant comme *la dame*[2] et étant liée avec moi: elle

1. Probablement la duchesse de Bourbon, belle-sœur de la Pincesse. Ce surnom lui sied bien.

2. La *Dame* et l'*Aimable* s'appelaient toutes deux la Roche-Lambert.

a fait connaissance avec les autres P(rinces), parce que madame de Montesson[1] sachant qu'elle jouait bien la comédie, a désiré l'attirer chez elle, où elle a fait connaissance avec eux. De tout cela, mon ami, il en résulte que les liaisons seules ont fait les exceptions, et la craintive *bonne* aimerait mieux qu'on ne parlât pas dans le public de sa liaison avec son ami; et elle a dit: *Pourquoi n'êtes-vous pas présenté?* ô bon ami! quelle grande explication! écoutez, elle m'a ennuyée à écrire. Ah! j'oubliais encore une chose: dans l'hiver, les P(rinces) ont un jour par semaine où ils reçoivent tous les militaires pr(ésentés) et non pr(ésentés); mais ces derniers, malgré cela, ne vont pas chez les P(rinces). Quant à la liaison avec *le petit,* mon bon ami, je la crois bien difficile; il ne vous a vu que deux jours, et il paraîtrait bien clair qu'elle n'existe que pour moi; d'ailleurs ayant tous deux une tournure très-différente, cela semblerait moins simple encore, et augmenterait, je crois, les soupçons; toujours votre *bonne* est craintive et faible, vous le voyez bien, mon ami. Oh! voilà une vilaine soirée, je n'ai rien

1. Madame de Montesson avait épousé en 1773, le duc d'Orléans, petit-fils du régent; ce prince mourut en 1785.

dit de bon à ce tendre ami que j'aime si bien; oh! comme j'attends avec impatience une lettre de lui, qui m'annonce le sort de celle que j'ai mal adressée, et puis qui m'apprenne si mon ami n'est pas un peu fâché contre sa *bonne!* c'est si vilain à elle d'avoir tort avec son ami! peut-être qu'il la grondera, elle le mérite tant! Ah! je voudrais bien savoir ce qu'il me dira, mon ami, mon bon ami de mon cœur; il sera bien bon s'il veut bien toujours aimer sa *N. F.*[1] je fais ma signature de ce chiffre.

Ce mercredi soir.

Bon ami, je verrai demain *le bon;* il mérite toujours ce nom; il y a quelques jours qu'il m'avait écrit pour me dire de donner demain à dîner à quelques personnes qu'il veut voir pour s'occuper de comédie (nous devons la jouer à C(hantilly) dans un mois); et dans ma réponse il y avait un mot de reconnaissance sur sa manière d'être avec moi; tantôt j'ai reçu encore un billet de lui, et il me dit : j'arriverai chez vous à une heure et demie pour en parler un peu, car il y a bien longtemps, n'est-ce pas? Ah! c'est vraiment

1. Initiales de *Nina Friendman*, peut-être de *Nina Folle.*

bien bon, mon ami le trouvera comme moi. Me voilà donc sûre de pouvoir parler des Gardes, je ne sais comment je m'y prendrai ; je prie bien mon Dieu pour que cette idée ne déplaise pas et ne soit pas rejetée ; mon ami le prie aussi, c'est sa tendresse pour sa *bonne* qui l'a porté à cela ; quelle jouissance pour mon cœur ! Vous voulez savoir si je pense comme Julie[1] ; non, mon ami, je crois, moi, trop fermement pour cela ; il me paraît impossible de n'avoir pas au moins quelques doutes sur l'existence de Dieu ; ce doute seul est un effet de sa bonté : je crois qu'il l'a mis dans le cœur de tous les hommes, et que celui qui se refuse à l'approfondir, et qui, au lieu de cela, cherche à l'étouffer, est subjugué par l'orgueil et ses passions, et alors ne peut être vraiment vertueux ; je sais qu'on dit que Dieu voulant que les hommes fussent bons et heureux, ne devrait pas permettre qu'il existât et des maux et des vices ; j'ignore quel motif les théologiens donnent à la conduite de Dieu, moi je l'adore en silence sans chercher à la comprendre. Je sens souvent en moi deux volontés, l'une qui me porte au bien, l'autre au mal quel-

1. L'héroïne du roman de J.-J. Rousseau, *Julie ou la nouvelle Héloïse*.

quefois ; quoique cette dernière semble plus forte, elle se soumet cependant à l'autre ; c'est ce qu'on appelle, je crois, un sacrifice, et on a plus de mérite que si l'on n'avait pas combattu; en nous laissant le choix du bien et du mal, il me semble que Dieu nous a donné un moyen de mériter davantage ; certainement vous donneriez la préférence à l'homme qui aurait travaillé pour vous avec activité, ayant la liberté de ne le pas faire, sur celui qui vous aurait rendu service sans se donner la moindre peine, et seulement parce qu'il n'aurait pu faire autrement.

Voilà que je m'embarque là d'une étrange manière ; cela ne me va pas du tout de raisonner, je n'y entends rien et mes discours pourraient fort bien faire un effet tout contraire à celui que je veux. Je dirai seulement à mon ami que toute la nature m'annonce un être infiniment puissant, que mon cœur qui se porte vers lui pour lui demander du secours dans mes peines et mes souffrances me confirme cette même puissance, que la reconnaissance que j'éprouve m'indique qu'il n'est pas en moi de croire qu'il soit forcé à me prodiguer les bienfaits que je reçois de lui : et tout cela est plus senti encore que réfléchi. Bon ami, écoutez votre cœur, c'est lui qui vous fera

bien connaître mon Dieu ; déjà vous le priez, vous le remerciez, oh ! c'est beaucoup ; ne pas continuer à vous en occuper, vouloir employer tout votre esprit à détruire tous ces bons mouvements que lui-même vous envoie, mon ami, votre *bonne* croit que cela serait mal, et elle croit aussi que le mal sera puni, malgré l'extrême bonté de Dieu, qui cependant ne doit pas nuire à sa justice ; elle doit être bien grande cette bonté qui récompense l'homme vertueux ; qu'est-ce que l'homme le plus parfait, vis-à-vis de la perfection même, vis-à-vis d'un Dieu? Bon ami, j'ai une prière à vous faire : c'est quand vous aurez de vilaines idées sur Dieu, de faire comme quand vous vous imaginez que vous n'aimez pas assez votre *Nina;* vous lui demandez de vous rassurer là-dessus, parce que vous seriez bien fâché que cela fût ; demandez aussi à Dieu qu'il rassure votre cœur qui a envie de l'aimer, et qui y trouve du bonheur. Tendre ami, n'écrivez pas à votre *bonne* quand vous ne vous en souciez pas, et ne soyez pas tracassé de ces moments de paresse : elle est si contente de votre amitié, elle se croyait si peu faite pour en inspirer une semblable, votre *Nina !* oh ! mon ami est bien bon, bien bon ; je le prie en grâce de me

permettre de lui dire cela ; je le pense et le sens si bien ! et mon ami veut que je lui dise ce que je pense ; et moi j'y trouve bien du plaisir à lui dire tout, à ce tendre *Friendman*. Mon ami, si la dernière lettre que je vous ai écrite, va vous déplaire ou vous ennuyer, en outre de ma bêtise extrême pour l'autre qui peut-être vous aura fâché, cela sera bien terrible au moins pour votre pauvre *bonne :* bon ami, pardonnez-lui ces craintes ; oh ! pardonnez-lui tout, soyez toujours bon pour votre tendre, bien tendre *Nina ;* mon ami m'a nommé comme cela, sa *Nina ;* il est bien aimable, mon ami, je l'aime de tout mon cœur ; il le sait bien ; il ne faut pas qu'il m'en soit obligé, lui ; c'est bien simple qu'on l'aime.... Oh ! je trouve que j'aurais été bien vilaine si je ne m'étais pas attachée à mon ami comme j'ai fait ; je crois que j'aurais eu mauvaise opinion de moi. Bonsoir, mon bien tendre ami !

Jeudi, 1 heure.

Mon ami, dans une demi-heure je vais parler de vous : comment prendra-t-il l'idée des Gardes ? je voudrais bien qu'il ne la rejetât pas, la *peur* que j'en ai me trouble un peu : bon ami,

votre *bonne* est comme cela, ne lui en veuillez pas ; elle sait bien que vous n'auriez pas un grand chagrin si cela ne réussissait pas, car vous le lui avez dit, mais vous en auriez un peu, et elle beaucoup. Tendre ami, je vous aime de tout mon cœur, je vais vous quitter après vous avoir dit cela, je ne veux pas que *le bon* me trouve vous écrivant, parce qu'il serait peut-être curieux ; je crois que la crainte que j'ai que l'idée des Gardes ne lui plaise pas, me fera lui dire qu'elle est de moi ; et puis, si au contraire il l'approuve, je serai fâché de n'avoir pas dit qu'elle est de vous ; je ne sais pas ce que je ferai. Bonjour, mon bien bon ami de mon cœur. Mme de C(ourson ?) sort de chez moi, j'ignorais qu'elle fût ici.

Jeudi, 3 heures du soir.

Mon ami, Dieu est bon, bien bon ! que je vous conte tout cela ! *Le bon* n'est arrivé chez moi qu'à deux heures, j'en étais tout agitée, parce que je craignais de ne plus trouver le moment de lui parler, s'il était une fois dans ses comédies qui lui tournent la tête ; en entrant, il m'a dit qu'il venait me demander conseil parce qu'il était fort embarrassé : il s'agissait de mesdames

de M., qui lui plaisent assez et qu'il a envie de prier au voyage de C(hantilly) ; et il n'ose pas, parce qu'il sait que cela déplaira à toutes les autres femmes qui y viennent : vous voyez qu'il est un peu comme votre *bonne*. Cette première phrase m'a désolée, j'ai vu qu'elle me ferait perdre le seul moment où peut-être je pourrais lui parler ; effectivement, nous avons entendu tout de suite un carrosse dans la cour ; alors il m'a dit : « Nous reparlerons de cela ; avant qu'on entre, dites-moi bien vite comment va votre cœur ? Ah ! toujours de même. — Et le sien ? — De même aussi, il m'aime bien. » Il m'a serré la main, on est entré, il a fallu se taire. Après dîner, on s'est occupé du répertoire jusqu'à sept heures ; je n'ai su ce que je disais, j'ai tout entendu de travers (mon ami, ne me grondez pas) ; on s'est moqué de moi, on en a ri ; j'ai ri aussi, la mauvaise âme a ri, ainsi vous voyez qu'elle n'a pas tant de tort. J'entends une voiture. A ce soir, tendre ami.

Jeudi soir.

Mon ami, j'avais toujours une peur terrible que *le bon* ne s'en allât avant les autres ; cependant j'avais un peu d'espérance parce qu'il m'a-

vait dit au sujet des M. : Nous en reparlerons; mais ce pouvait être un autre jour. Enfin, sur les sept heures nous sommes restés seuls; il a commencé par me reparler de son embarras, et puis il m'a dit : « Vous devriez ne pas abandonner vos connaissances de B(ourbon), cela vous serait utile pour voir davantage celui que vous aimez : je sais bien que vous aimez mieux vous voir seuls, mais ce serait cela de plus; il me semble que vous devez le désirer. — O Dieu! plus je le verrai, plus je serai contente, c'est bien sûr; mais que voulez-vous dire? — Que la société de B(ourbon) pourrait, cet hiver, arranger quelques soupers tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre : ce serait la seule manière, vu vos positions à tous deux, de pouvoir manger ensemble; il vous ferait des visites dans votre intérieur que vous préféreriez; mais se voir même avec du monde, quand on s'aime bien, c'est toujours un grand plaisir. — Oh! je le trouve bien! Mais pour tout cela il faut d'abord qu'il soit à Paris (ceci préparait les Gardes, mais je vous jure, mon ami, que je ne savais pas du tout comment j'allais y arriver). — Est-ce qu'il n'y sera pas? — J'espère qu'il y sera, mais cela ne peut jamais être bien sûr, n'ayant pas de raison de l'habiter :

oh ! s'il pouvait être dans les Gardes-Françaises au lieu d'être dans les Carabiniers, c'est là ce qui serait heureux. — Il a réfléchi un moment, et puis : — Lui avez-vous communiqué cette idée ? — Oui. — Lui plaît-elle ? — Oui (encore un moment de réflexion : oh ! comme votre *bonne* était troublée, mon ami !) — Mais elle est très-bonne cette idée (j'ai été bien fâchée alors de n'avoir pas dit qu'elle venait de vous), il faut la suivre. — Que faire pour cela ? — D'abord, vous, vous ne pouvez pas vous en mêler, cela ne serait pas convenable ; moi je crois que je le peux, cependant c'est délicat : mais... *le petit*... — Je crois qu'il vaudrait mieux que ce fût vous ; d'abord, il est impossible, si on pense mal de moi, qu'on vous soupçonne d'être d'intelligence dans tout cela ; on le supposerait plutôt du *petit* ; d'ailleurs, *le petit* ne l'a vu que deux jours, vous un mois de suite ; il est bien plus simple qu'il vous prie de vous intéresser à lui, et que vous y consentiez puisqu'il vous connaît davantage. — Vous pouvez avoir raison. » De tout cela, mon ami, il a conclu qu'il faudrait que quelqu'un de vos parents ou des amis de votre père lui parlât, à lui, *le bon,* et lui dît : Que M. de la G(ervaisais), qu'il a vu à B(ourbon), désire être placé dans les Gar-

des-Françaises, qu'il espère qu'il aura la bonté de s'intéresser pour lui ; qu'il doit lui écrire lui-même, ou son père, pour solliciter cette grâce ; qu'effectivement, vous ou le père écriviez au *bon*, qui répondrait qu'il parlera avec grand plaisir, ce qu'il ferait. J'ai pensé que vous pourriez employer M. D'*** près du *bon*. Mais surtout, mon ami, ne dites pas à votre père que *le bon* est instruit de tout ; il me l'a expressément recommandé ; en grâces, ne dites pas cela ; je crois que vous pouvez engager votre père à toutes les démarches nécessaires en disant que je les conseille, qu'il n'y a rien de plus simple, connaissant *le bon*, de vous adresser à lui pour une chose de ce genre ; que moi je ne peux guère la solliciter auprès de lui ; que tout au plus, quand M. D'*** et vous lui aurez parlé et écrit, je peux lui dire simplement que je sais, ou par vous qui m'avez écrit pour cela, ou par votre père, la demande que vous lui faites, et qu'on m'a priée de ne pas lui laisser oublier. Mais je crois que pour éloigner le père de soupçonner ce qu'on ne veut pas qu'il sache, il vaut mieux que vous lui disiez *confidemment* que je ne peux guère m'en mêler vis-à-vis du *bon ;* mais que je vous assure que rien n'est plus simple que de lui faire par-

ler par d'autres, et de lui écrire vous-même, ayant passé un mois ensemble à vous voir tous les jours. Après lui avoir persuadé tout cela, vous ou lui, (j'aimerais mieux que ce fût vous), vous détacheriez votre épître. A propos, savez-vous écrire à un P(rince)? N'allez pas faire de bêtise pour la dignité : M(onseigneur) en haut, la lettre commencée bas ; parler à la troisième personne, faire votre demande sans verbiage, dire à la fin que vous serez *pénétré* de reconnaissance ; établir dans le courant de la lettre deux ou trois A(ltesse) S(érénissime) ; finir par : Je suis avec un très-profond respect, M(onseigneur, de V(otre).... etc.

Mon ami, oh ! en voilà bien long sans vous avoir dit un seul petit mot d'amitié ; quelque plaisir que j'aie eu à vous conter tout cela, j'arrive toujours avec joie au moment de vous dire : Tendre ami, votre *bonne Nina* vous aime de tout son cœur ; je suis heureuse quand je dis cela, mon cœur est à son aise alors ! je voudrais bien que vous m'expliquassiez pourquoi je trouve plus de bonheur à dire *votre bonne*, qu'à dire *mon ami ;* je n'ai pas l'esprit de le comprendre : il est vrai que je fais cette remarque dans l'instant même, mais je sens bien que je ne me don-

rai pas la peine d'y réfléchir : qu'est-ce que ıt cela fait à notre amitié ? nous sommes bien rs de son existence ; ainsi tout cela m'est al. Bonsoir, mon bien bon ami : est-ce que us n'aimez pas bien Dieu ?

XI.

Vendredi 3 octobre.

Mon ami, et ma lettre qu'est-elle devenue? Oh! que j'ai envie de le savoir! quand me l'apprendrez-vous? Je suis toujours bien tracassée, quoique je vous en parle moins que dans mon autre lettre, et je m'en veux toujours d'avoir fait cette étourderie : j'ai un peu peur que vous ne soyez fâché contre votre *bonne*, je ne puis m'empêcher de vous dire cela, quoique je craigne aussi que cet aveu ne vous déplaise ; mais c'est que je suis si bête, qu'il me paraît impossible que je ne vous importune pas quelquefois ; et dans cette occasion-ci, vraiment j'ai bien tort : tendre ami, voulez-vous rassurer la craintive *bonne*, qui vous aime tant? Mme de C(ourson?) m'a parlé de vous, et je n'ai pas rougi ; elle m'a dit que vous lui aviez écrit, que votre lettre n'était pas signée, mais qu'à son originalité elle l'avait reconnue pour être de vous : elle m'a marqué bien de l'amitié, cette pauvre femme ; je la *trouve* bonne de m'aimer comme cela, je suis

reconnaissante, mais je ne l'aime pas encore. Mon ami, je ne comprends rien à la scène avec votre sœur aînée ; vous avez arrêté vos deux cœurs dans le beau chemin ; votre esprit est venu camper là une idée qui n'a pas le sens commun, je vous en avertis ; et puis vous, vous êtes persuadés que vous ne saviez plus ce que vous sentiez l'un pour l'autre : voilà un beau plaisir. Moi, je vous déclare que vous vous aimez tous les deux ; mais pas tant que *Friendman* et sa *bonne ;* je viens de trouver cela tout à l'heure ; vous me direz si j'ai raison. Adieu, tendre ami de mon cœur ; *Nina* n'a aucun doute sur sa tendresse ni sur la vôtre : tout cela est clair comme le jour dans son cœur.

Vendredi soir.

Mon bon ami, ces soupers dont parle le *bon* vous conviendront-ils ? dites-le moi : je me souviens que quand je vous parlai de celui dont le *bon* avait le projet au retour de B(ourbon)...., après m'avoir dit qu'il serait bien difficile que vous y fussiez, vous ajoutâtes que ce n'était pas là se voir, et vous parûtes enfin ne pas vous en soucier du tout : de manière que je ne pressai plus le *bon*, ce que j'avais fait avant de vous parler.

Mon ami, je peux vous faire cet aveu actuellement, je ne l'osai pas alors, mais vous me fîtes bien de la peine : ce projet m'avait fait un plaisir extrême ; vous voir deux ou trois heures de plus avant de vous quitter pour si longtemps, vous voir même sans pouvoir causer avec vous, me paraissait un grand bonheur ; votre froideur pour une chose à laquelle mon cœur attachait tant de prix, et dont je vous faisais part avec la joie la plus vive, me saisit à un point que je ne puis vous dire. Vous l'avouerai-je ? ma première idée fut : Ah ! il n'aime pas comme moi ! la seconde : N'importe, il m'aime cependant, ne dois-je pas être contente, et sacrifier, sans me plaindre, ce qui m'aurait fait tant de plaisir, à ce qu'il préfère ? Tout cela fut plus vite pensé, mon ami, que vous ne pouvez le lire, et je vous dis que je ne presserais plus *le bon* : j'ai été fausse avec vous ce jour-là, car je ne vous montrai point ma peine ; je me le reproche presque à présent ; cependant elle vous aurait affligé, tendre ami. Cette première idée, dont je viens de vous parler, me revint souvent et, à sa suite, les vilaines craintes qui me tourmentent beaucoup ; depuis, je l'ai perdue cette idée, mon ami ; on peut s'aimer autant et ne pas envisager toute chose l'un comme

l'autre. D'ailleurs, la différence de caractère existe toujours, quoique le cœur soit aussi sensible et donne des nuances différentes aux témoignages d'amitié, quelque égale qu'elle soit elle-même : presque toutes mes gaucheries, mes vilaines bêtises, est-ce qu'un autre que mon ami ne s'y tromperait pas quelquefois? Il y en a qui ont l'air de l'inattention, peut-être même de l'insouciance, pour ce qui lui plaît, et cependant, si je l'aimais moins, ce bon et tendre ami, tout cela ne m'arriverait pas; mais son bon cœur devine celui de sa *bonne*, de sa *Nina :* ô mon ami! comme elle vous aime, cette *Nina!* Tout cela est pour vous dire de me parler franchement sur ces soupers; je n'en aurai plus une vilaine peine, comme à B(ourbon) : en connaissant mieux le cœur de mon ami, je me suis bien reproché de de l'avoir mal jugé un instant; mais dans cet instant même, je ne vous en aimai pas moins vivement : je ne puis bien rendre tout ce qui se passa en moi ; cette première idée m'affligea ; voir manquer ce souper dont je me faisais réellement un bonheur, et que je n'avais pas douté qui vous parût de même, me causa aussi une peine très-vive, et cependant la seconde pensée, qui arriva sur-le-champ, fit que je vous le sa-

crifiai sans hésiter, et qu'au milieu de toutes mes peines, ce sacrifice me fit éprouver une sorte de plaisir, quoique lui-même fît partie de mes peines; je ne suis pas sûre de bien comprendre tout cela; mais je l'ai senti, et voilà tout ce qu'il me faut, à moi.

Samedi matin.

Mon bien tendre ami, j'ai été heureuse aujourd'hui, j'ai reçu une lettre de vous ; mais, au nom de Dieu, ne vous tourmentez donc pas comme vous faites ; tenez, votre esprit a besoin de s'occuper ; vous ne faites rien, vous ne travaillez plus du tout, parce que vous m'aimez ; et précisément à cause de cela, moi, je prie mon ami de se faire des occupations : appliquez votre esprit à toute autre chose qu'à votre *bonne*, il ne faut que votre cœur à la tendre *Nina* ; lui seul doit s'occuper d'elle ; quand votre esprit veut discuter, raisonner, analyser, donnez-lui un autre sujet, je vous demande cela en grâce, mon ami, et pour vous et pour moi. Vous me dites que vous croyez m'exagérer quelquefois vos sentiments, cela peut être ; mais quelquefois aussi vous faites le contraire : si votre esprit voulait bien ne pas se mêler de nos

affaires, tout cela n'arriverait pas; il fait trop de raisonnements sur notre amitié, et finit quelquefois par s'embrouiller un peu, tout esprit qu'il est. Écoutez, mon ami, si jamais votre pauvre *bonne* est assez malheureuse pour vous devenir indifférente, savez-vous comment vous serez? je vais vous le dire : Vous penserez très-rarement à elle ; et quand cela vous arrivera par hasard, ce sera sans émotion ni plaisir. Si vous n'avez pas encore tenu votre promesse, et que vous lui ayez tu votre changement, ses lettres que vous trouverez bien longues et bien insipides ne vous feront plus éprouver que l'ennui, vous aurez beaucoup de peine à lui répondre, vous ne le ferez pas aussi exactement, et vos lettres seront très-courtes, parce que vous n'aurez rien à lui dire. Si ce changement lui ouvre les yeux, et qu'elle vous en témoigne sa douleur, vous la verrez froidement et sans être ému, et vous finirez de combler son malheur, peut-être avec quelques mouvements d'une pitié bien différente de la sensibilité, et à laquelle jamais un cœur ne peut se méprendre : jusqu'à ce que vous vous reconnaissiez à tout cela, croyez fermement que vous aimez votre *bonne*, et que vous faites son bonheur.

Tendre ami, oh ! comment a-t-elle pu écrire ce dernier article, votre *Nina?* son cœur en est tout triste ; mon ami, elle vous aime bien tendrement ; elle ne changera jamais, oh ! jamais, c'est bien sûr. Ah ! vous l'aimez bien aussi, vous, la pauvre *bonne !* comme elle en est reconnaissante ! Bonsoir, bien tendre ami ; il est bien tard, il faut que votre *Nina* vous quitte ; c'est toujours avec peine.

Samedi soir.

Mon bon ami, je ne dirai point au *petit* que je vous aime mieux que lui ; rappelez-vous donc comme vous m'avez vue l'aimer ; cela n'a pas diminué du tout, quoique je vous aie moins parlé de lui : tendre ami, je n'ai pu encore bien distinguer quel était le premier de vous deux dans mon cœur ; tout ce que je ferais pour vous, je le ferais pour lui ; oh ! je l'aime bien, je vous assure ; si vous saviez quelle émotion j'éprouve quand je l'entends arriver chez moi ! et cependant il y vient bien souvent, et depuis bien longtemps ; toujours cela me fait la même impression, mon ami : et quand je l'entendrai lui, mon ami, que je le verrai entrer dans le cabinet de sa *bonne !* Oh ! vraiment j'ai un cœur

qui sait bien aimer, c'est vrai cela. Tendre ami, en vérité, je ne sais pas si vous vous êtes trompé ou non sur le jugement que vous portez de ma tendresse pour vous et *le petit;* mais si vous ne vous trompiez pas, je lui ferais de la peine en lui disant cela ; je suis si sûre, moi, d'être ce qu'il aime le plus véritablement au monde, *pauvre petit!* Cependant depuis que son fils commence à grandir il l'aime bien aussi ; eh bien! cela me fait un plaisir étonnant à moi, de le lui voir aimer comme cela; je l'en aime plus encore, et le petit garçon aussi. O mon ami ! je vous remercie de l'aimer *le petit;* comme vous êtes aimable pour votre *Nina*, elle sent bien vivement tout ce qu'elle vous doit, je vous assure. Vous dites qu'élevé comme *le petit*, et vous trouvant dans la même position où il a été si jeune, peut-être vous ne l'auriez pas valu ; bon ami, je parlerai franchement de vous comme de moi : dame! cela aurait pu arriver. C'est ce que je me dis bien souvent, en voyant des personnes blâmables ; peut-être si j'avais été à leur place, je ne les aurais pas values ; cependant, il m'est bien difficile de penser que vous auriez pu n'être pas bon; oh! vous l'êtes tant! Voyez donc comme vous êtes sensible : je ne puis comprendre

pourquoi vous vous étiez imaginé ne pas l'être; et cette femme et son enfant! comme vous en avez été attendri ! oh ! tout cela me fait plaisir, de mon ami; il permettra bien que je sois fière de lui, à présent. Pauvre ami, il a pensé qu'il trouverait du bonheur à en avoir, lui, des enfants ; et puis il a éloigné cette idée, à cause de sa *bonne*, qui ne peut jamais en éprouver un semblable : ô mon ami! si par la suite cette idée vous occupait fortement, si vous ne pouviez plus être heureux qu'en la voyant s'accomplir, sacrifiez-lui *Nina*, renoncez à elle, elle ne s'en plaindra pas : mon ami, mon tendre ami! ô mon Dieu ! votre *bonne* ne peut s'empêcher de pleurer en vous écrivant cela; cependant elle le pense, je crois ; oui, oh ! oui, mon ami, elle le pense. Bonsoir, bonsoir, bien tendre ami de mon cœur.

Dimanche, midi.

Bon ami, je n'ai pu continuer de vous écrire hier soir, et cela parce que ce que je disais était vrai, bien vrai ; oh! oui, le bonheur de mon ami, voilà ce qu'il faut : mais si la tendresse de sa *bonne*, et la sienne pour elle peuvent y suffire, oh! comme elle sera heureuse, la tendre *Nina !*

Bon ami, vous lui êtes bien cher à *Nina*, oh! bien. Je ne veux pas oublier de vous dire de réfléchir, avant de vous déterminer absolument sur les Gardes, au service que vous aurez à faire : les officiers mènent à Versailles le détachement destiné à monter la garde ; ils le conduisent et le ramènent à cheval ; je ne sais encore ce qu'ils ont à faire, informez-vous-en; si vos entorses vont vous gêner pour tout cela! et le père consentira-t-il? oh ! priez-le bien.

Mon ami, j'ai pensé que peut-être M. D'*** dirait qu'il faut m'employer auprès du *bon*, que ma recommandation vaudrait mieux que la sienne, etc. Répondez que non, que vous m'avez entendu dire à B(ourbon), relativement à une autre personne, que je n'avais nul crédit auprès du *bon* pour des histoires de régiment, qu'il disait que cela ne regardait pas les femmes ; ou bien donnez-lui quelque autre raison, et qu'il ne puisse pas dire, dans le monde, que j'y ai contribué : le père comprendra bien que je désire cela, surtout croyant que le *bon* ne sait rien. Mon ami, et toutes ces comédies que je vais jouer, cela va me prendre bien du temps, je ne pourrai plus vous écrire autant ; on fait tant de répétitions à C(hantilly), que non-seule-

ment on n'a pas un moment à soi, mais le soir on est bien fatigué : oh ! je ferai bien tout ce que je pourrai pour ne pas vous laisser trop manquer de lettres, mon bon ami, soyez-en bien sûr. Autrefois ces comédies ne m'ennuyaient pas, mais j'ai toujours dit qu'elles m'amusaient beaucoup plus que cela n'était, parce que *le bon* aime ce genre d'amusement à la passion, et je ne sais pourquoi il ne veut pas avouer hautement son goût ; en conséquence il a toujours dit que c'était pour moi qu'il jouait et m'a toujours demandé si cela me plaisait : si j'avais dit non, je l'aurais mis au désespoir, car il se serait cru obligé de ne pas jouer ; j'ai donc toujours dit à lui et à tout le monde que j'aimais fort à jouer la comédie. Ce n'est pas le moment où il est si bon pour moi que j'irai choisir pour le priver d'un plaisir, mon ami trouverait que sa *bonne* aurait tort ; lui et elle doivent bien de la reconnaissance au *bon*, n'est-ce pas, tendre ami? Aurai-je aujourd'hui une bonne lettre qui m'annonce le sort de la mienne et ce que mon ami pense de mon étourderie ? oh ! je le voudrais bien, mais je ne l'espère pas. Celle-ci ne répond pas exactement aux deux dernières ; mais j'ai eu d'autres choses à vous dire ; je tâcherai de répa-

rer cela. Adieu, tendre ami de mon cœur, du cœur de *Nina ;* aimez-la toujours comme vous l'aimez à présent, et soyez content de vous, parce qu'elle l'est bien de votre tendresse : jamais votre *bonne* ne changera, je ne sais pourquoi je dis cela, c'est bien inutile, mon ami en est si sûr.

Mardi soir.

Oh ! mon ami, mon bien bon ami, la lettre d'aujourd'hui, quel nom lui donnerai-je? Oh ! bonne et délicieuse à mon cœur ! celui de mon ami la remplit entièrement ; partout, partout, c'est son bon cœur qui parle ; j'ai été contente, bien contente de toutes; mais celle-ci, de quel bonheur suprême elle m'a fait jouir ! comme *Nina* a pleuré en la lisant, et comme elle était heureuse en versant ces larmes si douces ! Mon ami, et le bon oncle ? oh ! dites-lui bien que *Nina*, que la *Nina* à vous, l'aime aussi parce que vous lui êtes cher, et qu'il vous l'est : oh ! c'est vrai, que cela me le fait bien aimer ; qu'il vous écrive souvent de bonnes lettres ! les bonnes lettres font tant de bien au cœur ! Mon bon ami, et cette froide indifférence pour votre père, et la sienne pour vous, toutes ces belles décou-

vertes faites par votre esprit, que sont-elles devenues quand votre cœur seul vous a conduit? Vous aviez dit tout cela à *Nina,* et *Nina* pensait qu'elle le croyait ; et cependant quand *Nina* n'a écouté que son cœur aussi, elle n'a pu croire que le père de son ami ne l'aimât pas et qu'il ne fût pas aimé lui de son fils, de *Friendman*, si bon, si sensible, si bien fait pour trouver du bonheur à aimer. *Nina* a cru que *Friendman* s'abusait lui-même, et dans sa dernière lettre, je crois, elle le lui dit : mon ami, et j'ai eu raison. Oh ! cela me fait bien plaisir ; vous voyez bien que vous l'aimez, le père, que vous le trouvez bon, qu'il l'est en effet, et qu'il vous aime ; mon ami, je suis contente quand vous pleurez pour lui, pour votre mère ; j'aime que vous les aimiez ; ne voilà-t-il pas que je l'aime aussi le père ? Je suis sûre qu'il était malheureux, ce pauvre homme, d'être comme il était avec vous ; je sens qu'il y aurait beaucoup de choses à dire là-dessus ; mais, mon ami, ce n'est, je crois, qu'étant jeune qu'on peut plier son caractère et se soumettre à ce qu'on aime ; à l'âge de votre père ce n'est plus de même, il faut s'attendre qu'il conservera ses défauts, voyez-les avec indulgence, et soyez touché de sa tendresse qui n'en

existera pas moins. Mon ami, oh ! que je vous dise donc que je vous aime de tout mon cœur ; cela ne vous ennuie pas plus de l'entendre, que moi de le répéter ; écoutez : j'étais seule ce soir quand j'ai reçu votre lettre, à sept heures ; après il est venu du monde chez moi ; je n'écoutais qu'avec peine ce qu'on disait, j'avais envie que chacun se tût, parce qu'il me semblait que j'avais quelque chose de bien intéressant à conter ; mon ami, c'est bien drôle, je ne savais ce que c'était, et, après un peu de temps, j'ai découvert que ce que j'avais tant d'envie de dire, et qui me paraissait si pressé, c'était que mon ami était raccommodé avec son père, qu'il l'avait écrit à sa *bonne*, à sa *Nina*, qu'il l'aimait bien tendrement cette *Nina* de son cœur, etc., etc. Comment trouvez-vous cela? Moi, je n'y comprends rien ; c'est apparemment de vous aimer qui me rend comme cela, voilà tout ce que j'en sais ; mais ne me grondez pas, car la mauvaise âme a été bien après, toute la soirée ; et la bonne âme, oh ! comme elle était heureuse, elle ! toutes les deux ont marché à la fois et très-bien, je vous assure.

Bon ami, je crois qu'il ne faut pas que vous lisiez des livres sur Dieu : très-certainement

vous disputeriez contre eux, et votre esprit viendrait étouffer les bons mouvements de votre cœur, qui font tant de plaisir à votre *bonne* ; je vous l'avouerai, je ne les aime guère, ils ne touchent point mon cœur, et il me semble que Dieu ne veut que de lui. Oh ! que je suis contente de savoir que vous le priez, que vous le remerciez, et tout cela avec tant de sensibilité ! et mon ami imagine qu'il ne croit pas ! et il s'imagine cela jusqu'à ce que son esprit *comprenne* Dieu ! Mon ami, il a fait nos cœurs pour *l'aimer*, et n'a point fait nos esprits pour le *comprendre* : pourquoi a-t-il voulu que cela fût ainsi ? Votre *bonne* adore sa volonté en silence, et ne cherche point à en pénétrer les motifs ; je voudrais que mon ami fît comme cela, s'il le peut. Oh ! je l'ai bien remercié, Dieu, de tout ce que votre bonne lettre me dit ; j'aime à lui parler, je lui conte toutes mes pensées, tous mes désirs, et puis quelquefois je m'embrouille, et j'ai peur de lui mentir, ou bien de lui dire des choses qui lui déplaisent, et je finis par lui dire : « Tenez, mon Dieu, vous voyez bien mieux que moi-même tout ce qui se passe dans mon cœur, ce qu'il y a de bien et ce qu'il y a de mal ; tout ce que je vous dis est assez inutile, peut-être, puisque vous le

saviez sans cela ; mais je trouve du bonheur à vous parler ; je vous crois si bon, si bon, je l'ai éprouvé tant de fois, je sais si bien que vous écoutez favorablement ceux qui s'adressent à vous dans la simplicité de leur cœur : mon Dieu, ce que je vous demande avec le plus d'ardeur, c'est que vous souteniez ma faiblesse, afin que je ne vous abandonne jamais. » Presque toujours, voilà la fin de mes prières. J'aime à en faire aussi quelques-unes que j'ai dans un livre, je les trouve dans mon genre, je pleure en les lisant ; c'est encore une chose que j'aime bien de pleurer pour Dieu : ô mon ami ! c'est vrai qu'il existe et qu'il est bon, puisque nos cœurs nous le disent. Bonsoir, mon bien bon et bien tendre ami, oh ! oui, bien tendre ; la bonne lettre d'aujourd'hui est bien de mon ami, encore plus que les autres ; que puis-je dire de plus ? Bon ami, comme je vous aime !

Mercredi soir.

Mon ami, je suis peu tracassée pour mes lettres et je le suis encore moins à présent que vous voulez bien que je me serve souvent de l'oncle : je crois que plusieurs de mes gens ne savent pas lire ; d'ailleurs je n'ai plus quinze

ans ; il me semble qu'à mon âge, on peut écrire à un homme que l'on connaît, sans que cela soit fort extraordinaire : d'ailleurs, donnant mes lettres ouvertement, sans cachotterie, indistinctement à l'un ou à l'autre, cela doit empêcher leurs soupçons ; j'observe cependant de n'en pas donner au valet de chambre qui vous connaît, et cela n'est pas difficile, car il ne me sert guère que dans la matinée ; et c'est dans l'après-dîner que je donne mes lettres : à la vérité celui à qui je les donne les remet dans l'antichambre, à ceux de mes gens qui s'y trouvent, et sûrement à ceux de B(ourbon) comme aux autres ; je ne puis empêcher cela, mais je crois qu'ils doivent penser que je mettrais plus de mystère à une correspondance que je voudrais qui fût ignorée, et que cette manière d'agir doit arrêter leurs soupçons, s'ils sont tentés d'en avoir. Quant à la poste, avec votre manière, elle serait instruite peut-être un peu plus tard, voilà tout ; mais sûrement elle finirait également par là, j'en suis persuadée. Bon ami, votre pauvre *bonne* voudra faire ce que vous voudrez, mais le pourrait-elle dans cette occasion ? Oh ! comme cela lui serait difficile ! comme elle s'est déjà tourmentée pour cela à B(ourbon), sans pouvoir se vaincre ! Mon ami

permettez que je ne parle pas, ah ! vous me ferez bien plaisir, je compte bien sur l'attachement de cette femme, mais elle a un mari qu'elle aime beaucoup ; si elle lui confie notre secret, voilà donc quatre personnes de mon côté et trois du vôtre ; ô bon ami, ami de mon cœur ! vraiment je n'y vois pas tant d'avantage, à lui parler, et cela me tourmentera cruellement : cependant, malgré la peine que j'aurai, si mon ami le veut il faudra bien se soumettre. Je n'ai pas besoin de lui dire que je ne lui saurais pas mauvais gré d'affliger si sensiblement sa *bonne ;* elle croit qu'il voit mieux qu'elle, que ses raisons sont meilleures, et ne l'en aimera pas moins ; mais comme elle sera reconnaissante, s'il veut bien ne pas mettre sa soumission à cette épreuve ! Tendre ami, je ne puis m'empêcher de vous demander en grâce de ne pas exiger cela de moi ; cela me ferait tant de chagrin ! bon ami, le voulez-vous ? Oh ! dites que oui, je vous en supplie de tout mon cœur. Ce qui me rend plus hardie pour mes lettres, c'est ma confiance en Dieu ; mon ami y pense aussi à ce sujet, et cela m'a fait bien plaisir : oh ! je le prierai bien pour cela, et sa bonté nous sera plus favorable que les adresses de madame D'*** ne pourraient

l'être : je crois que mon ami trouvera que je parle trop longtemps sur cet article, mais il a bien fallu lui dire tout ce que je pensais. Et puis il faut qu'il trouve bon que je le prie, quand je *veux* ou ne *veux* pas une chose ; il m'est impossible d'employer ce mot avec mon ami, il n'exprimerait pas ce que je pense, puisque sa *bonne* lui est bien réellement soumise ; et lui qui veut l'être aussi ! comme si cela avait de la raison ! bon ami, heureusement pour elle, votre *Nina* n'a pas tout l'orgueil que vous semblez quelquefois vouloir lui donner, elle sait s'apprécier ; mais pour faire plaisir à son ami, elle n'obéira pas aveuglément à ses volontés, elle lui dira toujours ce qu'elle en pense, et le plaisir ou le chagrin qu'elles peuvent lui faire ; après cela ce sera vous qui déciderez : il n'y aura que le père à qui il faudra faire croire le contraire, et je vous promets même de lui paraître très-entêtée quand il s'agira de choses intéressantes. Bon ami, je viens de vous répondre sur madame D'*** comme si vous m'en pressiez beaucoup, et cependant vous êtes si bon que vous ne m'en pressez guère, point du tout même : mais vous paraissez le désirer, d'après ce que vous a dit votre père. Bon ami, j'aurais été bien aise que

vous fussiez présenté, parce qu'alors il aurait été impossible qu'on trouvât extraordinaire que vous vinssiez chez moi ; mais après vous avoir vu tout un hiver sans l'avoir été, cela serait moins intéressant à notre bonheur; je ne verrais que les voyages de C(hantilly) à gagner, et de venir chez moi les jours où je reçois tout le monde pendant quatre ou six semaines de l'hiver, et ce n'est qu'un jour par semaine ; ce dernier article, au vrai, est peu de chose, j'attache plus de prix au premier. Quant à ne nous point voir cette année, pour attendre le succès des papiers, ce n'est assurément pas mon avis; mon ami, ce succès n'est pas assez positif; il est bien vrai que plusieurs personnes ont été présentées ou par intrigue, ou par argent ; il est bien vrai aussi que le public en parle trois jours, et n'y songe plus après : mon ami paraît douter s'il est bien de donner beaucoup d'argent pour cela ; oh ! sa *bonne* en doute bien aussi, elle ne peut dire le contraire ; je crois bien qu'il n'est pas de l'exacte probité de corrompre quelqu'un pour ses intérêts; vous ne serez pas le seul, c'est vrai; mais l'usage doit-il autoriser des choses blâmables en elles-mêmes ? ce ne peut être l'avis ni de *Nina*, ni de son ami ; il doute

à présent, ce bon ami, il finirait par se faire des reproches : peut-être vois-je mal, mais je suis obligée de dire ce que je crois, quoique cela nuise au succès de ce que nous désirons. Quant à moi, mon bon ami, je ne vois pas les moyens de pouvoir vous être utile en cela, je n'imagine même pas quels ils pourraient être : je dis *moi*, cela veut dire le *bon*, car vous voyez qu'il ne veut pas que je paraisse me mêler de vous : tendre ami, je reprendrai cela demain, car il est tard ; je n'ai pas soupé chez moi aujourd'hui, et je veux tâcher de faire, si je puis, la volonté de mon ami sur mon sommeil : bonsoir, le bien bon ami de mon cœur : comme la *bonne* à vous chérit tendrement son bien-aimé *Friendman !*

Jeudi soir.

Mon ami, j'ai dit l'autre jour au *bon* que M. de N*** (qui n'est pas présenté) était venu chez moi, que j'en avais été étonnée parce qu'il ne m'en avait rien dit à B(ourbon), mais que je croyais que je le recevrais s'il revenait, afin que cela marquât moins pour vous ; alors on dirait simplement que je continue à recevoir mes connaissances de B(ourbon). Quelques personnes *peut-être* diront que j'ai tort de manquer à

l'étiquette ; moi je dirai que j'aime mieux cela que de faire des malhonnêtetés à des gens avec qui j'ai été en société pendant six semaines ; voilà tout : *le bon* m'a approuvée. Je dois voir demain les M***, je compte bien leur dire que j'ai été bien fâchée de ne m'être pas trouvée chez moi le jour que M. de N*** y est venu ; j'espère qu'elles le lui diront, et qu'il y reviendra, car j'ai craint qu'il ne crût que ma porte lui avait été fermée. Mon ami, je vous ai dit l'autre jour qu'il fallait pour les P(rinces) les mêmes preuves que pour la cour, je suis très-sûre de cela : je ne vois absolument que les voyages de C(hantilly) à gagner ; je ne vous y verrais, pas en liberté, mais je vous y verrais bon ami ; oh ! c'est toujours beaucoup. Recevant M. de N***, je serai bien moins tracassée de vous recevoir aussi cet hiver ; je crois qu'alors on aura moins de soupçons de notre liaison, quoique je vous reçoive plus souvent que lui ; il n'est pas possible que dans le nombre de ses connaissances il n'y en ait pas qui plaisent plus que d'autres : il me semble que cela ne peut paraître extraordinaire. Enfin, je veux vous voir, vous dire que je vous aime ; mon parti est bien pris là-dessus ; les raisonnements que je me fais

tendent tous à me persuader qu'il y aura moins de bavardages là-dessus que je ne le croyais, lorsque je vous ai écrit : *Pourquoi n'êtes-vous pas présenté?* Aussi mon désir n'a pas changé pour les Gardes ; vous voyez que *le bon* y est bien disposé ; mais je ne lui parlerai pas d'autres choses pour vous dans ce moment-ci : le tout est de décider votre père ; dites-lui bien que je le désire vivement; donnez-lui toutes les meilleures raisons que vous pourrez, et faites-moi parler tant que vous voudrez ; montrez-lui aussi tout ce qu'il vous plaira de mes lettres, je m'abandonne entièrement à vous pour cela. Celle que j'ai reçue avant-hier, la bonne, par excellence, était timbrée de Rennes ; parmi les autres, j'en ai eu deux, je crois, timbrées de Bain ; cela ne fera pas mal que votre père mette quelquefois l'adresse; il est bon, ce pauvre père, bien bon. Si vous n'êtes pas encore placé dans les Gardes cet hiver, ne pouvez-vous pas dire que vous êtes ici pour quelques affaires de votre père, et que sa santé ne lui permettant pas d'y venir, il vous y a envoyé à sa place? Mon ami, je me rappelle que dans une de vos lettres vous me dites que vous croyez qu'il faudra, à Paris, prendre une tout autre tournure que celle que vous avez : moi je

ne crois point cela; je pense qu'il faut savoir seulement se conformer à celle des gens avec qui l'on vit, mais sans trop s'éloigner de celle qui nous est naturelle; j'avoue à mon ami que je crois, par exemple, que s'il voulait faire l'agréable et être bien émoustillé, il aurait l'air assez gauche ; je ne sais pas si j'ai tort ou raison.

Oh ! non, je ne suis pas de l'avis de votre mariage : dans votre avant-dernière lettre, l'idée des enfants paraissait vous occuper assez fortement ; dans la supposition qu'un jour, peut-être, elle deviendrait pour vous une idée de bonheur, je vous ai répondu ce que mon cœur me dicte et me dictera toujours, que votre *bonne* saura se sacrifier pour vous voir heureux. Ce n'est point sublime, mon ami ; c'est tendre, bien tendre, comme ce que je vous avais mandé dans la lettre d'avant ; il y a des sacrifices bien cruels ; quand on aime comme *Nina*, on les fait ; je ne sais pas si on les supporte. Bon ami, vous n'avez point envie de vous marier à présent, je le sais ; mais je vais parler en supposant que cela soit possible un jour : si en vous mariant (et il faudrait que ce fût pour être heureux), votre *bonne* peut avoir la deuxième place dans

votre cœur après votre femme, mon ami, elle connaîtra encore le bonheur ; mais elle ne voudrait pas de la première ; elle est trop sûre que cela nuirait au vôtre, quoique la tendresse que vous avez pour elle fasse que vous ne pouvez maintenant vous persuader cela. Si cette première place occupée par une autre remplit tellement votre cœur qu'il n'y en ait pas de deuxième, mon ami, c'est alors que le sacrifice aura lieu ; oh ! comment puis-je écrire tout cela ?

Tendre ami, comme je vous aime ! n'ayez pas de peine de tout ce que je vous dis ; peut-être je ne m'exprime pas bien ; je ne sais pas si je rends bien tout ce que je pense, ou plutôt tout ce que mon cœur sent : votre *bonne* est si troublée, mon ami, quand elle parle sur ce sujet ! Ne prenez aussi de mes lettres que ce que vous voulez que je prenne des vôtres : il est impossible d'aimer plus que je ne vous aime : voilà qui est clair, bien clair ; il l'est autant que mon ami aime bien sa *Nina* aussi. Oh ! comme la bonne lettre le prouve ! Mon ami, j'ai eu tort de m'affliger de cet article de la dixième ; mais vous le savez bien que je suis la *craintive bonne :* je voudrais l'être moins, à cause de vous, mon bien tendre ami ; je vous en prie, en grâce, n'ayez donc

jamais de chagrin de ceux que je me fais quelquefois. Bonsoir, mon bon ami : la *bonne à vous* est contente quand elle répète qu'elle vous aime de tout son cœur.

Vendredi, 6 heures du soir.

Tendre ami, je vais fermer cette lettre, parce que je veux l'envoyer à l'oncle. Je vais demain à Fontainebleau, et j'y resterai jusqu'à dimanche, qui sera le 22, je crois ; en arrivant je tâcherai de vous en envoyer une à votre adresse ; je ne veux pas en faire partir de Fontainebleau ; cela change peut-être quelque chose aux jours, voilà pourquoi je veux mettre celle-ci à la poste aujourd'hui. Je répondrai encore à la délicieuse lettre de mon ami ; il est un peu injuste, mon ami ; il me gronde de ce que je m'intrigue de sa santé, et il me parle de la mienne sans fin et sans cesse ; je vous assure que je crois à votre franchise sur cet article ; croyez aussi à la mienne. Adieu, le bien tendre ami de mon cœur, vous faites mon bonheur, que je suis heureuse de faire le vôtre ! oh ! que cela dure toujours, toujours ! quelle délicieuse idée pour la bien tendre *Nina !* Pourquoi celle-là ne remplit-elle pas son cœur, et ne chasse-t-elle pas entière-

ment les vilaines craintes qui font de la peine à mon ami ? Bon ami, je ne veux pas oublier de vous prier encore de ne pas trop laisser raisonner votre esprit sur Dieu : votre cœur y croit, n'écoutez que lui.

XII.

Lundi, 14 octobre 1786.

Mon ami, oh ! sûrement j'ai eu tort pour l'article de votre dixième lettre : il est rempli de choses tendres pour votre bonne ; elle devait les sentir assez vivement pour ne pas aller s'affliger des deux mots que voici : *Vous aimez pour aimer et seulement pour cela : cela seul vous rend heureuse ; vous aimez bien, mais c'est pour votre bonheur, pour vous-même ; et vous ne regardez point à celui de votre ami, vous n'y pensez pas.* Voilà, mon ami, ce qui me fait tant de peine, et cependant vous ajoutez : *Ou plutôt vous êtes convaincue qu'il est heureux comme vous de sa seule amitié ; en jugeant ainsi, que son bonheur est le même que le vôtre, vous ne pensez point qu'il y ait au monde des moyens d'augmenter le sien, puisque vous êtes absorbée et tout à fait heureuse du vôtre ; et votre cœur se trompe, et il fait donc quelquefois des brèches légères au bonheur de votre ami ; tout cela vient de ce que vous êtes la plus sublime, la plus aimante des femmes,* etc., etc. Bon ami,

voilà ce qui est arrivé, j'ai bien vu que vous m'aimiez, oh ! bien tendrement ; et cette phrase soulignée, qui m'affligeait, me le prouvait cependant encore bien évidemment, puisqu'elle était précédée et suivie des témoignages de l'amitié la plus tendre : mais la *craintive bonne* a tremblé que son ami ne s'abusât lui-même sur ses sentiments pour quelqu'un à qui il disait : *Vous n'aimez que pour*, etc., etc., ou plutôt elle a craint que ses sentiments, quelque réels qu'ils fussent, ne pussent durer longtemps, si cette pensée qui faisait tant de peine à *Nina* revenait plus souvent à son ami ; *Nina* a pu le craindre en songeant à ses négligences, à son peu d'attention ; en supposant le malheur qu'elle redoutait si vivement, elle n'a point accusé son ami d'injustice, elle-même se voyait en être cause ; c'était elle qui méritait tous les reproches : pourquoi, avec un cœur aussi tendre, aussi sensible que le sien, avoir des torts qui peuvent le faire méconnaître ? Mon ami, je ne suis point méfiante ; c'est moi, moi seule que je crains, et pourtant j'ai un cœur qui sait si bien aimer mon ami ! mais il ne corrige pas mes défauts, quoique j'en aie bien le désir, mon bon ami ; et si un jour ces défauts allaient vous déplaire, ou

s'ils vous empêchaient de voir le cœur de votre *bonne* tel qu'il est ? oh ! vous le voyez bien, ce serait elle qui causerait son malheur ; et quel malheur, tendre et bon *Friendman !* Oh laissez-le-moi toujours redouter ; mon ami, peut-être cela me le fera éviter ; la peine que me font éprouver mes craintes est passagère ; elle ne m'empêche pas de sentir l'étendue de mon bonheur actuel ; c'est de mon ami que je le tiens, ce bonheur ; qu'il sente donc combien il est délicieux à mon cœur : tendre ami, je ne me lasserai pas de vous prier de ne jamais avoir du chagrin de ceux de votre *bonne ;* peut-être ils lui seront nécessaires ; peut-être sans eux elle aurait plus de torts avec son ami : oh ! si cela était, je les aimerais mes peines.

Samedi soir, à Fontainebleau.

Je ne dirai qu'un petit bonsoir aujourd'hui à mon ami : mon mal de tête est fort ; que mon ami ne s'en occupe pas ; dans deux jours je me porterai bien : je n'ai pas voulu m'endormir sans vous dire que je vous aime bien, de tout mon cœur ; *la bonne,* la *Nina* à vous, aime à vous répéter ce qu'elle sent si bien. Bonsoir, bien tendre *Friendman.*

Ce dimanche soir.

O mon ami ! comme tous les jours j'attends cette heure-ci avec impatience ! c'est la seule où je suis sûre, bien sûre, de n'être pas dérangée : je pense à mon ami en toute liberté ; la mauvaise âme n'a rien à faire, elle ne vient point troubler *la bonne* qui est toute à vous. Mon ami, je me rappelle que j'ai bien mal rendu, dans ma dernière lettre, tout ce que je pensais sur votre mariage ; sûrement je me suis bien embrouillée ; oh ! je le sens bien, je ne puis rendre clairement ce qui se passe en moi à ce sujet : bon ami, ne croyez qu'une chose, qui est bien vraie, c'est que votre *bonne* saura, saura toujours sacrifier son bonheur au vôtre ; oh ! vous le savez, mon ami, qu'elle vous aime bien votre *bonne !* A propos, pourquoi vous reprochez-vous de la reprendre, cette imparfaite *Nina*, qui a un si bon ami ! O bon ami, savez-vous bien que je le crois aussi, que dans les petites maisons des vignes je n'aurais guère été grondée ; oh ! dame, là je n'aurais été uniquement occupée que de mon ami, pour lui seul mes jours se seraient écoulés, et ils auraient été employés à l'aimer, à tâcher de lui plaire ; je n'aurais pas attendu

qu'il me dît ses volontés, j'aurais mis tous mes soins à les prévenir : plus de mauvaise âme ! plus de crainte du public ! mon ami aurait été le monde pour moi : oh ! pourquoi cela n'est-il pas ? oh ! non, mon ami vous n'auriez guère été dans le cas de gronder votre *bonne*, je le crois. Comme vous l'aimez bien votre *bonne !* pourquoi donc avez-vous écrit *qu'elle avait un cœur et vous un esprit?* et puis il me prie de dire que non ; oh ! je vous l'aurais bien dit toute seule, bien tendre ami ; oui, vous avez un cœur, un bien bon cœur ; croyez-en bien votre *Nina* puisque c'est lui qui fait son bonheur ; oh ! c'est lui qui a écrit la bonne lettre tout entière : si vous saviez comme j'en suis reconnaissante de cette bonne lettre, bon ami ! je l'ai bien été aussi de toutes les autres ; je ne croyais pas possible qu'il y en eût qui me fissent plus de plaisir, et voilà que mon ami m'en écrit une bien meilleure encore ; oh ! dame, son cœur était tout à fait plein ; tout ce qu'il sentait pour le père, pour la mère, pour l'oncle, tout cela a rejailli sur *la bonne.* Et à cause du chagrin que j'avais eu de la dixième, mon tendre ami craignait qu'il n'y eût encore quelque chose dans celle-là qui pût m'affliger ? oh ! il n'y avait rien, rien du tout,

elle est toute pleine de bonheur, la bien bonne et bien délicieuse lettre! mon ami, je vous en prie en grâce, ne craignez plus de me faire des chagrins, vous n'y pouvez rien, vous voyez que je me les fais moi toute seule; vous étiez si loin de songer que cet article pût produire l'effet qu'il a produit; bon ami, c'est moi qui vous tourmente en étant comme je suis, pardonnez-le à votre *bonne*, et ne vous inquiétez plus pour elle; c'est de tout son cœur qu'elle en prie son bien tendre ami.

Ce lundi soir.

Mon ami, il me semble que mes vilaines craintes qui m'affligent et vous aussi, viennent d'abord de ce que je vous ai mandé une fois que je croyais que difficilement un homme s'attachait et était constant: il me semble qu'elles viennent aussi de la persuasion où je suis, que je n'ai pas tout ce qu'il faut pour vaincre les obstacles que je trouve à la durée de cet attachement; c'est à cette dernière idée que je tiens le plus; cependant il m'en est venu une nouvelle que je vais dire à mon bon ami, parce qu'il me l'éclaircira; elle me tracasse depuis hier: peut-être que cette crainte (que j'ai tort d'é-

prouver, car elle fait de la peine à mon ami qui m'aime si bien) tient à quelques défauts que je ne me connais pas. Mon ami, cela peut-il être, cela est-il ? Dites-le à votre bien tendre *Nina ;* oh ! elle voudrait être parfaite, *Nina ;* son ami aurait encore plus de plaisir à l'aimer, et puis bien sûrement il l'aimerait toujours ; et s'il l'aime toujours sans cela, comme il sera bon ce bien tendre ami de mon cœur ! A propos, mon ami, qu'est-ce que vous me dites donc ? que vous n'aimez pas les louanges ; est-ce que j'ai pensé à vous en donner ! oh ! je vous assure que non ; mais tout ce que je pense de vous, il faut bien que je le dise, et je n'en pense pas mal, vous le savez bien. Mon ami me dit qu'il est grondeur, tracassier, je ne sais quoi encore ; j'ai bien de la peine à croire tout cela, puisque je ne l'ai jamais vu ; mais si cela est, combien votre *bonne* doit être reconnaissante de votre amitié si tendre qui fait disparaître tous vos défauts devant elle ! bon ami, vous le voyez bien, que vous en ayez, que vous n'en ayez pas, toujours *Nina* doit vous aimer, vous bien aimer : oh ! elle n'a rien à se reprocher là-dessus, par exemple ; les torts qu'elle a eus ne sont jamais venus de son cœur, et elle répond hardiment

qu'il n'en aura jamais avec son bien tendre ami. Il veut bien croire tout cela, mon ami ; comme il aime bien sa *bonne*, lui ! il faut qu'il soit bien persuadé de cette vérité ; c'est Nina qui l'assure, pourquoi ne la croirait-il pas sur ce point-là ? Mon ami, c'est bien singulier, vous avez la crainte de ne pas m'aimer assez actuellement et la persuasion de m'aimer toujours : et moi je crois au contraire que vous m'aimez autant qu'on peut aimer, et j'ai la crainte que cela ne dure pas : pourquoi donc différons-nous comme cela ? moi je ne le sais pas. Bonsoir, bien bon ami ; votre *bonne,* la *Nina* à vous ne veut vous quitter qu'après vous avoir répété qu'elle vous aime de tout son cœur.

Mardi soir.

Bon ami, j'ai été heureuse aujourd'hui, car, j'ai eu une bonne lettre ; mais je n'ai encore pu en lire que la moitié ; je vais l'achever et puis tâcher de m'endormir en pensant à mon ami bien sûrement : je vous dirai demain pourquoi l'ayant reçue ce matin je ne puis l'achever qu'à présent. Bonsoir, bien bon ami de mon cœur : bon *Friendman* que j'aime si tendrement.

Mercredi soir.

Mon bien tendre ami, je l'aime bien aussi cette bonne lettre d'hier ; tenez, je les aime toutes, c'est bien vrai : comme mon ami connaît sa bonne ! comme il voit bien la manière dont elle reçoit et lit ses lettres ! oh ! pour cela, oui, j'ai bien du bonheur quand je les vois arriver : je les distingue bien vite de toutes les autres. Bon ami, hier je l'ai reçue à dix heures du matin, j'en ai lu une partie, et puis il a fallu l'interrompre pour faire un peu de toilette, parce que j'allais à la chasse avec MADAME E(lisabeth) : je ne suis rentrée chez moi qu'à près de cinq heures ; il a fallu encore une autre toilette pour aller à la comédie (cela aurait paru extraordinaire si je n'y avais pas été), et de là j'ai été souper chez le Roi, et je suis revenue à minuit et demi n'en pouvant plus et d'ennui et de fatigue ; il avait fait un froid à cette chasse qui m'avait tellement pénétrée, que je craignais d'être malade : sans mon ami, je n'y aurais sûrement pas pensé ; mais qu'il soit tranquille, je me porte bien aujourd'hui. Mon ami, comment trouvez-vous cette journée pour une *Nina* qui a une lettre de son ami à lire ? Ah ! j'étais

sur les épines : je croyais que le moment de venir me coucher n'arriverait jamais : et la pauvre bonne âme, qui n'avait pas le temps de respirer ! il a fallu faire marcher la mauvaise sans fin et sans cesse. Oh ! bon ami, les petites maisons des vignes ! la bonne âme toute seule les habiterait : quelle différence ! Mon ami, j'en verrai encore cette lettre-ci par l'oncle, et je ferai ce que vous me mandez pour votre adresse ; mais je n'ose contrefaire mon écriture ; ou mes gens, ou le suisse de C(hantilly) pourraient le remarquer, en comparant mes autres adresses à celle-là, et cela devrait leur paraître extraordinaire ; ne le croyez-vous pas ? Oh ! je veux bien le remercier, ce bon ami, avant de lui dire bonsoir : il permet que je sois reconnaissante, il me fait bien plaisir ; oh ! c'est vrai que j'aime ma reconnaissance à la folie ; tout ce que je sens dans mon cœur pour mon ami me donne tant de bonheur ! Il me dit qu'il sera assez bon pour vouloir être toujours heureux par sa *bonne* ; mais sûrement, mon ami, c'est être bon que de vous trouver heureux par moi : oh ! oui, que je sois toujours votre *Nina*, votre *bonne !* ce mot *votre* me fait toujours le même plaisir. Bon ami, mon Dieu comme je vous aime !

—

Jeudi soir.

Mon ami, je suis bien fâchée de ce que le projet des Gardes ne convient pas à votre père. Oh ! tâchez donc qu'il change d'avis, je vous en prie en grâce. Vous savez à présent quelle est la façon de penser du *bon* sur cet article, il l'approuve : vous voyez que nous ne sommes pas les seuls ; bon ami, si cela vous convient toujours, ce serait bien heureux, votre *bonne* le croit. Je n'ai pu parler du congé, *le bon* est parti d'ici ce matin ; hier je ne l'avais pas vu seule ; nous devons revenir ici dans dix ou douze jours ; je l'engagerai à parler: mais si les Gardes vont toujours, peut-être dira-t-il qu'il ne veut pas tant parler pour vous ; alors je crois qu'il vaudrait mieux qu'il se réservât pour les Gardes ; je crois aussi que, de toutes manières, il faut que vous fassiez des démarches de votre côté pour le congé. Bon ami, je reviendrai de C(hantilly) tout à la fin de décembre : je crois qu'il faudrait que vous fussiez à Paris un peu avant ; après, cela retarderait trop notre bonheur. Oh ! je crois que nous nous parlerons bien peu la première fois que nous nous verrons : comme votre *bonne* sera saisie ! en y pensant seulement,

mon tendre ami, j'en suis toute tremblante; il faudra aussi ne venir chez moi que trois ou quatre jours après mon arrivée, afin de n'avoir pas l'air d'en avoir été instruit à point nommé.

Mon ami, je suis bien contente de ce que vous vous êtes reproché d'avoir contribué au peu de croyance de votre frère : oh ! aimez bien mon Dieu, je vous en prie ; mais mon ami est plus avancé là-dessus qu'il ne le pense ; il le prie, il met sa confiance en lui, il est reconnaissant ; et puis son esprit vient se jeter à la traverse ! bon ami, il se fait cependant bien connaître à votre cœur, à votre bon cœur, que j'aime tant. Votre *bonne* ne peut croire que l'univers se soit formé de lui-même, il faut qu'il y ait un premier principe que notre esprit ne peut comprendre : c'est lui que j'appelle Dieu. Mon ami, vous le savez bien, mon esprit à moi ne peut faire de grands raisonnements, ni disputer contre le vôtre ; mais cet esprit, dont en général nous tirons tant de vanité, à quelque degré qu'il soit, il trouve toujours un point au-delà duquel il ne peut passer ; ses bornes sont plus ou moins éloignées, mais il en existe toujours ; quelquefois il veut les franchir, et alors il s'égare, il accumule erreurs sur erreurs, il s'enfonce lui-

même dans un labyrinthe dont son orgueil seul peut lui persuader qu'il trouvera l'issue. On dit que l'homme est l'ouvrage le plus parfait de la nature ; comme il est faible, cependant ! combien son pouvoir est limité ! combien de maux auxquels il est soumis ! comme il a besoin d'un appui ! oh ! son cœur lui dit qu'il en existe un qui ne peut lui échapper, s'il le recherche de bonne foi : un être tout-puissant, tout bon, tout miséricordieux, qui possède ces qualités à un point que notre faiblesse ne peut comprendre, sera son soutien, son ami, son consolateur : tendre ami, oh ! oui, votre cœur vous dit cela ; il doit parler comme le cœur de votre *bonne*, n'est-ce pas, bien bon ami? Bonsoir, tendre *Friendman* que j'aime tant ; *Nina* est bien contente de ce que vous aimez ses lettres ; elle vous aime si bien qu'elle craignait de ne pas exprimer tout ce qu'elle sent ; vous la rassurez là-dessus, vous lisez bien dans son cœur ; vous en êtes content, vous l'aimez bien : que manque-t-il donc à *Nina ?* Oh ! de le voir, son bien bon ami, il lui faut encore cela pour être toute heureuse. Vous ne pourrez pas montrer cela au père, car je parle du *bon :* peut-être pourrez-vous lui faire voir la feuille que je vais prendre ;

j'ai peur d'y dire des bêtises, des gaucheries; mais mon ami sera le maître de les montrer ou de les cacher.

Vendredi soir.

Mon ami n'aura de sa *bonne* qu'un petit bonsoir. J'ai soupé dans une maison dont les appartements étaient d'une chaleur extrême, cela m'a donné un grand mal de tête ; au total, le monde me fatigue réellement : je n'ai jamais pu concevoir qu'on y pût vivre habituellement. A propos, j'ai toujours oublié de vous dire que j'avais parlé à mon chirurgien de mes maux de tête, et qu'il me faisait prendre une petite boisson pour cela ; je vous avoue que je ne la crois pas fort utile, mais enfin, j'ai fait ce que mon ami voulait. Bonsoir, mon bien tendre ami, vous savez si je vous aime : oh ! c'est bien de tout mon cœur, je vous assure.

Ce samedi soir.

Mon mal de tête est devenu un rhume, mon bon ami ; peut-être est-ce le commencement de celui qui me prend tous les ans dans ce temps-ci, et qui dure trois ou quatre mois ; mais n'en soyez pas inquiet du tout, car ordinairement je

n'en souffre pas ; vous ne me gronderez plus, mon ami, je crois que je vous parle assez de ma santé ; à présent, je vais m'occuper de choses plus intéressantes. Oh ! j'ai tort de dire cela, car mon ami s'intéresse à ma santé, aussi, elle ne m'est plus indifférente comme autrefois; c'est bien vrai, votre *bonne* vous aime si tendrement ! Mon ami, j'ai toujours un bien grand désir que vous entriez dans les Gardes-Françaises : combien cela me serait avantageux ! rien ne serait plus simple alors que de vous voir beaucoup à Paris, au lieu que sans cela, on ne saura trop pourquoi vous y êtes ; mon ami, pensez donc un peu à la *craintive bonne*, elle redoute extrêmement les bavardages du public, vous le savez bien ; et ce serait un excellent moyen pour les éviter. Oh ! j'espère que votre père ne s'y opposera pas, il est si bon ! Mon ami, quel plaisir j'ai à vous le voir aimer comme vous faites ! il le mérite, car il vous aime bien aussi ; pourquoi, pendant quelque temps, aviez-vous cessé de vous entendre ? vous êtes plus heureux tous deux maintenant. Savez-vous bien que vous me le faites aimer aussi, votre père ; tout ce qui vous est cher ne peut m'être indifférent ; bien tendre ami de mon cœur, vous

connaissez assez votre *bonne* pour ne pas douter de cette vérité ; et puis il est bon pour moi aussi le père, puisqu'il songe à mon bonheur ; c'est bien y travailler que de vous envoyer à Paris : mon bon ami, je voudrais que vous y vinssiez vers le 15 de décembre, afin de ne pas y arriver positivement en même temps que moi, qui n'y reviendrai qu'à la fin du mois : bon ami, cela se peut-il ? Oh ! cela me ferait bien plaisir ; comme j'en aurai à vous revoir ! et vous, mon ami, oh ! vous en aurez bien aussi, vous m'aimez si bien ! je suis bien heureuse d'être aimée comme cela, mon cœur sent vivement tout son bonheur. Tendre ami, cette lettre n'est pas aussi longue que je l'aurais voulu ; j'avais encore mille choses à vous dire, mais la vie que j'ai menée ici a contrarié mon désir ; il faut que je la ferme ma lettre, parce que demain matin je fais ma cour et puis je veux partir tout de suite après dîner, afin d'arriver à Paris assez tôt pour pouvoir l'envoyer à la poste ; adieu, bien tendre ami de mon cœur, vous le serez toujours, toujours ; j'aime à vous le répéter, quoique vous le sachiez bien.

N. F.

XIII.

Lundi, 23, 10 heures du matin, à Paris.

Mon bien bon ami, je n'ai reçu votre lettre qu'hier matin à dix heures, parce que j'étais à Fontainebleau ; votre *bonne* a été troublée toute la journée, vous lui pardonnez bien, j'espère ; je vais vous dire pourquoi : Samedi au soir, craignant de n'avoir pas le temps le dimanche, j'avais fait mon paquet, dans lequel il y avait un petit billet pour l'oncle : au vrai, j'aurais pu attendre au lendemain matin, de bonne heure ; mais n'ayant reçu votre lettre qu'à dix heures, cela est revenu au même. Il fallait faire ma toilette ; j'étais d'autant plus pressée, qu'on venait de me dire que le Roi recevait plus tôt qu'à l'ordinaire, ce qui n'a point été ; mais *la dame* et *l'enfant* sont venus à la fin de mon habillement, et sont restés là ; sans cela j'aurais pu lire encore de votre lettre, défaire une deuxième fois mon paquet, et ajouter un mot à mon ami. En la recevant cette bonne lettre, sentant que je n'avais pas le temps de la lire,

j'avais jeté les yeux sur les premières lignes venues, j'en avais parcouru quelques-unes de côté et d'autre, j'avais seulement vu qu'il était fort question des Gardes, et que vous désiriez avoir une réponse tout de suite ; étant absolument dans l'impossibilité de vous répondre, puisque je ne pouvais même vous lire, bien vite je défis ma première enveloppe, et je chargeai l'oncle de vous dire un mot là-dessus en vous envoyant ma lettre[1], je lui dis aussi que vous me mandiez que vous seriez à Rennes jusqu'au 3 (dans celle-ci vous dites 4), et que n'étant

1. Samedi soir. Il me mande qu'il doit rester à Rennes depuis le 20 de ce mois jusqu'au 3 novembre ; s'il ne peut recevoir ma lettre qu'après cette époque, ayez la bonté d'ajouter *le B(oschet)* sur l'adresse. Vous êtes bon aussi, vous, monsieur, vous lui parlez de moi dans vos lettres, vous ne le désapprouvez pas de m'aimer. Oh ! qui aimerait-il en effet, je dis cela quand je ne songe qu'à ma tendresse pour lui ; car, je le sais bien, il lui faudrait une *Nina* moins imparfaite que moi, à ce si bon ami : oh ! mon Dieu, oui, il est bien bon. Je défais votre enveloppe ; il serait trop long de défaire la sienne: dites-lui qu'il est dix heures et demie du matin, que je reçois une lettre de lui, que je n'ai pas le temps de la lire, que j'en ai parcouru quelques lignes et que je vois qu'il voudrait une réponse aujourd'hui ; que, puisque je ne la fais pas quand il le désire, c'est que cela m'est absolument impossible. Il croit que j'ai reçu cette lettre vendredi ; comme je suis à Fontaine-

pas bien sûre du temps que serait en chemin la lettre que je vous envoyais pour lui, je le priai d'ajouter *au B(oschet)* sur l'adresse, si c'était nécessaire ; j'ai voulu copier son écriture, je n'y ai pas réussi. Pour en revenir à mon trouble, j'ai donc fait ma cour à toute la famille royale, ce qui dure près de deux heures ; je suis revenue me déshabiller ; j'ai dîné, et suis partie peu après : en arrivant chez moi, j'y ai trouvé quelqu'un qui m'y attendait : quand j'ai vu cela, j'ai envoyé tout de suite ma lettre à la poste.

Lundi soir.

J'ai été interrompue ce matin, mon ami ; vous voyez bien que j'ai dû être mal à mon aise, de savoir que vous me parliez de choses intéressantes, que vous en désiriez la réponse tout de suite, (car je n'avais pas encore vu que vous ne seriez pas fâché de ne pas l'avoir mercredi), et que je ne pouvais pas faire ce que vous vouliez.

bleau, je ne l'ai eue qu'aujourd'hui ; ma matinée est employée nécessairement ; je ne dîne ensuite pas toute seule, et je repars aussitôt pour Paris, pour que la lettre ci-jointe soit toujours mise à la poste ce soir.

Mon ami, tout cela était malheureux pour votre tendre *Nina ;* ah ! ne trouvez pas mauvais toutes les différentes impressions que lui cause sa tendresse : peine, joie, inquiétude, tout est bien. En grâce, en grâce, ne vous embarrassez pas du tout de mes chagrins ; quand j'en ai, je sens si bien qu'ils viennent de ma tendresse pour vous, qu'il s'y mêle toujours une sorte de plaisir : tendre ami, votre *bonne* vous en conjure, vous en supplie de tout son cœur, ne soyez jamais tracassé pour elle, grondez-la, ne la grondez pas, faites tout ce que vous voudrez ; tant que vous l'aimerez, *Nina* sera heureuse, bien heureuse.

Mardi, 4 heures 1/2 du soir.

Mon ami, j'ai été forcée de vous quitter hier au soir, parce que je n'en pouvais plus de mon rhume ; j'avais un très-grand mal de tête, et la gorge prise aussi : je suis toujours comme cela quand un rhume me commence ; mais quand il est une fois établi, je le garde ordinairement très-longtemps sans en souffrir du tout. Mon ami, je suis de votre avis pour les Gardes ; j'y vois beaucoup plus d'avantages que d'inconvénients, et je le désire de tout mon cœur : il se peut

faire qu'il entre dans la tête de quelques personnes que je suis pour quelque chose dans tout cela ; mais votre mère a raison de dire que dans tout il y a un peu à craindre, et qu'il faut se déterminer pour le côté où il y a moins d'inconvénients : je crois très-fort que c'est celui des Gardes ; je voudrais que vous pussiez y entrer promptement, pour ne pas passer cet hiver à Paris sans raisons ; ce qui ferait, je crois, beaucoup plus parler. Je ne puis causer de tout cela avec *le bon,* il est à la campagne, et n'en reviendra que le 31, pour aller à Fontainebleau. Le 1er j'irai aussi, nous en reviendrons le 5, et nous irons le 6 à C(hantilly). D'après ces arrangements, je crois impossible que la maréchale de D(uras) le puisse voir, mais il sera tout simple qu'elle lui écrive : il faut qu'elle lui mande que vous êtes son parent, qu'elle prend infiniment d'intérêt à vous, que vous désirez entrer dans les Gardes, que s'étant déjà employée pour cela sans pouvoir réussir, elle s'adresse à lui sachant qu'il vous a connu à B(ourbon) ; que vous ou le père devez lui écrire d'après son conseil, pour lui faire cette demande vous-même. Il faudrait qu'elle lui écrivît tout de suite, et vous quelques jours après ; je crois qu'il serait

bien aussi que le père écrivît *au bon;* il est possible que ces lettres passent entre les mains du secrétaire qui était à B(ourbon); et, à cause de lui, peut-être vaut-il mieux que votre père paraisse s'en mêler vis-à-vis *du bon:* ne le croyez-vous pas? Je vous ai mandé comment il fallait écrire *au bon:* M(onseigneur) en haut; commencer bas; parler à la troisième personne; en disant V(otre) A(ltesse); il n'y a pas d'autres formalités; que vos lettres soient simples et sans verbiage: le fait, du désir et de la reconnaissance. Vous voyez, mon ami, qu'il est impossible que la maréchale voie *le bon;* mais ce n'est pas une raison pour ne pas agir; sa lettre fera la même chose : ainsi votre voyage à Paris ne sera point retardé; je ne veux point de cela, mon bon ami; je désire bien vivement que vous soyez placé le plus tôt possible, je crois que ce sera l'avis *du bon* aussi; je l'y engagerai bien; cela vaut bien mieux pour moi. Une chose que je crains fort, c'est que *le bon* ne veuille pas qu'on sache qu'il se sera mêlé de cette affaire: cette publicité serait pourtant bien avantageuse à votre *bonne;* je ne comprendrai jamais qu'il ne le sente pas; je ferai bien mon possible pour le lui persuader, parce que cela est vrai. Mon

ami, il y a ordinairement un voyage de C(hantilly), de trois semaines, dans le printemps, et puis on y passe le mois d'août, et puis novembre et décembre; en octobre, il y a du Fontainebleau; je ne sais pas encore où je placerai ceux de R(ambouillet): ainsi nous n'aurons pas neuf mois de bonheur, mon tendre ami. Peut-être cela vous en fera donner davantage à vos parents: oh! comme je suis contente de ce que vous les aimez bien! je le savais bien que c'était dans votre cœur; moi je les aime aussi, mon ami! ils sont bons, et ils vous aiment! N'écrivez point avant la maréchale; il vaut mieux que ce soit elle qui commence: surtout qu'elle ne se doute de rien. Je ne dirai point *au bon* que vous avez dit au père qu'il était instruit: évitez dans vos lettres que cela paraisse. Adieu, mon tendre ami; je crois avoir répondu à ce qui était nécessaire; vous n'aurez qu'une bien petite lettre; mais je veux la fermer et l'envoyer à la poste pour qu'elle parte demain; il faut bien qu'elle soit à votre adresse: je n'ai pas d'autres moyens; celui de l'oncle ne serait pas assez prompt; je n'en suis pas tracassée, ne le soyez pas non plus: sans une visite qui est venue m'interrompre, j'aurais pu

vous écrire un peu plus. Bon ami, vous connaissez le cœur bien tendre de votre *Nina;* toujours, toujours il vous aimera comme à présent. Adieu, adieu, bien tendre ami. N. F.

XIV.

Mercredi soir, 25 octobre 1786.

Mon bon ami, je me souviens que je n'ai pas répondu à l'article de *Friendman :* oh sûrement, j'ai bien aimé sa scène ! mais comment m'avez-vous écrit dans une de vos lettres : *ma bonne n'aurait pas cette ressource*. Mon ami, cela m'a fait croire que vous saviez ma façon de penser ; effectivement si je n'avais pas un motif aussi puissant que le mien l'est à mes yeux, pour m'engager à vivre dans un cas semblable, pourquoi n'aurais-je pas cette même ressource ? mon ami, je n'en ferais pas usage, parce que je crois que Dieu seul doit disposer de ma destinée ; c'est lui qui fixe le moment de notre naissance ; celui de notre mort lui appartient également. Il est bon, il a créé les hommes pour être heureux, et, quand le malheur les accable, peut-il ne pas leur permettre de le faire cesser, dites-vous ? Oh ! sans doute, il nous a créés pour être heureux ! mais c'est précisément cette persuasion qui me fait croire à l'immortalité de l'âme. Ce

n'est pas dans cette vie-ci que peut se trouver le bonheur parfait, sa durée doit être employée à travailler à l'acquérir ; si Dieu permet que les maux nous accablent, nous devons les souffrir avec résignation ; y mettre un terme, me paraît agir contre sa volonté. Je me fais une si grande idée de l'être qui a formé l'univers, que je crois impossible que nous puissions pénétrer ses desseins : moi, mon ami, moins je les comprends, et plus j'ai de facilité à soumettre mon esprit et ma raison. Mon ami, je crois aussi qu'il n'y a pas un homme sur la terre qui ne puisse être utile à ses semblables : dans quelque position que l'on soit, on peut toujours faire du bien, de manière ou d'autre ; on peut donner des secours aux pauvres, adoucir les peines des affligés, contribuer au bonheur de quelques individus, ou par de bons conseils, ou par mille autres moyens. Oh ! je crois que nous sommes créés pour faire le bien, et que nous ne devons point abréger la durée de la tâche qui nous est imposée, ni nous en rapporter aux autres pour la remplir. Tendre ami, voilà la façon de penser de votre *bonne ;* si elle est bien contraire à la vôtre, peut-être trouverez-vous qu'elle en parle trop longuement. Bon ami, ne vous fâchez pas

de ce doute, je vous en prie ; songez que *Nina* croit parfaitement que vous l'aimez de tout son cœur. Oh ! elle en est bien persuadée, je vous assure, et elle donc ! comme elle aime bien son bon ami.

Jeudi soir.

Mon ami, écoutez, j'ai eu un peu de chagrin aujourd'hui : une vieille femme de chambre, dont je crois vous avoir parlé, m'a dit ce matin : « Madame, est-il vrai qu'à B(ourbon) il y avait un jeune homme qui venait tous les jours déjeûner avec vous ? quelqu'un m'a dit cela ; et comme j'ai répondu que je ne le croyais pas, on a ajouté : « *Oh ! c'est peut-être une personne qui se vante.* »

Mon ami, j'aurais bien voulu savoir qui lui avait dit cela ; mais j'ai craint de paraître faire trop d'attention à ce qu'elle disait en le lui demandant, d'autant plus qu'il y avait là une de mes femmes qui était à B(ourbon) ; et j'ai continué ce que je faisais d'un air indifférent, et fort troublée intérieurement cependant, mais sans rougir, ce qui m'a étonnée : bon ami, je me persuade le plus que je peux qu'on ne parlera point de moi ; mais dans les moments où

je le crois, cela m'afflige. Vous croyez bien que la phrase, *une personne qui se vante,* ne m'a pas fait d'impression ; oh ! j'ai bien de la confiance dans mon ami, il ne peut soupçonner sa *bonne* d'en manquer un seul instant. Mais on parle donc de moi ? grondez-moi si vous êtes fâché que j'en aie de la peine ; je ne puis vous dire que je n'en ai pas, je mentirais : vous la connaissez, votre *bonne*, vous savez comment elle est faite ? mon ami, je crois que nous avons eu tort à B(ourbon) de ne pas mieux dissimuler; j'en suis fâchée à présent : le trouvez-vous mauvais? dites-le-moi. Je suis bien triste ce soir, bon ami, toutes mes idées se confondent. Pourquoi donc suis-je tant affectée de ce que cette femme m'a dit ? en vérité, je l'ignore. Bonsoir, bonsoir, mon bien tendre ami. Oh ! aimez *Nina*, aimez-la toujours.

Vendredi soir.

Mon ami, quel plaisir j'ai eu en recevant votre lettre aujourd'hui ! mais il a été bien troublé en lisant votre petit papier ; pardon, mon ami, d'en avoir de la peine, quoique vous me le défendiez ; mais puis-je être maîtresse de mes sensations ? Je suis faible, très-faible, j'en con-

viens, et les choses singulières peuvent m'étonner : mais, mon ami, comme vous avez raison de dire que, loin d'être l'esclave des usages du monde, vous ne les connaissez pas : oh ! bien certainement, ce pays-ci vous est inconnu ; où avez-vous pris qu'on cherchait toujours à cacher le mal ? croyez qu'il y a eu beaucoup d'exemples du contraire. En effectuant votre projet, voici ce qu'on dirait de votre *bonne*, soyez-en sûr et très-sûr : qu'elle a bien caché son jeu depuis quatre ans qu'elle est dans le monde ; qu'elle se dédommage bien de la contrainte qu'elle s'était imposée ; qu'il est impossible de croire qu'elle en est à son début d'après une conduite aussi imprudente ; que le vice ne peut marcher tête levée qu'après s'être bien enraciné ; qu'elle a renoncé aux apparences même de l'honnêteté : on ajouterait que *le bon* et *le petit* sont des gens abominables, et leur réputation serait aussi flétrie que la mienne. L'idée de l'amitié n'entrerait dans aucune tête, pas même celle d'un véritable amour ; les sentiments les plus vils, voilà ce que le public donnerait en partage à *votre Nina*. Oh ! non, jamais, jamais, mon ami ! il ne serait pas en moi de le supporter ; et vous, que deviendriez-vous si vous étiez cause de ces bruits

injurieux ? Mon ami, ils ont existé pour d'autres femmes peut-être aussi innocentes que moi. Écoutez : je suis de sang-froid, ce n'est point l'effarement de la singularité qui me fait vous dire tout cela ; j'ai pu penser qu'une manière ouverte de donner mes lettres pourrait prévenir les soupçons de mes gens, mais quatre ou cinq valets ne sont pas le public ; d'ailleurs, mon ami, peut-être par ce raisonnement me suis-je plutôt étourdie sur les dangers que persuadée : cela vient de ma tendresse pour vous, du désir de vous la témoigner ; ainsi vous ne me savez pas mauvais gré de paraître quelquefois inconséquente. Mon ami, croyez une chose bien véritable, c'est qu'il n'y a peut-être pas dix hommes dans Paris qui croient à l'honnêteté des femmes, qu'il y a effectivement beaucoup de ces dernières, malhonnêtes, et qui travaillent de tout leur pouvoir à perdre la réputation des autres ; qu'en général on croit ici le mal fort légèrement, qu'on se donne de la peine pour le découvrir, pour le répandre, pour qu'il circule autant qu'il est possible ; qu'on parle rarement du bien, qu'on ne l'approfondit jamais, et même qu'on y croit peu : voilà le public qui jugerait *votre bonne*. Aussi tout mon désir a-t-il toujours

été qu'il s'occupât peu de moi, et je voudrais que toujours ma conduite tendît à ce but. Tendre ami, oh ! veuillez cela aussi, votre *Nina* vous en conjure avec larmes ; oh ! ne faites pas son malheur, du sentiment qui l'a rendue heureuse jusqu'à ce moment.

Dimanche soir.

Mon bon ami, je n'ai pu écrire hier au soir, j'étais accablée, fatiguée sans savoir pourquoi, j'avais besoin de repos : mon ami, je suis tourmentée, troublée ; je vois les plus grands inconvénients à la conduite que vous me proposez, et vous, vous en voyez à en tenir une contraire : comment donc faire ? Oh ! est-ce que de toutes manières votre *bonne* ne pourra éviter des jugements faux et qu'elle ne pourra supporter ? vous disiez que je n'avais plus assez de crainte du public : vous me l'avez bien rendu. Mon ami, en grâce, bien en grâce, ne nous voyons, surtout dans les commencements, que comme connaissances : quoique je ne sois plus extrêmement jeune, je le suis encore assez pour ne pas afficher d'avoir un ami, et un ami de votre âge. Oh ! bien certainement, on ne le croirait pas.

Mon bon ami, pourquoi donc vous tourmenter comme vous faites sur l'amitié que vous avez pour moi ? Oh ! je crois que vous m'aimez ! mais voilà que je vais encore vous faire voir mes craintes : pour ces Gardes, mon ami, quand vous y serez une fois entré, si vous changiez pour moi, peut-être cette place ne vous conviendrait-elle plus, peut-être vous repentiriez-vous de l'avoir prise ? Mon tendre ami, je suis bien persuadée que vous m'aimez, que vous avez le désir de m'aimer toujours : cependant mes craintes sont impossibles à détruire ; je suis convaincue qu'il est dans l'homme de changer, même sans en avoir le projet ; ses opinions, son esprit, ses sentiments même, varient dans le cours de sa vie ; jusqu'aux impressions qu'il reçoit sont sujettes, je crois, au changement ; souvent il en est étonné lui-même, et ne peut en connaître la cause ; mais cela existe, il sent que cela est. Mon ami, réfléchissez à cela pour les Gardes. Vous ne pensez dans ce moment-ci qu'à votre [1] tendresse ; en supposant même qu'elle ne change pas, peut-être n'absorbera-t-elle pas toujours toute idée

[1] Première édit. *notre*.

d'ambition ? Le jour où cette ambition se réveillera un peu fortement, vous ne serez plus si heureux ; il serait même possible que le sacrifice que vous en auriez fait nuisît à vos sentiments pour moi. Mon ami, toutes ces idées m'arrivent dans le moment, ne les rejetez pas sans les examiner. Ah ! si je vous aimais moins, elles ne me seraient pas venues dans l'esprit ; bon ami de mon cœur, croyez à la tendresse bien sincère de votre *Nina*.

Lundi soir.

Qu'un mot ce soir, mon tendre ami : elle ne se porte pas bien du tout, votre *Nina,* mais elle vous aime et elle a du plaisir à vous le dire. Bonsoir, bien bon ami.

Mardi, midi.

Ne soyez pas inquiet de moi, mon ami, on dit que je me porte moins bien à cause des douches si chaudes que j'ai prises ; moi, je crois que cela tient à des chagrins que j'ai ; ils sont causés par la manière dont *le bon* et *le petit* sont ensemble, par les suites fâcheuses pour tous deux qui peuvent en résulter. Je croyais tout cela calmé, au contraire on s'anime, on s'aigrit de part et d'autre ; peut-être y a-t-il

des gens qui soufflent le feu, je n'en sais rien, mais bref, on ne veut pas entendre raison, les bons conseils sont rejetés : on a des torts des deux côtés, et chacun croit fermement avoir toute raison ; on veut l'avoir même dans les minuties, et l'aigreur s'accroît chaque jour ; qui est-ce qui souffre le plus de tout cela ? c'est votre pauvre *bonne*. Et puis la voilà encore tracassée de ses craintes du public ; oh ! bien tracassée ! mon ami, la tête me fend, je ne puis penser de suite à rien, même en vous écrivant ; je suis obligée de m'interrompre et de reposer ma tête ; oh ! plaignez-moi, plaignez-moi bien, non de mes maux physiques, mais de ce qui les cause. A propos, il faut que vous les sachiez ces maux, car vous seriez plus inquiet en les ignorant. Ce sont des maux de tête, des moments de faiblesse assez fréquents, peu de sommeil, et du mauvais sommeil, interrompu, agité par de vilains rêves : je n'en parle pas dans la société, parce qu'alors tout le monde veut me soigner, et cela m'ennuie. Mon ami, au travers de tout cela, j'ai des rôles à apprendre, paroles et musique : à commencer du 12 novembre jusqu'à la fin de décembre, nous jouons tous les huit jours une comédie en trois ou cinq actes

et un opéra-comique ; aussi mes lettres vont-elles bien se raccourcir : mais mon ami connaît le cœur de sa *bonne,* il sait comme il en est aimé. Je suis fâchée d'être obligée de finir ; mais il faut que je ferme cette lettre pour l'envoyer tantôt à la poste : j'ai du monde à dîner, et peut-être n'en trouverai-je pas le moment : comme je vais demain à Fontainebleau, et que je n'en reviens que dimanche peut-être fort tard, je veux qu'elle parte demain. Adieu, mon bien tendre ami.

Voilà une vilaine lettre, je crains qu'elle ne vous afflige ; votre pauvre *bonne* en serait bien fâchée : elle vous aime si bien ! N. F.

XV.

Dimanche, 9 heures du soir.

Mon ami, j'arrive de Fontainebleau dans le moment : j'ai reçu votre lettre hier à une heure seulement. *Le bon* m'avait déjà dit, mais en courant, qu'il avait reçu vos deux lettres, qu'il écrirait au maréchal de Biron, mais qu'il craignait fort qu'il ne répondît qu'il avait des engagements, ce qui serait moins à craindre si c'était un nouveau colonel. Je n'ai pu entrer en conversation avec lui, il était trop pressé ; depuis, je ne l'ai vu que des instants : il m'a été impossible de causer avec lui ; il est resté à F(ontainebleau), mais nous allons après-demain à C(hantilly), et je tâcherai alors d'avoir quelque chose à vous dire sur tout cela et sur le congé. Je crois que votre père ferait toujours bien de se démener pour ce dernier parti auprès de M. de C(habrillant), mais sans parler de projet de quitter son corps. Mon ami, pourquoi viendriez vous à Paris sitôt ? Attendez vers le 17 de décembre : si vous y étiez, comment vous écri-

rais-je? cela me gênerait et m'embarrasserait. Au nom de Dieu, ne vous logez pas trop près de moi, et ne parlez ni du *bon* ni de votre *Nina* à qui que ce soit, au moins jusqu'à ce que je vous mande le contraire. Je crois qu'il ne faudra parler des Gardes que quand on saura quelque chose de M. de Biron; jusque-là ni vous, ni vos parents ne dites rien du tout; je suis bien pressée, mon bon ami; j'ai plusieurs commissions à faire faire ce soir, dont *le bon* m'a chargée; je ne vous ai pas écrit tous ces jours derniers, parce que je ne l'aurais pu que le soir, et que j'avais besoin de repos : depuis trois ou quatre jours, je me suis trouvée un peu mal tous les jours, et il se joint à cela des envies de vomir, sans aucunes suites, mais cela fatigue; je vais consulter ce soir pour tout cela, ainsi n'ayez pas de chagrin. Votre *Nina* aimera toujours son bien-aimé *Friendman*, vous le savez bien, n'est-ce pas, tendre ami? N. F.

XVI.

Dimanche, 3 décembre.

Votre *bonne* est bien malheureuse ; elle a inquiété son ami par son silence, son ami qu'elle aime si tendrement ! Je n'ai qu'un instant, je l'emploie à vous rassurer sur ma santé ; elle est bonne actuellement : j'ai eu longtemps des maux de cœur, d'estomac, j'ai pris des médecines, de l'émétique ; cependant j'ai toujours joué la comédie et répété depuis dix heures du matin jusqu'à deux, et depuis cinq heures et demie jusqu'à dix ; le soir, quand je me couche, je n'en puis plus de fatigue. Bon ami, pardonnez à votre *bonne,* aimez-la toujours ; je tâcherai de vous écrire plus longuement dans cette semaine, n'ayant pas de grands rôles à apprendre : je sors de table ; on va partir pour aller au théâtre, je n'ai que le temps de vous dire, mais de tout mon cœur, que je vous aime bien tendrement.

C'est *le bon* qui m'a dit que vous étiez inquiet ; je n'ai encore pu trouver le moment de lire votre lettre d'hier au soir.

XVII.

Mercredi soir.

Je ne veux pas, mon ami, que le jeudi se passe sans que vous entendiez parler de votre *bonne ;* je suis au désespoir du chagrin que vous avez de mon silence; demain ou après-demain je vous écrirai longuement; il faut pour cela que j'aie parlé au *bon :* oh ! croyez que *Nina* est et sera toujours la même pour son bien-aimé *Friendman.* Je vous écris du foyer; tout le monde est autour de moi, je tremble qu'on ne lise quelques mots. Oh ! mon ami, que je crains de vous affliger en vous écrivant ces jours-ci ! je voudrais penser comme vous, c'est plus fort que moi ; non, cela m'est totalement impossible ; pardonnez, pardonnez, tendre ami : je voudrais vous en dire davantage ; je ne le puis, j'ai trop peur en écrivant ici, et puis je vais tout à l'heure être en scène. Plaignez-moi, mon bien tendre ami ; oui, bien tendre; oh ! jamais, jamais de doute sur le cœur de votre *bonne ;* si vous saviez ce qu'elle souffre en vous affligeant !

Pouvez-vous écrire plus lisiblement, bon ami ?

XVIII.

Jeudi, minuit et demi.

Je suis venue me coucher en sortant de table, et *le bon* est venu chez moi un moment après : qu'il m'en coûte de vous dire le résultat de notre conversation ! je vais affliger mon ami; mon ami ! ah ! oui, toujours mon ami, quoique je ne sois plus sa *bonne*. Quelle lettre j'ai reçue ce soir ! dans un moment de confiance, j'ai pensé la montrer au *bon*, et puis j'ai changé d'avis. Mon cœur, navré de douleur, n'aurait pu entendre reprocher à mon ami l'ironie cruelle qu'il emploie avec moi. On m'a remis cette lettre en allant à table; en sortant, j'ai passé dans ma garde-robe pour la décacheter : lorsque j'ai vu *Madame*, j'ai cru fermement m'être trompée, j'ai relu l'adresse et regardé de nouveau le cachet ; enfin j'ai lu. Mon ami, si je vous aimais moins, je vous dépeindrais ce qui s'est passé en moi ; mais je veux vous épargner ce détail, j'ai bien assez d'autres choses tristes à vous dire. J'ai dit au *bon* votre façon de pen-

ser sur notre conduite, sur C(hantilly), etc. Mon ami, je ne puis vous peindre sa surprise : cela lui a paru si étrange, si propre à me perdre absolument de réputation, qu'il a pu penser un instant que vous me trompiez ; j'ai détruit cette idée en l'assurant que vous me recommandiez expressément de le consulter sur tout, et que ce serait lui que vous croiriez. Je ne lui ai pas caché que mesdames de C(ourson ?) et de S(aint-) H(érard ?) paraissaient avoir des soupçons ; enfin je lui ai parlé avec la plus grande confiance. O mon ami, qu'il est cruel pour moi de vous dire et de vous prier d'effectuer le résultat de cette conversation ! il est dicté par l'expérience, la sagesse du *bon*, et (je ne puis dissimuler avec vous), par ma raison aussi ; mais comme mon cœur en gémit ! D'après les soupçons, non-seulement des deux femmes que je viens de vous nommer, mais de toutes les autres personnes de B(ourbon) qui ont pu parler déjà à Paris, je ne pourrais vous voir décemment que cinq ou six fois dans l'hiver, et cela même pourrait me nuire infiniment. Mon ami ! la méchanceté n'a point de bornes ; il serait possible que ce début fît notre malheur réciproque pour toujours ; il serait possible que, même la cour, vu mon rang

et mon état, s'en mêlât sourdement et trouvât des moyens de ne nous séparer pour jamais. O mon tendre ami, écoutez la prière de votre *bonne* (ce nom m'est échappé, j'aime à croire que votre cœur ne le désavouera pas) : partez de Paris avant mon retour ; loin de vouloir s'intéresser pour votre congé, le *bon* désire, et fortement, que vous ne l'ayez pas et que vous alliez à votre régiment ; il dit que cela servira à détruire les soupçons de ceux qui en ont. Si vous obtenez un congé, prétextez une maladie de votre père ou autre chose pour vous éloigner de Paris : mon ami, depuis que nous sommes séparés, nous sommes-nous moins aimés ? vous faites-vous quelques reproches à cet égard ? quant à mon cœur, il ne s'en fait aucun, malgré le silence dont vous me punissez si cruellement ce soir. *Le bon* dit que, dans un an, ou à peu près, B(ourbon) serait plus oublié ; que, pendant ce temps-là, il tâchera de vous faire entrer dans les Gardes si vous ne changez pas d'avis là-dessus, mais qu'il ne veut en parler que dans deux ou trois mois, parce que B(ourbon) est encore trop frais, et que vous employiez tous les autres moyens que vous pourrez avoir, parce que le moins qu'il pourra paraître dans tout

cela sera ce qu'il croit le mieux : je vous avoue que j'ai oublié de lui demander positivement si vous pouviez le nommer à d'autres; mais, d'après tout ce que je vous dis-là, le contraire me paraît ce qu'il préfère. Mon ami, oh ! ne lui en veuillez pas, je vous en supplie ! il veut mon bonheur, ne serait-ce plus vouloir le vôtre aussi ? La conduite que vous me proposiez n'aurait pu vous rendre heureux par la grandeur des sacrifices qu'elle exigeait de moi, et que ma faiblesse extrême n'aurait pu supporter, malgré le courage que mon cœur seul aurait mis à les faire : mon ami, oh ! je suis bien sûre de votre tendresse ; la plus grande preuve que vous puissiez m'en donner, dans ce moment-ci, est d'acquiescer à ce que je vous demande. Plus mon cœur souffre de cette prière, et plus il sent ce qu'il vous devra ; je vous l'avoue, tendre ami, comme *le bon,* je vois ce sacrifice nécessaire; ma raison y est décidée, et mon cœur, croyez-le, n'en sera que plus tendre, s'il est possible : je retourne à Paris, le 29, je crois ; préparez donc votre départ incessamment ; bien tendre ami, vous me l'avez dit que vous vouliez mon repos ; donnez, donnez à *Nina* cette preuve évidente de votre tendresse ; et croyez bien à la

sienne, oh ! croyez-y bien : tendre ami, soyez assez bon, assez aimant pour m'épargner de nouveaux chagrins en vous opposant à la décision du *bon*, qui est devenue la mienne, même d'après votre conseil ; c'est en ami éclairé, tendre et vrai qu'il m'a parlé, et je ne puis en douter. Mon ami, mandez-moi que vous m'aimez, que vous croyez fermement que je vous aime, que vous vous soumettez à notre destinée ; mais ménagez la sensibilité si vive que j'éprouve en étant forcée de vous affliger : mon ami, *le bon* dit, comme moi, que vous connaissez bien peu ce pays-ci ; il m'a dit les mêmes choses que je vous avais déjà mandées en Bret(agne) ; il ne comprend pas que vous puissiez voir autrement que lui et moi là-dessus ; je ne l'ai jamais compris non plus.

Il faut enfin que je me justifie, ou du moins que je vous dise toutes les raisons de mon silence : premièrement, j'ai été environ un mois extrêmement souffrante, sans être alitée ; malade comme cela, j'ai toujours été à dix heures du matin à la répétition, et l'après-dîné, comme je vous l'ai mandé ; j'ai pris trois médecines et deux fois l'émétique ; depuis tout cela j'ai été mieux quelques jours ; mais bientôt j'ai eu d'autres

incommodités, dont j'ai parlé le moins possible, trouvant que j'avais assez fait de remèdes. J'ai des maux de tête violents ; avant-hier matin je me suis trouvée mal dans mon lit ; je me suis levée une heure et demie après pour aller au théâtre, et je m'y suis encore un peu trouvée mal : je ne veux point faire de remèdes pour tout cela, parce que la cause m'en est trop connue. La tendresse que j'ai pour vous a fait que je me suis affligée vivement de voir que vous attachiez votre bonheur à ce qu'il n'était pas en moi de pouvoir vouloir, quelque désir que j'eusse d'accorder mes idées avec les vôtres : mon trouble, mon chagrin se sont accrus de jour en jour ; il m'était de toute impossibilité de vous écrire de suite dans la journée : je n'aurais pu le faire qu'un quart d'heure dans un moment, un quart d'heure dans un autre ; il fallait plus de temps que cela pour éclaircir mes idées, pour pouvoir les rendre ; tous les soirs, quand j'étais couchée, je voulais écrire ; mais rendue de fatigue, souffrante, accablée de douleur de n'avoir rien à vous dire qui pût vous satisfaire, ou le sommeil s'emparait de moi, ou je passais mon temps à fondre en larmes ; et je remettais au lendemain, et, le lendemain, c'était la même

chose ; je voulais aussi parler au *bon*, je ne trouvais pas le moment d'avoir une conversation suivie avec lui ; d'ailleurs je la redoutais, et pour vous, et pour moi, et puis je craignais qu'en sortant d'avec lui on ne s'aperçût de mes larmes. Voilà, mon ami, ce qui vous a fait m'écrire la lettre que j'ai reçue ce soir : mon cœur ne croit pas l'avoir méritée ; mais vous ne saviez point tout cela, je ne me plains point.

Que la réponse de celle-ci ne m'accable pas trop : tendre ami, je ne vous l'ai pas écrite sans m'interrompre ; il est trois heures du matin ; depuis le souper, je n'ai fait que pleurer, j'ai besoin de repos. Tendre et bien-aimé *Friendman*, nous ne nous verrons pas, mais nous nous aimerons, mais vous m'attacherez encore plus vivement à vous par la plus forte preuve de tendresse que vous puissiez me donner, et dont mon cœur sentira tout le prix : vous savez s'il est à vous ce cœur de votre N. F. !

Ménagez donc bien votre santé, tendre ami, et j'aurai soin aussi de la mienne.

XIX.

Mercredi, minuit.

O mon ami ! quel homme êtes-vous donc ? oh ! laissez-moi vous remercier, vous bien remercier de vos si bonnes lettres ; comme je les aime ! comme elles ont fait du bien au cœur de votre *bonne!* oui, toujours, toujours votre *bonne*. Et j'ai pu penser un moment que je ne l'étais plus ! dame ! mon ami, la veille de la vilaine lettre, vous me mandiez que quelquefois il vous venait dans l'esprit que je vous aimais moins ; vous ajoutiez cependant que cette idée n'avait point de force ; moi, quand j'ai reçu cette autre lettre le lendemain, j'ai cru que la persuasion était arrivée, du moins qu'elle avait existé un instant, et que j'en tenais la preuve ; mais, mon ami, je n'ai pu croire à sa durée ; je me disais : Il a été fâché un moment contre moi, il m'a écrit dans ce moment de vivacité, a mis bien vite sa lettre à la poste, et à peine aura-t-elle été partie, qu'il en aura eu du chagrin; son *esprit, plus* calme, se sera représenté ce que je

dois éprouver à cette lecture ; et je m'affligeais autant de votre peine que de celle que vous me causiez. Mon ami, cette lettre si cruelle pour mon cœur n'a pas existé longtemps ; après vous avoir écrit, à trois heures du matin je me relevai exprès pour la brûler, comme si votre peine et la mienne devaient s'effacer par sa destruction ; cette action fut involontaire, et (je ne puis vous rendre raison de cela), mais après l'avoir vue brûler je fus un peu soulagée. Tendre ami, que vous êtes bon de ne pas vous refuser au sacrifice que je vous demande ! ah ! comme mon cœur sent vivement cette marque de votre tendresse infinie ! Croyez que le cœur de votre *Nina* en sent tout le prix. Eh ! ne sait-il pas lui-même ce que c'est que l'absence et l'éloignement de ce qu'on aime ! Mon ami, je ne puis me comprendre ; pour m'éviter des tourments, je me cause des peines. Oh ! c'en est une bien vive de renoncer à vous voir dans ce moment-ci ; et cependant je ne puis me dissimuler que je le désire ; je le sens, je n'aurais pu supporter l'agitation cruelle que m'auraient causée les sentiments de mon cœur, la sévérité de ma raison, la faiblesse de mon esprit, mes *préjugés* si vous voulez ; ce choc impétueux

d'idées de sentiments contraires, se détruisant et renaissant au même instant, est au-dessus des forces de votre *bonne*. Cela est bien prouvé par l'effet que cela a produit sur ma santé. Je vous ai mandé que je m'étais trouvée mal plusieurs fois : le vendredi à la répétition, avant d'envoyer ma lettre à la poste, je me trouvai mal deux fois ; le lendemain, je vis arriver mon chirurgien; j'ai su que *le bon* lui avait envoyé un exprès dans la nuit sans avoir voulu me le dire. Cet homme ne s'est point trompé à la cause du dérangement de ma santé : après m'avoir questionnée sur ce que j'éprouvais, il me dit que sûrement j'avais des peines, qu'il croyait le voir clairement par mon état, que cependant il était nécessaire que j'en convinsse moi-même, pour qu'il pût me traiter plus sûrement ; je lui dis que c'était vrai, mais que je voulais qu'il n'en parlât pas ; d'après cela, il ne m'a point ordonné de vrais remèdes ; je prends seulement, le matin et le soir, une espèce de petit bouillon fait avec du veau, du poulet, de la chicorée, et on y mêle une poudre dont je ne sais pas le nom. Je me suis encore trouvée mal depuis, mais aujourd'hui cependant j'ai été bien, et j'espère que cela continuera ; c'est sur-

tout pour mon tendre ami que je l'espère : oh ! qu'il ne s'afflige pas, et qu'il ne se reproche pas mes maux ! je n'aime pas cela, mon bon ami, c'est moi, moi seule qui les cause.

Vous le voyez que je suis vilaine, que je prends mal quelquefois, ce que vous me dites, que je n'y réponds pas bien, que je ne comprends pas toujours, que je me fais mal comprendre quelquefois, que je m'agite et me tourmente au lieu de m'expliquer avec vous : mais, mon ami, je n'ai point à me reprocher d'avoir désiré, longtemps avant de vous l'avoir dit, de vous voir prendre le parti que je vous ai proposé ; jusqu'au jour où je vous l'ai écrit, j'ai cherché à me vaincre. J'aurais voulu n'écouter que mon cœur seul, et penser comme vous : que d'efforts n'ai-je pas faits pour cela ! mais les conversations avec les deux femmes ont achevé d'éclairer ma raison et lui ont fait prendre le dessus : les conseils du *bon* sont venus à l'appui ; donnés avec force et tendresse, quel pouvoir n'ont-ils pas eu ? je n'ai pas seulement été soumise, mais persuadée, et j'ai écrit à mon ami. Oh ! comme j'ai remercié Dieu des sentiments qu'il a mis en lui ! comme il est bon ce Dieu qui protège ceux qui l'aiment ! Mon ami, jouis-

sez : c'est vrai que vous rendez le repos à votre *bonne ;* comme je suis touchée de ce que cette idée vous est si chère ! comme je vais prier Dieu que vous la conserviez, puisqu'elle sert à votre bonheur, au bonheur du bien-aimé *Friendman* de la tendre *Nina !*

Mon ami, j'ai réfléchi à ce que vous me dites du *bon*, au sujet de sa dignité ; je n'y crois pas du tout, je n'ai vu que tendresse en lui, et ce sentiment, j'en suis convaincue, a totalement absorbé tous ceux que ses préjugés auraient pu lui inspirer : il ne m'a jamais dit un mot qui pût me faire penser le contraire ; je n'ai encore pu trouver le moment de lui parler, j'espère le pouvoir demain matin, et fermer ma lettre après, pour qu'au moins vous la receviez vendredi. Mon ami, je n'y vois pas plus clair que vous sur le parti que vous avez à prendre si vous avez un congé : ce qui, je crois, me semblerait cependant le plus simple, serait que vous retournassiez au B(oschet), non sous prétexte de maladie de vos parents, ce moyen ne vaudrait rien, surtout vis-à-vis de vos frères et sœurs, etc., mais sous prétexte d'affaires que votre père aurait à vous communiquer. Si vous n'aviez pas le temps de le prévenir de votre retour, comme

il serait cependant essentiel qu'il le sût pour qu'il ne marquât pas de surprise en vous voyant, vous pourriez, après lui avoir écrit de Paris, vous arrêter en route le temps nécessaire pour que votre lettre lui parvînt: cela est possible en feignant vis-à-vis de votre domestique, ou de la fatigue ou une incommodité. Quant à ce qu'il ne convienne pas à vos parents de vous avoir chez eux, je ne puis le penser puisqu'ils vous aiment: eh! ne sont-ils pas trop heureux! devoir, convenance, tout s'accorde avec leur tendresse. Mon ami, ce que je propose là n'est-il pas faisable, même vis-à-vis de vos frères et sœurs? Vous êtes l'aîné, vous avez de l'esprit, il est simple que votre père vous parle d'affaires qu'il leur laisse ignorer; ensuite, pour ne pas revenir à Paris, vous pouvez, vis-à-vis d'eux, feindre de ne vouloir pas toujours aller et venir, que sais-je moi? Leur annoncer de nouveau votre départ, si vous voulez, et l'éloigner toujours, sous mille prétextes. Mon ami, le B(oschet) serait le plus commode pour nos lettres; si vous allez à Saumur, d'après ce que vous me mandez des jeunes filles de la poste et des jeunes gens qui y sont sans cesse, il me paraîtrait plus sûr de nous écrire récipro-

quement par l'oncle. Moi, je n'ai personne; jamais *le bon* ne consentirait à son adresse, à cause des inconvénients qu'il y voit pour lui; les mêmes existeraient pour *le petit,* et je ne veux pas l'y exposer; vous savez s'il m'est possible de faire choix d'un autre; oh! non, non, mon ami, cela m'est impossible, absolument; par l'oncle, nos lettres seront plus rares; mais si cela assure notre correspondance, n'est-ce pas meilleur? Décidez-vous là-dessus. Mon ami, je ne suis pas d'avis des voyages, parce que cela serait moins sûr pour nos lettres; ne le croyez-vous pas aussi? plus je pense au B(oschet), plus ce que je vous ai mandé tout à l'heure me paraît possible. Dans tous les cas, mon ami, je désire que vous soyez parti quand j'arriverai; vous voir une fois, ferait plutôt croire que votre départ est concerté; et puis, mon ami, disposée comme je le suis à me trouver mal, oh! je craindrais trop! d'abord il serait impossible d'éviter le valet de chambre; jugez donc si nous faisions une scène semblable, quelle serait ma peine! si vous êtes encore à Paris, les personnes qui ont des soupçons croiront que nous nous voyons secrètement; mon ami, oh! oui, il faut que vous partiez. Oh! tendre ami, cette

Nina qui vous dit cela, comme elle vous aime cependant ! oh ! bien, bien je vous assure.

Jeudi, 10 heures du matin.

Le bon sort de chez moi ; heureusement on répète ce matin une pièce dont je ne suis pas, et je puis vous écrire ; mon ami, je l'aime bien *le bon;* il m'a embrassée tendrement, en me disant que vous me donniez là une preuve bien réelle de votre tendresse, et que cela lui faisait plaisir pour moi. Lui et moi, mon ami, sommes plus persuadés que jamais que les soupçons se répandent, et que votre absence seule peut les détruire ; il a entendu, il y a deux jours, qu'on parlait, dans le salon, de ma santé devant un homme qui a des relations avec mesdames de N*** et de M*** et cet homme a dit : Oh ! ce n'est rien que cela, elle se portera mieux cet hiver : mon ami, tout cela m'afflige ; mais votre tendresse et la preuve que vous m'en donnez vont me calmer. *Le bon* pense que vous pouvez dire ou écrire à M. de Ch(abrillant), que votre santé vous avait forcé à demander un congé, mais que n'ayant pas de réponse de lui, vous supposiez qu'il ne vous l'accordait pas, et qu'étant mieux actuellement, vous allez rejoindre

votre corps. Il dit aussi que s'il marque la bonne volonté de vous en donner un, et que vous préfériez d'être chez vos parents, il faut le lui demander pour dans quelque temps, en lui disant que vous préférez ce moment-là pour l'avoir, et toujours commencer par rejoindre, parce que c'est ce qu'il y a de plus naturel pour vos connaissances de Paris ; au cas que vous ayez ce congé tout simplement et sans pouvoir faire autrement, *le bon* approuve ce que je vous ai mandé du B(oschet) dans l'autre page et pense comme moi sur la manière d'arranger votre départ. Quant aux Gardes, il a de la peine à s'en mêler actuellement qu'il croit les soupçons assez répandus ; il dit qu'il aimerait mieux que vous les obtinssiez par d'autres que par lui ; ainsi vous ne lui ferez pas plaisir de reparler de lui à la maréchale de D(uras) ; d'après cela, mon ami, que pensez-vous de ces Gardes? Il dit cependant que, si vous ne trouvez pas d'autres moyens de parvenir à ce projet, il verra dans quelque temps ce qu'il pourra faire à ce sujet : voyez, réfléchissez à cela.

Bon ami, je crois avoir répondu à toutes les affaires ; que je vous dise donc à présent comme *Nina* aime son *Friendman*, oh ! bien de tout son

cœur, je vous assure ; vous voulez que je sois plus heureuse : eh bien ! oui, je le suis ; jugez-en, mon ami, en apprenant que la marque de tendresse que vous me donnez détruit presque entièrement mes vilaines craintes. Je les avais toujours, et à présent je ne puis me figurer, qu'aimant si bien, vous cessiez un jour d'aimer. Oh ! toujours, toujours, *Friendman* fera le bonheur de sa *bonne* par sa tendre amitié ; bon ami, quel charme cette idée porte dans le cœur de la sensible *Nina !* Adieu, adieu, tendre et bien tendre ami ! je suis forcée de finir. Vous qui savez mêler le bonheur aux moments les plus remplis d'amertume, ne doutez jamais de la tendresse et de la reconnaissance du cœur de votre N. F.

J'arrive le 29 à Paris ; ô mon ami ! vous savez ce que cela veut dire ! si votre père n'est pas content, parlez-lui de ma volonté si absolue dont nous étions convenus ; *le bon* désire que vous disiez votre départ de Paris le plus que vous pourrez ; faites-le, je vous *en prie*. Je n'ose plus vous écrire à Paris, mandez-moi bien positivement où il faudra adresser ma première lettre ; si vous allez à Saumur, ne faut-il pas se servir de l'oncle ? Mandez-moi bien tout cela ;

je crois aussi moi, qu'il faut que vous vous en serviez, car si ces jeunes gens et ces jeunes filles voient souvent mon adresse, peut-être cela aura-t-il des inconvénients.

XX.

Mercredi, 4 heures après midi.

Je n'ai que le temps de dire un seul petit mot à mon ami : on sort de table ; il faut m'habiller et aller au théâtre dans une demi-heure. Soyez content, je suis heureuse autant que vous l'êtes, ma santé va bien : oh ! toujours, toujours la tendre *Nina* aimera son bien-aimé *Friendman*, et elle croit, à présent, qu'il l'aimera toujours aussi ; jugez de son bonheur ! Adieu, adieu, bien tendre ami ; je vous écrirai dans deux ou trois jours par l'oncle. Je ne voudrais pas de l'adresse de Mademoiselle de C(ondé), simplement, parce qu'il y a quelqu'un de ce nom-là à Paris, pour qui je reçois souvent des lettres, et qui pourrait recevoir des miennes. Oh ! partez demain sans faute, mon bien tendre ami, car j'arrive le samedi. Je crois qu'il vaut autant ne pas dire que vous m'écrirez au jour de l'an ; vous ferez bien d'écrire à *la fine,* en arrivant à Saumur, pour qu'elle soit bien sûre que vous y êtes. Comme *Friendman* est aimé de sa tendre *N. F.* !

XXI.

Minuit, mercredi 3 janvier 1787.

J'ai trouvé votre lettre, mon ami, en arrivant de Versailles, avant-hier; j'étais étonnée que vous ne m'eussiez pas écrit un mot en partant jeudi : je vois maintenant que le retard de l'arrivée du facteur, ce jour-là, en a été cause; je ne savais si vous étiez parti ou non; quoique vous me l'eussiez mandé positivement, je pensais qu'il pouvait s'être rencontré quelque obstacle imprévu : en revenant samedi au soir de Ch(antilly) et passant par le Carrousel, oh! comme l'idée de mon ami s'est renouvelée fortement! Hier, de même; j'ai été à la Comédie italienne; ma loge est en bas, et presque sur le parterre; je me suis souvenue que mon ami m'avait mandé qu'il avait été voir *Blaise et Babet* [1], dans l'espérance que j'y serais; je me suis représenté la promptitude avec laquelle je l'aurais démêlé dans la foule, le plaisir que j'aurais

1. Opéra-comique de Monvel, musique de Dezède.

eu à l'y voir, combien il aurait été facile de nous regarder pendant le spectacle, moi surtout ayant un chapeau; mon cœur s'est serré un moment, et vous sachant loin de moi, ayant voulu que cela fût, et le voulant encore, je ne sais pourquoi, sans cesse, j'ai eu les yeux fixés sur le parterre : je distinguais et observais tous les visages, et, regardant toutes les places, peut-être, me disais-je, était-il à celle-ci ou à celle-là? Je vous ai dit, mon tendre ami, que mon cœur s'était serré un moment : c'est vrai; mais n'en concluez pas que je sois malheureuse: oh! non, non, mon ami; vous m'avez si fort prouvé combien vous m'aimiez, cela me donne tant une forte espérance, presque la certitude que vous ne changerez pas, que mon cœur jouit délicieusement : et puis, mon ami, ces tourments causés par la crainte du public, qui m'agitaient (à tort peut-être), mais enfin qui m'agitaient cruellement, je ne les ai plus, grâce à la preuve si évidente que vous me donnez de votre tendresse. Le désespoir où j'étais de ne pouvoir *absolument* faire ce que vous désiriez, la crainte que cela ne vous fît douter de mon cœur, ensuite la peur extrême que mon projet, *si contraire* au vôtre, ne vous affligeât vive-

ment, tout cela n'existe plus ; ainsi vous voyez que vous ne devez pas craindre que je sois malheureuse : votre absence est pénible à mon cœur ; mais combien votre tendresse lui est délicieuse ! Ah ! mon ami ne peut plus maintenant avoir de doute sur la manière dont il aime sa *bonne* : pouvait-il lui donner une preuve plus forte de la vérité de ses sentiments ?

Jeudi, 1 heure après minuit.

Mon ami, vous trouvez que j'ai tort de craindre pour l'adresse de Mademoiselle de C(ondé) ; cependant, la preuve qu'on regarde plus le nom que la rue à la poste, c'est que cette demoiselle, pour qui je reçois souvent des lettres, demeure ailleurs que moi, et que sa rue est sur toutes ses adresses. Au reste, je puis avoir tort ; ainsi faites ce que vous voudrez : mais si vous mettiez Mademoiselle de B(ourbon) au lieu de C(ondé), cela ne vaudrait-il pas mieux ? j'en ai reçu quelquefois comme cela : encore une fois, mon ami, faites ce que vous voudrez, j'en serai peu ou point tourmentée. Quant à dire que vous m'avez écrit pour le jour de l'an, j'aimerais toujours mieux que cela ne fût pas ; d'abord je n'imagine pas qu'on vous le demande :

d'ailleurs, d'autres auraient pu penser différemment que moi et agir tout autrement ; c'est-à-dire, ne pas oser vous écrire et consentir à vous voir. Si *la fine*, par exemple, a pu penser cela, pourquoi lui donner l'idée contraire ? lui avouer une lettre, la fera penser peut-être à une correspondance qu'elle n'aurait pas supposée ; j'ai peut-être tort encore à ce sujet, mon ami ; mais ce que je crois, c'est qu'elle ne vous questionnera pas, et au moins il me paraît bien inutile de lui en parler. A propos, je veux vous prier de ne pas prononcer mon nom à Saumur; j'ai découvert que l'*enfant* y avait des connaissances qui lui écrivent quelquefois. Bonsoir, bien tendre ami ; vous savez si *votre* (oh ! toujours, toujours), *votre bonne* vous aime tendrement : et vous, comme vous l'aimez ! Oh ! combien le bien-aimé *Friendman* est bon ! j'espère que vous voulez bien que je dise cela à présent : bon ami, vous me l'avez si bien prouvé !

Vendredi, midi.

Mon ami, soyez tranquille, je saurai aussi me passer de lettres ; prévenue de leur rareté, je ne serai point inquiète de votre santé, que *vous* m'assurez toujours être bonne ; et de votre

amitié, vous savez si je puis en être inquiète : oh ! mon ami, ne le craignez pas ! Je vous ai dit, dans l'autre page, mes motifs d'être heureuse de mon bonheur à moi, et puis je le suis encore du vôtre : oui, mon ami, jouissons bien du bonheur de nous aimer si tendrement ; ne nous créons point de peines, elles font tant de mal ! mais ce que votre *bonne,* votre *Nina* vous demande en grâce, c'est de ne point parler de réparations, de torts ; est-ce que vous en avez avec moi ? où avez-vous donc pris cela, mon tendre ami ? ne m'avez-vous pas toujours aimée ? avez-vous désiré autre chose que mon bonheur ? C'est moi, c'est mon caractère, ma manière de voir, qui m'ont causé tant de peines ; je me les suis donc faites moi-même, c'est moi seule que je dois en accuser : selon moi, mon ami se trompait sur les moyens qu'il proposait ; mais son but était toujours cher à mon cœur. Je vais être obligée de fermer cette lettre, car je veux qu'elle soit aujourd'hui à la poste : je l'adresserai à l'oncle ; elle sera bien longtemps à vous arriver, je crois. J'aurais voulu vous écrire plus tôt et plus longuement, je ne l'ai pas pu ; mon ami en est bien sûr, et il est bien inutile d'entrer dans de petits détails là-dessus.

J'imagine que vous feriez bien aussi de m'écrire par l'oncle quelquefois ; mais point de *bon* ni de *petit*, j'en prie bien mon tendre ami. Votre *bonne* vous quitte avec peine ; elle veut encore vous assurer de sa vive tendresse ; elle aime bien à dire : Mon ami, je vous aime ; oh ! comme elle dit cela de toute son âme ! Adieu, adieu, le bien-aimé *Friendman* de sa tendre *Nina*.

N. F.

De l'encre noire, je vous prie.

XXII.

Samedi soir.

Oh! qu'il m'en coûte de rompre le silence que j'ai observé si longtemps ! peut-être vais-je affliger mon ami ? Peut-être vais-je m'en faire haïr? haïr ! ô ciel! mais oui, qu'il cesse de m'aimer ; ce que j'ai tant craint, je le désire à présent: qu'il m'oublie et qu'il ne soit pas malheureux. O mon Dieu ! que vais-je lui dire ! et cependant il faut parler, et pour la dernière fois. Écoutez, mon ami, et connaissez l'état de votre *bonne :* vous allez la trouver bien faible, bien esclave de ce que vous appelez des préjugés ; mais jusqu'au dernier moment elle conservera sa franchise avec vous. Depuis environ trois mois, j'ignore comment j'existe : un poids énorme m'oppresse, à chaque instant les larmes me viennent aux yeux; la contrainte perpétuelle à laquelle je m'applique pour cacher l'état de mon âme est un tourment de plus; il ne se passe pas un jour que je ne fonde en larmes, les soirs quand je suis couchée. Les circonstances m'avaient souvent rendue mal-

heureuse ; mais j'avais tout supporté avec assez de fermeté, parce que je ne connaissais pas [1] les remords, n'ayant jamais rien d'essentiel à me reprocher : aujourd'hui il n'en est pas de même. O mon ami, j'ai réfléchi à notre liaison ; moins de trois semaines ont suffi pour la former ; en un instant nous n'avons plus, pour ainsi dire, vu que nous dans le monde, et nous nous sommes dit : c'est de l'amitié ; de l'amitié ? oh ! j'ai été aveugle, bien aveugle ; mais j'ai descendu dans le fond de mon cœur, je l'ai scruté ; en le connaissant bien, je crois connaître le vôtre ; tous deux sont loin, j'en conviens, de penser à profaner les sentiments qu'ils éprouvent l'un pour l'autre : jusqu'à ce moment, ils ont été purs ces sentiments ; peut-être le seraient-ils encore longtemps ; mais si jamais... Oh ! non, non ! je ne puis supporter l'idée de m'exposer, même dans un temps éloigné, à ce que je crains le plus au monde. Ce qui a achevé de me convaincre de la nécessité de prendre un parti (oh ! bien cruel pour le cœur de votre *bonne*), c'est [2] une confidence

1re édit., *point*.

2e édit., *est*.

que m'a faite une femme, il y a quelque temps. J'étais bien éloignée de croire qu'elle en eût de ce genre; elle vit très-bien avec son mari et n'a jamais fait parler d'elle ; depuis trois ans elle aime un homme qu'elle est dans le cas de voir très-souvent ; ce n'est point un jeune homme, il a pu lui rendre des services essentiels, il la voit tant qu'il veut, lui écrit de même; une grande liberté est autorisée entre eux, parce qu'ils sont fort proches parents ; ils se sont dit aussi : c'est de l'amitié; ils s'y sont livrés imprudemment pendant deux ans et demi : ne devaient-ils pas se trouver heureux et ne rien désirer de plus? Eh bien, depuis six mois, les combats qu'ils ont à soutenir leur prouvent combien ils se sont aveuglés sur l'espèce de sentiments qu'ils avaient l'un pour l'autre. Cette femme adore cet homme, et ne veut point chercher à s'en séparer; elle compte sur sa force pour résister; mais trop souvent notre présomption nous abuse. Je parle pour l'homme comme pour la femme; il sait que son changement dans sa manière de l'aimer lui cause des tourments ; il se persuade qu'il est en son pouvoir de ne pas la mettre dans le cas d'exercer son courage ; il le lui dit, il le lui jure, il le croit

fermement ; mais il se trompe lui-même : il ne peut surmonter sa faiblesse, et peut-être parviendra-t-il à triompher de la sienne. O mon ami ! quand cette femme m'a conté tout cela, et qu'elle a ajouté : Vous êtes bien heureuse, vous, vous ne connaissez pas tout cela ! oh ! comme mon cœur s'est gonflé ! j'ai été un moment sans pouvoir parler ; ensuite, elle m'a demandé des conseils ; des conseils à moi ! me suis-je dit intérieurement, à moi, qui suis dans la position où elle-même a été plus de deux ans, et qui m'expose à la voir changer comme la sienne : cependant il fallait répondre ; j'ai tâché de ne plus penser à moi, de ne voir qu'elle, et de me laisser aller à l'impulsion de ma raison et de ma conscience ; l'une et l'autre m'ont dicté de lui conseiller à peu près ce que je fais aujourd'hui pour vous. Profitez d'un moment de force, lui ai-je dit, et craignez tous ceux où la faiblesse pourrait avoir le dessus ; on peut faire des sacrifices à ce qu'on aime, mais jamais celui de son devoir ; au contraire, c'est au devoir seul qu'il faut tout immoler. Après avoir parlé comme cela à cette femme, je me suis dit les mêmes choses. Mon ami, oh ! comme il faut que j'y croie à ce devoir, à cette vertu !

mais quel mélange de force et de faiblesse ! C'est la crainte de cette faiblesse, qui me donne le courage extrême que j'ai dans ce moment. Depuis longtemps je le demande à mon Dieu ce courage, ce n'est qu'aujourd'hui qu'il me l'accorde. Oh ! sans doute, il a permis que je m'égarasse, pour me faire mieux sentir le besoin que j'ai de lui, et pour qu'il ne m'arrive plus de trop présumer de mes propres forces ; quelle que soit sa volonté, je m'y soumets, et bénis [1] sa providence sans jamais en murmurer. Mon ami, dans mes agitations extrêmes je ne pouvais vous écrire ; trente fois j'ai pris mon écritoire, cela m'était impossible; je méditais le parti que je prends, je ne pouvais m'y déterminer tout à fait : vous l'avouerai-je, quelques-unes de vos lettres n'ont pas été lues entièrement, parce que j'ai craint qu'elles ne m'affaiblissent dans la résolution que je me crois fermement obligée de prendre. Si je vous avais écrit, mon projet n'étant pas encore bien fixé, c'est alors que je me serais bien plus affaiblie. Quelquefois, aussi, j'ai pensé que peut-être mon silence serait un moyen de vous rendre moins

1. 1re édit., *je bénis*.

sensible à ce que mon devoir me faisait désirer de vous mander ; mon ami, croyez-vous qu'il ne m'ait pas fallu du [1] courage aussi pour l'employer ce moyen ? Oh ! voilà que vous me trouvez bien soumise à ce que vous nommez des préjugés : vous disiez que je ne ressemblais point aux autres femmes ; mon ami va dire qu'il s'était bien trompé sur mon compte ; il dira... que sais-je ? Oh ! ne me haïssez pas ! mais ne m'aimez plus ; ne pensez guère à moi, si cela peut troubler votre vie : c'est votre *bonne* qui vous en conjure. Mais que penseriez-vous d'elle si elle agissait contre le cri de sa conscience ? est-ce que vous l'estimeriez ? tant que cette conscience ne m'a rien dit, j'ai suivi le penchant irrésistible qui m'attachait à vous ; elle me parle maintenant, et me parle avec force ; mon devoir est de l'écouter et de lui sacrifier jusqu'à mon bonheur : mon bonheur ! et en est-il quand on a des remords ? oh ! non, c'est un tourment inexprimable que de se faire des reproches à soi-même. Mon ami, mon tendre ami, oh ! je ne puis retenir ces expressions : voilà la dernière lettre que vous recevrez de moi ; faites-y un mot

1. 1re édit. *de*.

de réponse pour que je sache si je dois désirer de vivre ou de mourir : oh ! comme je craindrai de l'ouvrir ! Écoutez, si elle n'est pas trop déchirante pour un cœur sensible comme l'est celui de votre *bonne, ayez, je vous en conjure, l'attention de mettre une petite croix sur l'enveloppe ;* n'oubliez pas cela, je vous le demande en grâce. Adieu, adieu, mon ami ; votre réponse terminera notre correspondance, il le faut : si vous saviez combien j'ai désiré de mourir depuis que je vous [1] ai écrit ! Écoutez, il ne faudra plus chercher d'occasion de nous voir ; au contraire, d'ici à longtemps, bien longtemps, il faudra les éviter : si vous venez à Paris et que vous alliez chez mesdames de M***, comme j'y vais quelquefois, je crois qu'il serait bien que, sans affectation, vous tâchassiez de ne pas vous y trouver quand vous saurez que je dois y être : mon ami, que deviendrai-je ? oh ! ayez pitié de moi, ayez-en pitié. Cependant, le croiriez-vous ? je suis soulagée de vous avoir écrit tout ceci : quelque malheureux qu'on soit, remplir ce que l'on croit être son devoir, fait toujours du bien à l'âme oppressée. Adieu,

1. 1re édit., *je ne vous*.

tendre ami, adieu, je ne dois plus vous témoigner ma tendresse ; je crois que c'est un tort que j'ai eu, je ne l'aurai plus. Mon ami, si vous ne m'oubliez pas, si vous ne voulez pas m'oublier, est-ce que les lettres que vous avez de moi vous seront nécessaires pour me rappeler à vous? moi, je n'ai pas besoin des vôtres ; si je venais à mourir, on les trouverait: je les brûlerai; si vous en faites autant des miennes, j'aurai plus de tranquillité. Adieu encore une fois, mon ami : on peut changer de conduite quand on a du courage; changer son cœur, j'ignore si cela est possible.

XXIII.

(AU CHEVALIER DE LA BOURDONNAYE MONTLUC.)

Vous êtes sans doute instruit, monsieur, du changement qui s'est fait, non dans ma manière de sentir, mais dans celle de voir ma position et de me juger. La connaissance que l'on a de soi-même ou que l'on croit avoir, ce qui revient au même, peut seule servir à régler sa conduite : guidée par l'erreur, guidée par la vérité, on me trouvera toujours franche, et par là au moins je puis toujours avoir quelques droits à l'estime : j'ai désiré la vôtre, monsieur, je la désire toujours ; l'opinion qu'on m'a donnée de vous me la fait justement apprécier. Après des tourments, des combats trop cruels pour en renouveler le récit, la crainte de ma faiblesse m'a enfin donné la force d'écrire ce que j'ai écrit : je me suis promis que ce serait ma dernière lettre ; fidèle aux engagements que j'ai pris avec moi-même, c'est à vous que je m'adresse pour finir entièrement une correspondance qui n'aurait jamais dû commencer. Dites-lui, mon-

sieur, qu'avant de prendre mon parti, je me suis fait tous les raisonnements que j'ai trouvés dans sa réponse ; que lorsqu'on veut se juger soi-même, toutes les objections en sa faveur se présentent en foule ; mais que quand malgré elles on éprouve toujours un secret mécontentement de soi, il faut se résoudre à devenir un juge sévère. Dites-lui, non pas que je serai heureuse, il ne le croirait pas ; mais que l'idée d'avoir rempli mon devoir sera toujours une consolation extrême pour moi, et qu'il est même possible d'en éprouver des moments du plaisir le plus vrai. Au reste, qui est-ce qui connaît le bonheur sur la terre ? je l'ai toujours cru une chimère, dont la vaine recherche ajoute aux maux attachés à l'humanité ; je crois cela une vérité : et cependant je ne puis me détacher de souhaiter qu'il existe pour *lui*, au moins qu'il en puisse trouver l'apparence, si véritablement la réalité ne peut exister. Que sa famille s'en occupe : il vous aime, monsieur, vous pouvez beaucoup sur lui ; une femme, des enfants, voilà ce qui pourrait, je crois, l'attacher, l'occuper, l'intéresser. Une femme ! ah ! qu'il la choisisse *bonne* et *douce*, ce sont les qualités qui lui plaisent ; *bonne* et *douce* ; et il l'aimera, et il retrou-

vera des moments de bonheur : par pitié, qu'on ne m'ôte pas cette idée douce à mon cœur. Dites-lui que je lui demande instamment, bien instamment de ne plus m'écrire. Quand il viendra à Paris, il peut dire à ses connaissances qu'il s'est fait écrire chez moi, et qu'il ne m'a pas trouvée : il n'est pas nécessaire pour cela qu'il y vienne, et qu'il m'avertisse des jours, pour que je fasse fermer ma porte, ce que je ne pourrais peut-être pas toujours : s'il n'a pas le désir d'y venir de quelque temps, je crois bien que c'est ce qui vaut le mieux pour que les autres n'aient plus rien à dire du tout de notre liaison. Ce que je craindrais horriblement, je vous l'avoue, ce serait de le rencontrer : je lui demande en grâce d'éviter cela, il en pourrait résulter de grands inconvénients, si, comme il est vraisemblable, je n'étais pas maîtresse de cacher l'impression que sa vue me causerait ; je n'ai même pu me déterminer à voir son père ; je n'en ai pas eu la force ; je joins ici une lettre pour lui, que je vous prie de lui remettre, car je le crois parti de Paris ; à cause du nom sur l'adresse, je ne lui ai pas écrit pendant qu'il y était. Ne me répondez pas, monsieur, je vous en prie instamment ; je vous l'avoue, j'ai besoin d'un peu de

tranquillité. Je ne parle pas de la lettre que j'ai reçue : les cœurs peuvent-ils changer? je ne le crois pas, ils ne dépendent pas de nous; et quand ils en dépendraient! mais les actions, la conduite, voilà ce dont on peut être le maître, et ce qu'il faut que la raison et le devoir gouvernent entièrement. Il me voit presque parfaite; je conviens, sans me parer d'une fausse modestie, que je vaux mieux que bien des femmes, mais il y en a qui me valent, et même qui me surpassent de beaucoup; mais ce ne sont pas celles qui comptent le plus sur elles : quand on se croit invulnérable, loin de craindre le danger, on s'y expose sans nulle précaution, et souvent l'on est victime de son orgueil et de son imprudence. Ma lettre est beaucoup plus longue que je ne voulais : mon seul but en la commençant était de vous prier de *lui* dire de ne me plus écrire, et de ne pas chercher à me voir; que cette complaisance, cette bonté même seraient de nouvelles marques de son amitié, dont mon cœur lui saurait toujours un gré infini; que je le prie de n'être point malheureux pour moi. Dites-*lui* aussi qu'une rupture entière, telle que je la lui demande, peut *seule* me rendre le repos, que les reproches que je me fais depuis longtemps

m'avaient totalement ôté ; que si par la suite du temps je n'aperçois plus l'ombre du danger, je reviendrai à lui, comme il me le dit ; mais qu'il faudra un temps bien long, qui ne peut se fixer actuellement.

Voilà, monsieur, tout ce que je vous prie de *lui* dire de ma part : d'après mes principes, je ne puis, quoi qu'il en coûte, dire davantage,

Je le laisse maître de *mes lettres*.

Jeudi, 25 mai 1787.

Point de réponse ; plus de lettres ni de vous, ni de lui, je vous le demande en grâce, monsieur ; ce serait m'affliger cruellement de n'avoir pas cet égard pour ma faiblesse.

XXIV.

(LETTRE AU PÈRE.)

Recevez, monsieur, l'assurance de tous mes regrets de n'avoir pas pu vous voir ; je n'en ai pas eu la force ; cela ne doit pas vous étonner. Trouvez bon que je vous prie de ne rien négliger pour travailler au bonheur de celui que ma façon de penser me force d'affliger ; aimez-le, prouvez-le lui dans toutes les occasions : il le mérite par l'attachement qu'il a pour vous : vous ajouterez le sentiment de la reconnaissance à ceux que j'ai pour vous : croyez, je vous prie, qu'ils sont fondés sur la plus parfaite estime.

Ne vous donnez point la peine de me répondre.

XXV.

On renvoie le manuscrit, après avoir brûlé la petite feuille qui y était jointe, et on *supplie* l'auteur de n'en faire aucun usage.

On le remercie de son silence, et on lui demande INSTAMMENT de ne s'en point écarter.

18 août 1790.

FIN.

NOTES

BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES.

Manuscrit des lettres et fac-simile. — Le manuscrit des lettres de la princesse de Condé ne se retrouve plus aujourd'hui. Il y a de grandes chances pour qu'il soit détruit, m'a dit un descendant du marquis de la Gervaisais, qui exprimait indubitablement sa pensée avec une entière sincérité ; mais est-il croyable que la Gervaisais, très-avisé et très-prévoyant, ait abandonné après lui à des hasards incertains un manuscrit aussi précieux ? Si les dispositions qu'à mes yeux il pourrait bien avoir prises, pour assurer la conservation du manuscrit étaient celles auxquelles je songe, le manuscrit serait en ce moment absolument inabordable.

Je donne à la fin du volume une reproduction photographique du *fac-simile* que la Gervaisais avait joint lui-même à l'une des éditions dont il sera parlé ci-après.

Éditions des lettres. — Le texte qu'on vient de lire a été établi à l'aide des deux éditions publiées du vivant de M. de la Gervaisais, éditions dont voici l'indication bibliographique :

1° *Lettres écrites en 1786 et 1787, publiées par Ballanche.* Paris, Didot, 1834, in-12 (quelques exemplaires ont sur

la couverture la date de 1837). Rien n'a été retranché dans cette édition, mais Ballanche n'a pas toujours bien lu l'écriture de la princesse : on corrige facilement quelques fautes de détail à l'aide de l'édition suivante

2° *Lettres écrites en* 1786 *et* 1787, *avec un fac-simile,* seconde édition, Paris, Duprat, 1838, un volume in-12. Cette édition a été donnée par M. de la Gervaisais lui-même qui a supprimé plusieurs passages. Il y a joint *un précis de la vie, une esquisse du caractère,* d'assez beaux vers d'Édouard Turquety, des appréciations de plusieurs journalistes, etc. Quoique incomplète, cette édition est fort intéressante.

Dans ces deux éditions, les noms propres ne sont indiqués que par des initiales : et la plupart du temps, il devait en être ainsi dans l'original lui-même. J'ai suppléé, autant que possible, entre parenthèses, ces divers noms propres.

Si on en juge d'après le fac-simile, la plupart des lettres devaient être ainsi datées : *Donné le...* Les éditeurs précédents ont supprimé le mot *Donné.* Ne pouvant deviner dans quelles lettres ce petit mot figurait et dans quelles lettres il y avait simplement *le...* je n'ai rétabli nulle part cette formule : *Donné le.*

PUBLICATIONS DIVERSES RELATIVES AUX LETTRES. — Il faut rapprocher de ces deux éditions les publications suivantes :

1° *De la publication des lettres écrites en* 1786 *et* 1787 (par le marquis de la Gervaisais). Paris, Didot, 1835, in-12. Dans cette brochure qui fut détruite par l'auteur lui-

même, M. de la Gervaisais se défend avec une hauteur parfois éloquente et une sombre indignation contre ceux qui le blâmaient d'avoir autorisé la publication des let tres.

2° *A Philippe*, Paris, 1835, petit in-8°. Dans ce bizarre factum adressé à Louis-Philippe, M. de la Gervaisais cite quelques passages des lettres de Mademoiselle de Condé (sans la nommer toutefois) et parle d'elle en termes émus, éloquents à leur manière. Il l'adjure de ne point désapprouver la publication des lettres.

3° *Une âme de Bourbon*, Paris, 1837, in-12. M. de la Gervaisais a donné sous ce titre des extraits choisis des lettres. Ces extraits sont précédés d'une préface datée de Bourbon dans laquelle l'auteur raconte qu'après un demi-siècle, il a voulu refaire lè voyage de Bourbon et revoir les lieux où avait commencé leur amour.

M. Allier a aidé M. de la Gervaisais pour cette publication.

4° *Articles des journaux relatifs aux deux publications. Lettres écrites en 1786 et 1787 ; une âme de Bourbon*, Paris, Delloye, 1837, in-12. C'est un recueil des appréciations très-favorables publiées par divers journaux du temps : *la Quotidienne, l'Écho français, le Semeur, l'Écho de France, la Presse, le Journal de Paris.*

— Le lecteur a pu remarquer çà et là dans les lettres de Mademoiselle de Condé et dans les citations que j'ai faites des écrits de M. de la Gervaisais, l'empreinte littéraire du XVIIIe siècle. Il était impossible qu'il en fût autrement. Deux traits m'ont surtout frappé: j'ai re-

trouvé dans la belle lettre de Mademoiselle de Condé au chevalier de la Bourdonnaye-Montluc une pensée que Rousseau a exprimée plusieurs fois dans *La nouvelle Héloïse* et dans le récit embarrassé mais touchant du séjour à Bourbon laissé par la Gervaisais une autre pensée de *La nouvelle Héloïse*. Dans la bouche de Mademoiselle de Condé et de M. de la Gervaisais, ces pensées gagnent certainement en profondeur et en sincérité.

ROMANS INSPIRÉS PAR L'HISTOIRE DE MADEMOISELLE DE CONDÉ. — Je puis mentionner ici deux ouvrages qui forment entre eux un étrange contraste :

1° *Les amours et les malheurs de Louise* [1], 1790, 2 part. en 1 vol. in-18. J'ai déjà cité cet ouvrage que je crois très-rare et dont je ne connais pas l'auteur. Les dictionnaires des anonymes que j'ai consultés ne le mentionnent pas et je ne sais qui l'a écrit. Il suffit de le parcourir pour constater que l'auteur à eu en vue l'amour de Mademoiselle de Condé pour M. de la Gervaisais : c'est une production plate et grossière.

2° *Édouard*, par l'auteur d'Ourika, Paris, Ladvocat, 1825, 2 vol. in-12, *publié au profit d'un établissement de charité*. Il est évident à mes yeux que Mme de Duras, auteur du beau roman d'*Édouard*, a connu l'histoire de Mademoiselle de Condé et s'en est inspirée. C'est la

1. Non *Louisa*, comme on l'a imprimé dans la *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour* par le C. d'I***, turin et San-Remo, 1871 — 1873.

même donnée générale et quelques détails particuliers ne permettent pas de s'égarer. Édouard aime une femme d'une condition beaucoup plus élevée que la sienne et ne peut l'épouser ; je me trompe : Mme de Duras, intervertissant les rôles, a prêté à l'un de ses personnages des sentiments d'une élévation délicate et cherchée qui conviennent à la fiction : Madame de Nevers ne demande pas mieux que d'épouser Édouard ; elle l'aime, elle bravera l'opinion. Mais Édouard ne veut point exposer sa bien-aimée à une sorte de flétrissure, à une espèce de déshonneur, il s'immole lui-même à ce généreux scrupule.

J'arrive aux particularités qui veulent être relevées :

Le portrait d'Édouard, tracé par Madame de Duras, m'est tombé sous la main lorsque, toutes mes recherches sur la Gervaisais terminées, je m'étais fait de ce personnage une idée définitive : j'ai trouvé quelques traits si justes et si heureusement rendus que je n'ai point hésité à les emprunter à Mme de Duras et à m'en servir moi-même pour faire connaître la Gervaisais au lecteur.

Condé était gouverneur de Bourgogne ; dans le roman, le maréchal d'Olonne, père de Mademoiselle de Nevers, est gouverneur de Guyenne.

Madame de Nevers meurt *rue de Bourbon*. Ses deux premiers prénoms sont ceux de la princesse *de Condé* : elle se nomme *Louise-Adelaïde* (Henriette-Natalie d'Olonne).

Le nom de famille d'Édouard n'est pas donné : l'au-

teur du roman l'appelle seulement Édouard *G*; c'est l'initiale de *Gervaisais*.

L'ouvrage a paru en 1825, un an après la mort de Mademoiselle de Condé.

Je regrette de n'avoir pu consulter la première édition de ce roman. C'est un livre extrêmement rare (il fut tiré à cent exemplaires et distribué à des amis) ; contiendrait-il quelques détails caractéristiques supprimés dans la seconde édition ?

Madame de Duras a écrit un autre petit roman vraiment délicieux, *Ourika*. C'est aussi une histoire vraie [1]. Dans *Ourika*, pas plus que dans *Édouard*, Mme de Duras ne déroute complétement le lecteur : elle donne l'initiale du nom de la personne chez qui fut élevée Ourika, Madame de B. (Beauvau).

Sainte-Beuve n'a pas connu l'origine du roman d'*Édouard* et je suis porté à croire qu'elle est signalée ici pour la première fois : il peut être intéressant de faire remarquer, après Sainte-Beuve, qu'*Ourika* et *Édouard*, deux chefs-d'œuvre, ont donné naissance à tout un petit genre littéraire dont les représentants principaux sont : *Aloys*, de M. de Custine, *Sainte-Perrine*, de M. Valéry.

Les tendances politiques de Mme de Duras étaient les mêmes que celles de M. de la Gervaisais : elle appartenait à cette fraction aristocratique et libérale qui aimait la royauté avec intelligence et qui, fortement attachée au passé, comprenait les besoins nouveaux.

1. Voyez Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*, nouvelle édit., 185 p. 56 et suiv.

Mme de Duras était parente très-éloignée de M. de la Gervaisais.

Vie et oeuvres pieuses. — La vie et les œuvres pieuses de Mademoiselle de Condé ont été publiées (par les Bénédictines de l'Adoration perpétuelle) sous ce titre: *Vie et œuvres de la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé.* Paris, 1843, 3 vol. in-8. Cette vie ne contient aucune allusion à l'amour de Mademoiselle de Condé pour M. de la Gervaisais.

Quelques fragments extraits de cet ouvrage ont été donnés dans les *Œuvres chrétiennes des familles royales de France,* Paris, Poussielgue, 1870, p. 382 et suiv.

Portraits. — Le portrait de Mademoiselle de Condé, qui se trouve en tête de notre édition, a déjà paru dans *l'Histoire des trois derniers princes de la maison de Condé,* par Crétineau-Joly, t. II. Pour vérifier la ressemblance, il suffit de le comparer avec un autre portrait publié dans *Vie et œuvres de Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé,* t. I.

Le portrait de M. de la Gervaisais est la reproduction d'une miniature qu'un petit-fils de M. de la Gervaisais m'a gracieusement communiquée.



le désir qu'a mon ami de pa
qu'il y trouve sont trop chers
je n'emploie pas les moyens de
lira ceci, il sera moins ~~que~~
sera seul, il pensera tout à son
mot pourra lui échapper, quelq
le soulager, mais moi, il faudra
que mon visage soit calme, tan
déchiré, que je parle avec de m
je serai si forcé de penser; oh q
aura affaire pour empêcher l
mon ami! je me dis cependant,
une plaindre, puis je acheter
de bonheur que vous m'aviez fa
existé des peines dans le

le mercredi midi 9 aout

. à moi ; et le plaisir
. son cœur, pour que
. tisfaire . . quand il
. aucune que moi . il
. à ce qu'il aime, un
. larmes même pouvont
. que je sois fausse,
que mon cœur sera
. choses auxquelles
l'âme de la société
. tra de se montrer !
. tout cela pour
. dans les moments
. pouvais, puisqu'il
. âme, qu'elles

. s
. heure
. s
. e
. —
. beauté
. ssai
. ez
. d'un
. s.
. aucé
. .
. ès
. e
. gnée

TABLE DES MATIÈRES

ERRATA ET CORRECTIONS

Page XXXVIII, après la ligne 19, suppléez une ligne tombée qui devait porter. « 18 août 1790. »

Page LXVI, lignes 14, 15 au lieu de *Mademoiselle Louise,* lisez *Madame Louise.*

Page LXXI, ligne 14, au lieu de *par,* lisez *pour.*

Page 1, ligne 10, au lieu de S(aint-Hérard?) lisez S(aint) H(érard?)

Page 90, ligne 4, au lieu de R***, lisez R(emiremont.)

Page 132, note 2, ligne 2, au lieu de *Pincesse,* lisez *Princesse.*

